B. VII
49

F.C
5824

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE.

Dans lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue ; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages ; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulieres & relatives, & les Personnages connus, deguisés ou emblématiques.

NOVEMBRE 1788.

209774
3. 27

A PARIS,
Au Bureau, rue des Poitevins, N°. 20.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

FRANÇOIS PIZARRE,
CONQUÉRANT DU PEROU.

ANECDOTE.

Cette anecdote intéreſſante, eſt tirée d'un livre de morale, intitulée *Paratodos*, & qui eſt de l'un des plus fameux dramatiques eſpagnols, appellé *Tirſa de Molina*. Quelques lignes de ſon préliminaire ſuffiront à préparer l'intérêt de ce petit ouvrage.

« Tous les Peuples anciens, dit-il, ont » fait eſtime des bâtards. Les Hebreux théo- » cratiques les appelloient *Mannzers*, ce qui » ſignifie ſeulement *fils du principe* ou » *zero*; ce qui vaut *fils de l'Etre inconnu*, » & ce qu'on a transformé plutôt que » traduit en *fils de rien ou de per-*

» *ſonne*. Ils n'étoient éloignés que du ſacer-
» doce ſeulement. Les Grecs & les Romains
» n'ont point eu de loix contre les biens
» ni les privileges des bâtards, ni même
» d'opinions qui les diſtinguât des légitimes.
» On ſait aſſez que tous leurs vieux héros
» furent des bâtards. Les fils de l'Hymen
» étoient ſoumis pour être légitimés à la
» même cérémonie que ceux du concubinage.
» Nous nous ſervons du mot *élever*, qui
» déſigne cette cérémonie. Elle conſiſtoit en
» ce que le pere élevât de terre l'enfant qu'on
» lui préſentoit; alors il étoit héritier de
» la maiſon; & l'on ſongeoit à le nourrir
» comme à lui donner de l'éducation. Les
» Peuples modernes au contraire ont étouffé
» les bâtards ſous le fardeau des généalogies.
» Mais on n'a pu nous faire oublier des
» Genſeric, des Mauregats, des Moudar-
» ra, un Henri II d'Eſpagne, ailleurs des
» Roland, des Dunois, des Guillaume & tant
» d'autres hommes illuſtres, ſans excepter
» parmi les femmes, la bâtarde de Lorraine,
» qui commença la Monarchie Portugaiſe. On
» créa vainement les mots dériſoires de
» Valetons, Buzards, natifs chevaliers,
» aventuriers; la nature ſemble s'être ap-
» pliquée à leur faire d'autant plus de ca-
» reſſes que le monde leur faiſoit d'affronts,
» & la plupart ſe ſont rendus ſi recomman-
» dables par leurs ſervices qu'ils ont reſ-
» ſemblé véritablement aux zéros qui ne ſont

» rien par eux-mêmes, & qui centuplent » la valeur des autres chiffres.

LES enfans de l'Amour ſont ſacrés, la fortune les careſſe, & la foudre des tyrans les reſpecte, comme celle du Ciel reſpecte les Lauriers. Les Hiſtoires ne ſont pleines que de leurs hautes entrepriſes, de leurs talens, de leur gloire. On n'a fait que des regles vaines & des opinions impuiſſantes, contre les brillantes prérogatives de l'amour & du génie.

Tout le monde connoît le courage, les vertus & les diſgraces de François Pizarre; il fut élevé juſqu'à l'âge de quinze ans dans une maiſon noble dont il ſe croyoit l'héritier : il y fit reconnoître, ſi ſouvent & par des actions ſi mâles, ſon caractere ſimple, franc, robuſte & hardi, que le chef de cette maiſon réſolut enfin de l'humilier, en l'éclairant ſur ſon ſort.

= Dites-moi, François, lui dit-il un jour, quel eſt votre nom de famille ? = Le vôtre, ſans doute, l'honorable nom de *Cabecas*. = Non; & n'en cherchez point d'autre que celui que je vous ai donné au baptême; vous ne devez qu'à

ma pitié le jour que vous voyez. Sur l'avis d'une femme inconnue, j'allai vous prendre dans la souche d'un chêne. Une chevre attachée à l'arbre par un lien de soie, veilloit sur vous & sembloit attendre votre réveil pour vous offrir son lait. Voilà tout ce que je sais de votre famille.

J'attachai la chevre à mon épée, par le ruban qu'elle avoit au col ; je vous pris dans mes bras, & je vous confiai à mes filles. Je vous ai fait prodiguer les mêmes soins que si vous aviez été mon fils : & n'ayant que deux filles, j'ai pensé plus d'une fois à me faire de vous un mâle qui soutînt l'honneur & gardât les biens de ma maison.

Votre conduite a fait avorter dans mon esprit, cette idée trop généreuse. Ecoutez-moi, sans impatience & sans orgueil, puisqu'il ne vous convient plus, François.

= Il ne convient à personne, dit le jeune homme, & je ne crois pas que tel ou tel nom doive jamais faire la mesure de ma fierté : mais il doit m'être permis de la tirer du sentiment de ce que je vaux personnellement. Continuez, Monsieur, ce que vous avez à me dire.

= François, répartit le Vieillard, je crois avoir eu, comme vous, cette abondance d'esprits effervescens qui nous emportent au-delà des autres hommes, malgré les regles prescrites & la raison établie: mais il faut des circonstances pour exercer avec éclat le privilege de la nature. La société la contrarie sans cesse. Avec un beau caractere ou un grand génie, on n'y peut être que tout-à-fait grand, ou tout-à-fait vicieux. Le vrai mérite n'est qu'un zéro, sans les rangs ou les places qui lui servent de chiffres pour le faire valoir. La gloire n'est d'ailleurs qu'un fruit stérile de longues peines trop réelles, & les plaisirs du vice ne menent qu'à la honte & à l'obscurité. J'ai voulu vous réduire à un état de médiocrité, tel que, sans honte ni peines, vous acheviez la vie que la Providence vous a donnée dans le sein du bonheur & sous l'aile de la considération publique.

Je me souviendrai toujours, François, & de votre premier sourire, & du mouvement qui vous fit précipiter sur ma face dure & hérissée, lorsque je vous tirai du chêne qui vous servoit de berceau. Mon

front n'exprime que la sévérité, & mon bras a été, durant soixante ans, l'instrument terrible des maîtres du genre humain; mais mon cœur n'est pas de fer.... Calmez-vous, François, & laissez-moi poursuivre.

= Permettez, Monsieur, interrompit le jeune Pizarre; vous vous êtes fait le mérite que vous deviez avoir, & jusques-là il n'y a point de gloire encore, sinon dans ce qui me regarde, puisqu'il y en a certainement à faire le bien qu'on n'est pas obligé de faire. Continuez ce que vous avez à me dire. =

Le Vieillard admiroit cet enfant de quinze à seize ans, qui savoit déjà prendre le ton de son mérite. Il poursuivit avec douceur. = Mon ami François, le jardinier retranche la verdure trop vigoureuse de son arbre, pour lui faire porter des fruits. Moins d'idée & plus de solidité dans chacune; c'est ce qu'enseignent les sages. Votre éducation réussissoit à mon gré. Je vous voyois toujours assez fort pour être grand homme, & assez foible pour n'être qu'un homme. Ma fille, oui ma fille Béatrix a tout gâté;

elle vous a aimé d'un amour de femme, & vous a toujours sauvé ces coups de serpe nécessaires à l'arbre qu'on veut façonner, pour l'utilité ou pour l'agrément.

Dites-moi, noble *Cabécas*, & dites-le moi franchement, la société peut-elle me demander plus qu'elle ne m'accorde? Vous m'apprenez que je suis bâtard. Elle ne peut se vanter de faire quelque chose pour mon agrément ni pour mon utilité, puisque ses loix me dépouillent & m'avilissent : & quand je ne serois pas bâtard, je ne lui devrois que ce qu'elle m'auroit avancé. Aviez-vous bien raisonné votre idée sur mon éducation? & ne me prépariez-vous pas des malheurs, en m'inculpant des principes timides, louvoyans ou serviles, quand vous n'aviez pas la puissance de réprimer en moi ce caractere impérieux & libre que la nature m'a donné? =

Le vieillard s'arrêta de surprise: le jeune homme s'en apperçut, & lui répéta: = Continuez, Monsieur, ce que vous avez à me dire.

= Et que pourrois-je avoir à te dire encore, audacieux enfant, sinon que tu

as bien mal digéré les leçons de tes inſtituteurs.

⁂ N'allez pas plus loin, Monſieur, & puiſqu'il ne m'eſt plus permis de vous appeller mon pere, ſouffrez que je m'explique d'homme à homme avec vous. Ces maîtres dont vous me parlez ſouvent, avec une inſinuation d'eſtime, ne me paroiſſent à moi que des précepteurs inconſéquens : ſi vous voulez que les leçons ne fléchiſſent pas devant moi comme les vagues vis-à-vis des rocs, ne me mettez pas entre les mains des charlatans.

⁂ Quelle hardieſſe ! inſenſé jeune homme : par-tout tu te feras des ennemis. ⁂ Je le ſouhaite. Je ſuis las de n'avoir que des amis froids & trop lents pour mon ame : j'imagine de plus grands plaiſirs à voir jouer artificieuſement un troupeau d'ennemis contre moi. Noble *Cabécas*, la voici la meilleure éducation ; celle qui ſoutient l'activité, celle qui force le novice à élever continuellement ſa penſée, celle qui lui découvre la raiſon des vertus, dont on ne lui prononce que les mots. L'homme m'a paru fait pour rejetter naturellement ce qu'on lui pré-

ſente comme devoir : & voilà pourquoi ſans doute l'inſtruction ne fait que gliſſer ſur la plupart des eſprits. Tout ce qui devient métier, s'avilit : les abus ſont néceſſairement attachés aux regles, & j'ai obſervé que le don le plus précieux du ciel, l'éloquence, étoit perdue, quand on en faiſoit des leçons : mais ſans doute que la multitude ſe plaît ſous la regle; incapable de ſe guider, elle aime le frein qui la gouverne, & qui lui fournit des excuſes. S'il eſt doux d'être perſuadé qu'on eſt honnête homme, il eſt bien humiliant d'être malheureux par des inſtitutions qui ne me ſemblent imaginées que pour attacher invinciblement le malheur à l'honnêteté.

= Oh, brigand, s'écria le vieillard ! Seroit-ce-là le langage que tu aurois appris dans ma maiſon ?

= Je n'ai rien appris de perſonne ; ſi pourtant la vérité ne vous offenſe point, je vous dirai que je vous aime par vos bienfaits, & ne reſpecte point votre caractere.... Entre nous, noble *Cabécas*, nos ſentimens doivent nous diſtinguer dans la portée commune. Il n'y a peut-

être pas si loin qu'on croit du système des brigands à d'autres systêmes qu'on révere ; & j'aimerois mieux être enseveli dans des ténébres éternelles, que de n'être pas connu pour ce que je suis. Je me pique des vertus premieres : quant aux vertus domestiques, je sens que je n'aurai pas la douceur de m'en faire honneur. Je ne sais où vont mes idées ; elles ne parcourent que des champs encore déserts ; mais je me sens une soif de gloire difficile à désaltérer. J'ai lu les histoires de quelques Héros qui ont fait le sacrifice de leur gloire à la tranquillité des hommes. Ce seroit peut-être le plus bel héroïsme. Vous le dirai-je ? Je n'y crois pas, & tous ces dévouemens extraordinaires ne me paroissent que des chansons. On veut être tout ce qu'on est, & ce n'est que par une hypocrisie secrette, ou faute de ressources en soi-même, qu'on fait des sacrifices au genre humain. En un seul & dernier mot, noble vieillard, il me paroît plus beau de porter la haine du monde avec l'empire naturel des talens, que d'en avoir l'amour avec des vertus communes & de l'incapacité. Le

secret du grand homme n'est que l'art de cacher le mépris que la plupart de ces semblables lui inspirent.

Ainsi le respectable bienfaiteur vit manquer l'effet qu'il avoit espéré de ses reproches ; & cet obstacle à ses vues ne fit que l'attacher davantage à ce hardi jeune homme, dont les premieres idées passoient toute son expérience. L'ascendant de la nature a fait entrer dans les ames des idées bien différentes de ces opinions phosphoriques, dont la société nous éblouit sans cesse. Frappé du trait inévitable de la vérité, le vieux *Cabécas* parut un tout autre homme depuis cet entretien. Un enfant de seize ans avoit déconcerté toute sa science : il ne faisoit plus que rêver devant ses filles, leur demandant François, & ne desirant que François, lorsqu'il se voyoit couvert de leurs innocentes caresses. Mécontent de ses domestiques, il les menaçoit de François ; mécontent de ses ouvriers, il les envoyoit à François, pour apprendre ce qu'ils ignoroient ; mécontent de ses amis, il ne leur parloit que du génie de François. Il faut enfin le dire : *Cabécas* devint fou de François.

Cet enfant, disoit-il, se couvrira de gloire ; mais il sera malheureux, & il ne pouvoit achever sans répandre des larmes. Oui, je connois trop le monde : sa vie se passera dans des fatigues, dans des tourmens d'esprit, dont les sots n'ont pas la moindre idée, & dans l'exercice de grandes vertus, dont les plus honnêtes gens lui feront peut-être des crimes. Sa réputation ne se fera qu'aux dépens de ses talens, ou ses talens ne seront célébres qu'aux dépens de sa réputation. Tel est ce foible monde : on n'y souffre que ce qui est médiocre ; on n'y veut rien de noble, rien de hardi ; on n'y est charmé que de l'extraordinaire en charlatanerie. Oh, filles ! filles ! Vous êtes deux qui m'appartenez : j'aime votre honneur & je soutiens le mien : eh bien, je voudrois que l'une de vous m'eût fait cet enfant, aux dépens de son honneur. Dans toute ma vie je n'ai connu que ce jeune monstre, pour m'apprendre ce que c'est qu'aimer.

Les deux filles de l'aimable vieillard se regardoient en écoutant de pareils discours. L'une d'elles étoit à la veille de

ſon mariage : elle ſe nommoit Béatrix la bonne, la triſte & la touchante. La fleur de ſa jeuneſſe, un peu ternie, touchoit en effet juſqu'au fond de l'ame, ſoit à la regarder ſeulement, ſoit à penſer à tout l'éclat qu'elle avoit eu, ſoit à la comparer avec l'infinie bonté de ſon caractere. Béatrix étoit de ces femmes qu'on adore ſans ſavoir pourquoi, & qu'on fait ſon bonheur d'adorer, ſans ſe faire gloire de leur beauté. Ces femmes n'ont rien de ce qui charme dans les autres : elles ont tout ce que les autres n'ont pas.

Cette femme charmante, cette mere, puiſqu'enfin vous ne pouvez plus vous empêcher de la deviner, reſpiroit uniquement pour ſon fils, & ne recevoit qu'avec dépit les hommages de l'homme qui ſe préſentoit pour être ſon époux. Le jour de ſon mariage étoit fixé ; mais elle avoit revu ſon amant, & ſon amant étoit infidele. Nulle femme n'a la force d'aller au pied des Autels, renoncer à un parjure : elle n'y volera peut-être que pour braver un amant ſenſible.

Enfin la veille de ſes noces, plus attendrie que jamais ſur le ſort de ſon fils,

ſur le long oubli d'un ingrat, elle dit à François d'aller à la Forêt & d'y tailler des arbres pour faire une pipée; la pipée devoit appeller les oiſeaux prés des fontaines; leurs murmures endormiroient peut-être ſes douleurs & rafraîchiroient ſon ame. Voilà ce que dit Béatrix avec la plus profonde triſteſſe. François prit une ſerpe, des gluaux, & courut au bois.

Oh ſentimens ſacrés des meres & des enfans, vous ne pouvez jamais vous démentir! François vit bien qu'il y avoit quelque choſe dans la tête de ſa mere. Il alla bien au bord des eaux; mais il s'y aſſit & ne tailla point d'arbres, ne courba aucun rameau pour la pipée, n'éleva point de cabane de feuillage pour ſa mere; il ſe tint à rêver ſolitairement juſqu'à ce qu'il la vît paroître.

Elle arriva: ſes yeux étoient baignés de larmes; elle en vit de terribles dans les yeux de ſon fils. = Ma mere, dit celui-ci, tu as de grandes choſes à me dire; je t'ai entendue: parle vîte; & pour tout ce qu'il faudra faire, compte ſur moi. = Ces occaſions de ſe trouver ſi libre-

ment ensemble, étoient si rares, qu'ils demeurerent bien long-tems à s'embrasser, bien long-tems sans parler. Enfin la tendre mere succombant sous le poids de sa joie, pleura davantage en regardant vers la terre ; tout aussi-tôt son fils se dépouilla pour lui faire un tapis de ses vêtemens. Ils s'assirent & commencerent à parler.

Nous sommes seuls ici, dit la mere: = oui seuls, ma mere, les ames tendres sont seules dans la nature. = Avez-vous gardé devant mon pere le secret que je vous ai confié? = Le plus foible enfant peut me confier le sien, ma mere, & je n'y manquerai jamais. = Mon fils, avez-vous le tems de m'écouter? = Je vous ai dit de me donner vos ordres & de compter sur moi.

= Ce que j'ai à vous dire aujourd'hui, demande plus d'attention de votre part, mon fils. Vous savez seulement que je suis votre mere, & vous m'en avez gardé le secret en homme. Vous ignorez tout le reste : il faut que vous l'appreniez aujourd'hui.

» Un homme que vous connoissez, » nous a perdu tous deux, par son par-

» jure, qui fait qu'au nom de votre mere,
» je ne puis joindre celui de son épouse.
» Le Ciel ne m'a cru digne que de vous
» donner la vie, mes larmes & mon hon-
» neur. Je n'avois vu qu'un printems plus
» que vous, François; je jouissois pai-
» siblement des fleurs de ma jeunesse;
» orpheline de mere, & fille d'une mai-
» son dont l'honneur est la sentinelle
» éternelle, lorsque cet homme dont je
» vous parle vint me flatter sur quelques
» charmes funestes que la nature m'avoit
» donné. Si j'eusse été moins ignorante,
» j'aurois évité le séducteur. L'amant sin-
» cere prodigue ses soins & non des hom-
» mages, ne songe pas plus à la beauté
» de celle qu'il aime, qu'à ses autres
» charmes, & ne sait la louer que par
» sa conduite plutôt que par ses discours.»
» Je lui aurois échappé pourtant, s'il
» n'eût eu que cet art commun de flatter
» en nous le penchant que nous avons
» à être belles, & à nous croire telles,
» dès qu'une bouche aimable nous l'a
» dit & nous l'a répété. Mais cet homme
» dont je parle, brilloit éminemment
» par sa personne; par son mérite dans

» les grandes affaires; par ſa magnifi-
» cence avec les grands; par ſa géné-
» roſité envers les pauvres; &, avec les
» riches, par une politeſſe noble, aiſée,
» qui les rendoit contens de lui, lors
» même que ſes paroles fines & ſenſées
» leur apprenoient que la richeſſe n'eſt
» en elle-même rien qui puiſſe balancer
» la foibleſſe de l'ame, du corps, du ca-
» ractere ou les vices de l'eſprit, & qu'elle
» n'eſt qu'un bienfait accordé par la for-
» tune, pour s'avancer, autant & auſſi
» haut que les privilégiés de la nature,
» en mérites & en vertus. »

» Non, je ne fus point ſéduite par
» les yeux ſeulement: à tant de qualités
» de l'homme que je vous dis, ſe joi-
» gnit encore l'aveuglement de mon
» pere, qui ne ceſſoit de m'offrir des
» gentilshommes ignorans & groſſière-
» ment élevés dans les cuiſines de leurs
» châteaux. Je ne voulus entendre d'au-
» tres promeſſes d'hymen que celle qu'on
» tardoit à me faire. Juſqu'alors cet
» homme n'avoit pu lire que dans mes
» yeux, mon amour muet & réſervé;

» mais cette promeſſe, il me la fit » enfin. »

» J'étois tranquille ſur les ſuites fatales » de cette promeſſe, & même glorieuſe » de l'avoir obtenue, lorſqu'une nuit où » je l'attendois, où j'entendois auſſi la » voix du Ciel qui vous appelloit im- » périeuſement à la vie, je vis ſous » ma fenêtre un homme qui n'étoit pas » celui que j'attendois. C'étoit l'amant » de ma ſœur. Je lui fis, à voix » très-baſſe, une priere de ſe retirer » pour cette nuit. Il crut que c'étoit vo- » tre tante qui lui donnoit un ordre ſi » cruel. Il en gémiſſoit encore, lorſque » votre pere ſe montra.. Leur ſurpriſe fut » égale de part & d'autre. = Cavalier, » cria le jaloux de ma ſœur, on ne paſſe » pas. = Vous vous trompez, répliqua » le mien. Il y a même un très-bon » chemin. = Oui, dit l'autre en pré- » ſentant ſon épée ; c'eſt ce chemin-ci. »

» Heureux les peuples qui ne con- » noiſſent pas ces tragiques aventures ſi » communes en Eſpagne ! Après deux ou » trois coups de ſer, j'entendis le mal-

» heureux crier qu'il étoit mort ; & mon
» amant me dire auſſi-tôt : = Voilà votre
» honte enſevelie, Madame : jouiſſez de
» l'honneur que je vous laiſſe, & perdez
» la mémoire de l'amour que je vous ai
» juré. = Voilà, mon fils, voilà le coup
» de tonnerre qui vous fit agiter dans
» mes entrailles : la voix de l'amour en
» fureur, m'annonça la naiſſance du fils
» de l'amour. »

» Toutes mes précautions étoient pri-
» ſes. Jamais, je crois, la honte ne ren-
» dit une femme ſi téméraire : j'évitai
» d'implorer aucune aſſiſtance humaine.
» J'étouffai mes douleurs : la nuit étoit
» profondément noire. Oh, que la nuit
» eſt ſecourable & chere aux malheu-
» reux ! Je me plongeai dans ſes om-
» bres, comme dans un immenſe deſert. Je
» retrouvai l'endroit que j'avois choiſi
» dès long-tems pour ce moment cruel,
» & vous naquites ainſi dans les bras
» de la fortune. »

» Si par haſard, mon fils, vous n'a-
» viez appris à juger des femmes, que
» par les erreurs de l'éducation ; faites-
» vous une leçon plus ſage de tout ce

» que j'ai fait pour vous ramener promptement sur mon sein, pour veiller sur » vos jours de mes propres yeux & vous » sauver des dangers inévitables auxquels » le soin de mon honneur vous exposoit. »

» Il fallut m'éloigner de vous, & ce » fut alors que mes terreurs commencerent; je ne vous laissois pourtant pas » abandonné tout-à-fait à la garde du » Ciel; cette chevre dont on vous a » parlé devoit me suppléer un moment. » On l'avoit accoutumée à présenter ses » mamelles à la bouche d'un enfant; j'avois été témoin de son intelligence » & de sa tendresse, un jour que nous » étions allées, ma sœur & moi, respirer l'air des montagnes; une pauvre » bergere, privée du trésor de son lait, » avoit imaginé de confier son fils à cette » bonne chevre: elle accouroit au premier cri de l'enfant: je l'ai vu se précipiter de la pointe des rochers, pour » le venir joindre à l'endroit où il se » rouloit parmi l'herbe de la plaine. Depuis long-tems j'avois arrêté le dessein » que vous allez connoître; mais je pou-

» vois rencontrer des obſtacles ; dans
» cette crainte, j'avois acheté la chevre
» & je la faiſois nourrir ſecrétement. Ce
» fut avec cette aimable créature que je
» vous laiſſai dans la ſouche du chêne
» qui fut votre premier berceau. »

» Je me rapprochai de la maiſon pa-
» ternelle : mon état me déguiſoit aſſez ;
» je m'y préſentai couverte de mon voile,
» & je fis dire à mon pere qu'une femme
» noble demandoit à lui parler ſeule &
» à quelque diſtance. Il ne tarda point
» à venir, préparé à entendre des
» choſes de la plus grande importan-
» ce dans une entrevue ſi myſtérieuſe au
» milieu de la nuit.

» = Si la nobleſſe n'eſt pas une chimere,
» lui dis-je, permettez-moi de reclamer
» celui des devoirs qu'elle impoſe en
» faveur des dames. Ce devoir, ſi je ne
» me trompe, conſiſte en galanterie de
» votre part quand elles ſont heureuſes ;
» en protection quand elles ſont affli-
» gées. = Mon pere m'interrompit tout
auſſitôt pour me demander mes or-
dres.

» = Le ſeul que j'oſerai vous donner, » pourſuivis je, c'eſt d'étouffer en vous » tout ſentiment de curioſité ſur ma per- » ſonne : il y va de l'honneur de la plus » noble famille : la priere que je vous » fais eſt de vous tranſporter à l'heure » même ſous ces chênes qui cachent auſſi » les ſecrets des biches plus heureuſes » que les femmes. Vous y trouverez un » dépôt qui vous ſurprendra & dont un » moins galant homme ne connoîtroit » pas toute la valeur ; gardez-le précieu- » ſement : un jour il vous ſera rede- » mandé : conſervez tous les renſeigne- » mens que la précaution y a fait atta- » cher, & daignez croire que vous trou- » verez encore une reconnoiſſance digne » de ce ſervice. Adieu, monſieur : la nuit » & l'honneur preſſent : ne perdez pas un » moment.

» Oh mon fils, laiſſez couler ces larmes » que le plaiſir m'arrache en vous faiſant » ce récit : vous auriez ſuccé le lait d'une » étrangere, & c'eût été le moindre des » maux que je prévoyois : mais vous auriez » néceſſairement été avili, non par la » baſſeſſe qui n'eſt ſouvent que ſuppoſée

dans

» dans les gens du commun; mais à cause
» de votre naissance illégitime & obs-
» cure. Votre nourrice vous auroit mé-
» prisé la premiere: les mépris auroient
» empoisonné toutes les douceurs que la
» bonté du ciel prodigue à l'enfance;
» & le mépris, à cet âge, détruit toutes
» les qualités qui doivent mériter l'estime
» étant homme. Voilà ce que ma ten-
» dresse vouloit sur-tout vous épar-
» gner.

» Je n'eus pas besoin d'affecter la joie
» la plus vive lorsque mon pere reparut
» enfin & vous remit dans mes bras:
» elle brilloit dans mes yeux & coloroit
» tout mon visage: plus de traces de mal-
» heur: elles étoient alors effacées de ma
» mémoire même. Je conjurai mon pere
» de faire venir une nourrice: ma sœur
» se joignit à moi: je déclarai que je
» voulois être la seule mere du petit
» inconnu, que je me reservois tous les
» soins, tous les sacrifices. Il me loua
» beaucoup de mon humanité: il auroit
» dû me louer davantage s'il eût sû ce
» qu'il ignoroit & cependant alors il m'au-
» roit punie.

» J'étois par mon rang bien en état
» d'en imposer à la nourrice & de l'in-
» téresser à mon secret, elle n'eut jamais
» que le nom de nourrice dans la famille:
» vos levres, mon fils, n'ont jamais été
» mouillées d'un autre lait que le mien.
» Je vous remercie de tous les plaisirs
» qui me dédommageoient des peines de
» mon rôle. Je vous en remercie d'autant
» plus vivement que je n'avois que votre
» sourire, vos doux regards pour me con-
» soler de mes larmes secrettes, de ma
» contrainte, des mensonges qu'il me fal-
» loit faire.

» Comment nos meres peuvent-elles
» nous souhaiter de la beauté après l'ex-
» périence de tant de maux qui la sui-
» vent ? le plus grand de ces maux est
» d'être exposée à des hommages im-
» portuns & de ne pouvoir librement
» soulager son cœur. Après quinze ans
» je prens encore sur mon sommeil pour
» pleurer sur le sort de mon fils, & l'in-
» gratitude de son pere. Il n'est pas cruel
» de pleurer tant qu'on espere : mais
» j'arrivai à ce terme où l'on pleure sans
» espérance, & je ne puis imaginer de

» peine pareille. Sans doute le courage
» qui porte à la mort vaudroit mieux
» que la patience qui éterniſe les dou-
» leurs. Grand Gonzalve, je te pardonne,
» les miennes : mais je doute que les plus
» volages parmi les hommes te les puiſ-
» ſent pardonner.

= Quoi ! Gonzalve ! s'écria le jeune homme : Gonzalve Pizarre ! = C'eſt votre pere. C'eſt ce qu'il étoit tems que vous appriſiez. Après quinze ans de colere & d'abſence Gonzalve reparoît enfin : mais ſon retour qui jadis eut fait mon bonheur fait maintenant mon déſeſpoir. Il a voulu ſe juſtifier ſur ſa jalouſie. Après tant d'années comment attribuer ſon abandon à la jalouſie ſeule ? les jaloux ne perdent pas ainſi de vue leur victime. Il s'excuſe : un moment d'excuſe ſuffit-il à réparer tant d'années de tort ? & ce n'eſt pas tout : Gonzalve, le héros de l'Eſpagne me trahit encore au moment même, & m'abuſe de ſes vains repentirs. Je pourrois me refuſer encore à mes devoirs de famille, & lui rendre la foi qu'il me redemande : jugez-moi, mon fils : il me la

redemande & touche à la veille de ſon mariage, comme moi.

= Il me verra, ma mere, il me verra, dit le jeune homme. = Oh Ciel! que voulez-vous faire? = Ne vous en inquiétez point. Ce qui importe, c'eſt de me dire, ſi vous l'aimez. = Il m'outrage. Il a fait de nous, deux victimes bien infortunées, & je l'aime encore. = Il ſuffit, ma mere. = Qu'allez-vous faire! un homme contre lequel perſonne ne peut ſe meſurer en Eſpagne! mon fils, faut-il me mettre à vos genoux? = Non : cela eſt inutile. = Je vous ſupplie..., = Je vous ſupplie à mon tour. Vous êtes femme; vous êtes offenſée, cela me regarde; mon pere eſt, dites-vous, un héros; cela me regarde auſſi: ne vous mêlez point des affaires des hommes, ſi vous voulez que les hommes ſe mêlent des vôtres =.

En ce moment, la vengeance menaçoit Gonzalve d'un autre côté. L'épouſe qu'il alloit ſe donner en effet, étoit une beauté dont les charmes enflammoient une foule de rivaux. La jalouſie en porta trois à ſe réunir, & le jour de ſes

noces, ils lui firent parvenir un écrit à dessein de l'attirer dans la campagne au retour de la nuit, pour lui arracher la vie & la gloire de son hymen avant que de la cueillir.

Le jeune François, dont le but étoit de rompre cet hymen, fit une telle diligence qu'il se trouva précisément au lieu de la trahison lorsque son pere y arrivoit. Les assassins demanderent : = est-ce vous Pizarre? = Oui, dit François; c'est mon nom, = & en achevant cette parole, il vit le feu de trois carabines qui ne l'atteignirent point. Après avoir tué l'un des trois, les deux autres s'enfuirent & Gonzalve voulut les poursuivre avec le secours de ce jeune défenseur.

= Arrêtez-vous, lui dit François; il n'y a point de gloire à courir après des lâches; mais il peut y en avoir à tenir pied devant un honnête homme. J'ai à vous parler; = Je l'avoue, lui dit Gonzalve : je dois mon salut à votre épée & au mensonge qui vous a fait prendre mon nom. Ne vous devrois-je point encore le plaisir de vous connoître & celui de vous obliger? = De m'obli-

ger! réplique François; je l'accepterois si vous n'étiez pas taché du vice le plus honteux, d'une ingratitude lâche à l'égard de certaine femme dont vous faites couler les larmes, depuis plus de quinze ans, qui vous a obligé vous-même, que vous avez oubliée, insultée, méprisée; mais à qui à la vérité, vous avez laissé un vengeur dans ma personne.

= Je ne vous entends pas.

= Je le crois, c'est une vieille habitude en vous de mal entendre & même de ne pas voir avec de très-bons yeux.

= Jeune homme....

= Qu'est-ce à dire, jeune homme? Pensez-vous que le courage soit dans la barbe ou dans les cheveux gris?

= Jeune inconnu, je vous répete que vous m'offrez une énigme trop inexplicable quand vous volez à mon secours & que vous êtes si prompt à m'insulter; quand vous cherchez à m'inspirer à la fois de l'amour & de la colere.

= Je vous cherche pour vous imiter & soutenir envers vous, comme vous l'avez fait envers moi, le rôle de bienfaiteur & d'ennemi. Si j'en crois l'accusation que m'a porté

contre vous certaine femme, vous dis-je; il n'y a point d'homme à qui je doive plus qu'à vous d'une part, & qui de l'autre m'ait fait tant de mal.

= Ciel! vous êtes le fils de Béatrix *Cabecas*! = Je suis le fils d'un chêne & assurez-vous que j'en aurai la fermeté. Avez-vous une autre épouse? = Oh, mon fils!.... oui, ç'en est fait.

= Reculez-vous à quatre pas, il faut me rendre l'honneur que vous m'avez ôté, ou reprendre le sang que vous m'avez donné. = Mon fils, ne songeons point aux rigoureux honneur dans ce moment si doux. Rentrez en vous-même....

= Vous-même, il falloit y rentrer, avant que de vous parjurer à l'égard d'une mere contre toutes les loix des gentilshommes. Vous l'auriez respectée si vous aviez été la victime de ses rigueurs & vous ne l'avez pas fait, quand elle s'est fait elle-même la victime de ses bontés. Vous avez outragé une femme jeune, ignorante, noblement élevée, qui vous aimoit, qui se perdoit pour vous rendre heureux; croyez-vous qu'on puisse se dispenser de tous les de-

voirs de l'honnête homme pour ne remplir que celui de soldat? Voici un morceau de fer bien vil dans une main bien foible; il vous apprendra les sentimens les plus communs de la nature.

Les loix vous protégeront-elles sans cesse jusqu'à constituer votre honneur du deshonneur que vous porterez partout? Vous aurez des enfans engendrés de je ne sais quel narcotique, & valant moins que moi sans doute : cependant ils m'opposeront avec autant de puissance que d'orgueil l'ineffaçable signe de l'hymen. Vous seuls, marcherez à votre aise dans les champs de la morale, quand nous ne pourrons y marcher que chargé de tout le fardeau des devoirs qu'elle impose!

Reprenez donc ce sang que vous avez vous-même déshonoré. Comment! vous qui faites tout consister dans l'honneur, vous n'êtes pas plus circonspect dans la maniere de l'ôter, & vous prétendriez à ma reconnoissance pour une vie que vous avez pris soin par vos institutions de rendre malheureuse, honteuse & vagabonde?

Puisque vous êtes tous ainsi faits, or-

gueilleux humains, je vais chercher un autre hémiſphere; je me légitimerai ſans vous, pere ingrat. Je ne puis effacer la tache que vous avez imprimée ſur mon front, on la verra, mais avec reſpect : un jour peut-être, les freres que me donnera votre hymen, baiſſeront les yeux devant moi & m'offriront leur obéiſſance. Penſez-vous, leur dirai-je, que cette ſouillure que vous voyez faſſe ma honte? non, c'eſt le ſigne éternel de la honte de votre pere. Elle ne fait maintenant que ma gloire, & je me ſuis régénéré par mes exploits. Vous vous repentirez vous-même, quand vous verrez ma gloire. Alors ſeulement je vous pardonnerai. Il faut que je ſois maître d'un autre monde avant que de vous reconnoître pour mon pere.

Après ce diſcours, Pizarre ne ſongea plus qu'à tenir parole, & il la tint.

LES RÊVERIES DE DIOGÈNE, SINOPE

Tirées de l'allemand de M. Wielland.

Puisqu'il me prend fantaisie de coucher sur le papier, mes aventures, mes réflexions, mes opinions, mes folies..., vos folies aussi, mes chers concitoyens, car c'est à elles que je dois le peu que je possede de sagesse; c'est par-là que je vais commencer..... Oui, mais où prendre du papier? Eh bien, prenons des tablettes de cire ou de fer-blanc: oh Diogene, que ta philosophie est en défaut! Tu veux te passer de tous les hommes, tu entreprends de te suffire à toi-même, & voilà que tu bronches dès le premier pas: ou soumets-toi aux loix de la société & aux caprices des hommes, ou renonce à leur secours....

Je voudrois cependant écrire .... eh bien, écrivons sur le sable : par ce moyen nos écrits n'ennuyeront personne.... Mais quel vent importun efface mes pensées, à mesure que je les trace ! Qu'il y a nombre d'auteurs qui eussent bien fait de prendre cette méthode ! .... Oh voici un morceau de craie qui vient bien à propos, &. je vais écrire sur les murs de ma demeure ; ma tonne est assez grande pour contenir une Iliade entiere : ses parois sont si dénués d'ornement, sans sculpture, sans dorure, sans tapisserie, sans tableaux .... Un ver de soie a l'adresse de tapisser sa maison, & je ne pourrois tapisser la mienne ?... Essayons du moins de la tapisser de mes folies, tant que ce crayon durera.

Je serois en effet honteux si, parmi les bipedes qui habitent notre planete, il s'en trouvoit un seul qui eût moins de besoins que moi. Que peut craindre celui qui n'a besoin de rien ? S'il ne peut parvenir à se passer de tout, qu'il restraigne du moins ses besoins autant qu'il lui sera possible. Il pourra dans les commencemens lui en coûter ; mais que de peine

ne se donne pas celui qui s'est mis dans la tête de mourir riche? Que n'en coute-t-il pas à l'insensé Phœdrias, d'abord pour gagner sa maîtresse, ensuite pour satisfaire ses caprices, & enfin pour la garder! Que n'en coûte-t-il pas à cet autre fou pour devenir d'épicier, pere de la Patrie? Et à un autre, pour s'insinuer dans les bonnes graces d'un Satrape? . . . Avec la moitié de la peine que se donnent tous ces insensés pour acheter mille maux réels ou imaginaires, & les accumuler sur ceux dont notre propre nature ne peut nous affranchir, ils pourroient, pour toute leur vie, se mettre en possession d'un bonheur, qui, autant qu'il est possible, nous approche de la Divinité.

Car que les Dieux immortels ne soient heureux que parce qu'ils n'ont d'autre occupation que de se farcir d'ambroisie, s'enivrer de nectar, & respirer l'encens que nous brûlons en leur honneur, c'est ce que leurs Prêtres croyent aussi peu que moi. Les Dieux sont heureux, parce qu'ils n'ont besoin de rien, ne craignent rien, n'espérent rien, ne souhaitent rien, & trouvent tout en eux. Je le suis aussi

autant que peut l'être un pauvre mortel, qui eſt obligé d'avoir des racines pour vivre, un manteau pour couvrir ſa nudité, & une cabanne ou du moins un tonneau, pour ſe garantir du mauvais tems.

Si quelqu'un s'étoit mis dans la tête de devenir ſage, pour plaire aux autres, croyant par-là faire ſon bonheur, ou s'attirer l'eſtime du monde, ou échapper au blâme, ou pour quelqu'autre raiſon, je lui conſeille de ſe déſiſter de ſon entrepriſe; car je parierois mon ſac & mon bâton, qu'il y perdra ſa peine d'une façon ou de l'autre. Que s'il parvient à quelque choſe, je me tromperois bien s'il ne doit ſes ſuccès, ou à ſa naiſſance, ou à ſes richeſſes, ou à ſa bonne mine, ou à ſa belle voix, ou à ſon adreſſe à lancer des grains de millet, à travers un trou d'éguille: enfin à tout autre choſe qu'à ſa ſageſſe.

Que ſi, par le ſecours du Ciel, il devient réellement ſage, chacun le taxera de folie; auquel cas il fera bien d'imiter Diogene. Car ſi Diogene poſſede quelque ſageſſe, c'eſt en ce qu'il ne s'in-

quiete point de l'opinion des hommes. En effet, mes chers concitoyens, s'il recherchoit vos bonnes graces, lui qui n'a point de repas à donner, point de vin de Perse à offrir, il faudroit pour y réussir, qu'il tournât la roue de vos moulins, ou qu'il fouillât vos mines, ou qu'il conduisît vos Nymphes dans le bosquet, ou qu'il aidât, par ses bons mots, à votre digestion ; & vous lui permettrez de s'en dispenser, parce qu'il a trouvé le moyen de se passer de vous.

Quant à l'opinion des femmes, c'est autre chose : sans être beau, ni riche, ni de naissance ; sans être vêtu de pourpre, sans eaux de senteur, il y a, graces à votre bon cœur, ô charmantes créatures, d'autres moyens d'obtenir vos applaudissemens. Que si jamais mes ennemis portoient leur malice assez loin, pour vouloir, par leurs calomnies, m'ôter votre bonne opinion ; j'espere qu'il s'en trouvera parmi vous d'assez généreuses, pour me prendre sous leur protection, & dire à l'oreille de leurs compagnes, que Diogene n'est pas sans mérite (1).

(1) Qu'on fasse attention que c'est un cinique qui parle.

Au surplus, citoyens de Corinthe, d'Athenes, de Sparte, de Thebes, de Megare, & vous que j'aurois dû nommer les premiers, mes dignes concitoyens de Sinope, permettez-moi de vous dire que je sens trop bien l'avantage de descendre avec vous d'une même souche, pour vouloir prétendre à plus de sagesse que je n'en ai besoin pour mon usage. J'avouerai franchement que ce que j'en ai acquis, je le dois aux réflexions que vous m'avez fait naître en vous voyant agir.

J'ai recueilli là-dessus certaines observations, dont je compte bien vous faire part en tems & lieu, autant que votre esprit, du moins, pourra le comporter.

Depuis qu'il a plu à mon ami Platon de me nommer le Socrate enragé, certaines têtes de Corinthe semblent prendre à tâche de mettre sur mon compte nombre de folies de leur crû, & donner à celles qui m'appartiennent, une forme sous laquelle je ne puis les reconnoître. Leur dessein est de donner par-là, de l'éclat à leurs raisons, ou plutôt de faire briller leur esprit aux dépens du bon sens. Ils

jouiſſent de l'avantage de ces Auteurs qui ſe font un adverſaire, tout juſte auſſi foible & auſſi mal-adroit qu'ils en ont beſoin pour ſe donner l'avantage de le terraſſer.

Pour vous mettre à votre aiſe, j'avouerai donc qu'il y a pluſieurs années que, cherchant un moyen de me rendre auſſi indépendant qu'il eſt poſſible, je trouvai que cela ſe pouvoit ſous certaines conditions, & que ces conditions étoient en mon pouvoir. Bien content de ma découverte, je ne m'arrêtai pas long-tems à l'examiner, & je fis auſſi-tôt, ce que font bien peu de philoſophes, je commençai par la mettre en pratique. Vous voyez, ſoit dit ſans vanité, que ce n'a pas été ſans quelque ſuccès : car dans l'eſpace de vingt ans, j'en ſuis venu au point d'habiter commodément dans une tonne, de faire mes repas avec des racines, &, à défaut de coupe, de puiſer mon nectar à la ſource voiſine, dans le creux de ma main : par ce moyen je puis me flatter de jouir de l'indépendance. Je n'ai pas beſoin de vous tromper, & je ſuis ſûr que vous me tromperez auſſi peu.

Je n'attends rien de vous, je n'exige rien de vous, je ne crains rien de vous ; car quel pauvre diable ne feroit pas celui qui entreprendroit de me voler mon bâton, ou mon sac, avec quelques miettes de pain, ou quelques féves. Si par hasard il se trouvoit quelqu'un d'assez dénué pour cela, il n'a qu'à se présenter, & je suis prêt à lui céder l'un & l'autre.

De quelque côté que vous portiez votre ambition, ô mes concitoyens ; que ce soit pour une place d'Archonte, de Prêtre ou de Général, jamais vous ne trouverez Diogene sur vos pas. Recherchez une belle femme ou une riche matrone ; aspirez à la faveur d'un Satrape, d'un Roi, à une couronne, ou même à une place parmi les Dieux (car vous ne seriez pas les premiers) Diogene jamais ne sera votre rival ; c'est l'homme du monde le moins nuisible, le moins à craindre : si ce n'est qu'il vous dit quelquefois la vérité. Mais voudriez-vous pour cela l'empêcher de respirer le même air que vous, de jouir de la lumiere du même soleil, ou de s'asseoir sous un arbre qu'un de ses ancêtres a peut-être planté ?

Ne vous disois-je pas tout-à-l'heure que Diogene, fils d'Icetas de Sinope, n'est pas tout-à fait aussi fou que le cercle qui s'assemble au Craneum, se plaît à le dire. Cet homme, dites-vous, affecte d'être singulier ! & vous vous affectez de paroître honnêtes & vertueux. Il jetta, dites-vous encore, sa coupe de bois, en voyant un pauvre qui buvoit dans le creux de sa main. Ce trait, avec votre permission, est un peu altéré ; je jettai ma coupe parce qu'elle étoit fêlée, & n'en ayant point d'autre, j'apperçus un honnête fils de la terre qui m'apprit à boire sans coupe.

Je suppose encore que j'eusse jetté ma coupe, parce que je pouvois m'en passer; quel mal y a-t-il à cela ? Cleon qui boit maintenant dans des coupes d'or, parce qu'il a contribué à la condamnation de l'innocent Nicias, seroit peut-être encore honnête homme, s'il avoit su, comme moi, boire dans le creux de sa main.

Il s'est logé dans une niche, disent les autres. ---- C'est, comme vous voyez, un large tonneau, & suffisant pour un homme qui n'a point de famille : mais

ſuppoſez que j'aie voulu faire un eſſai, quel ſera mon crime? Je ſais, ô bon Xeniades, que ſi l'âge ou la maladie exigent un jour de moi une demeure plus commode, Diogene trouvera ſous ton toit amical & hoſpitalier, un logement prêt à le recevoir; .... mais je puis maintenant m'en paſſer.

Durant ces beaux jours d'été, le gazon eſt pour moi un ſopha rembouré d'herbe tendre & de fleurs; un ciprès qui étend ſes branches autour de ma demeure, me couvre de ſon ombre ſalutaire. C'eſt-là que je reſpire l'haleine rafraîchiſſante des zéphirs; la voûte du Ciel me ſert de couverture, & tandis que je repoſe, & que ma vue ſe promene ſur ce Ciel azuré, mon cœur s'épanouit, il eſt tranquille & ſans nuages comme lui.

Mais quelle fantaiſie? des parois d'une tonne en faire des tablettes! Eh bien oui c'eſt une fantaiſie, car voilà des tablettes, elles ſont comme vous voyez, d'ivoire & enveloppées de cuir doré, je m'en ſervirai peut-être un jour à défaut d'autres. Le bon Xeniades de qui je les tiens, les croira d'autant plus précieu-

ſes ſi je les lui rends barbouillées de mes rêveries. Ta volonté ſera faite, ô bon Xeniades !

Je me ſurprens dans ce moment à faire une horrible méchanceté. O fils d'Icetas que tu es éloigné d'être auſſi ſage que tu parois fou ! Quoi tu t'impatientes parce qu'on vient te diſtraire dans tes rêveries? ſonge que c'eſt un homme qui croit te faire honneur & qui n'eſt pas obligé de ſavoir ſi tu veux rêver.... ſi.... ſi c'eût été une araignée, une guepe ou un frelon, il t'auroit bien fallu le ſouffrir. Que je vous conte donc ce que c'eſt.

Tu es ſans occupation, me dit *Chærea* en m'abordant ? *Di.* Selon ma coutume répondis-je.

Ch. Je vais m'aſſeoir près de toi.

Di. Si tu n'as rien de mieux à faire.

Ch. Rien dans le monde.... Si-non que je devrais être ſur la place publique, la cauſe du pauvre Lamon va être jugée & je crois qu'il aura bien de la peine à ſe tirer des mains de ſes ennemis. Je le plains, ſon pere étoit un intime ami de notre maiſon, & hier je m'étois propoſé

de parler pour lui, mais aujourd'hui je ne suis pas du tout disposé.

Di. Tu n'es pas disposé, & le pere de Lamon étoit un ami de votre maison, & le pauvre Lamon est en danger.

Ch. Je viens de te le dire, ma tête n'est aujourd'hui bonne à rien. J'ai soupé hier chez Clinias, nous avons passé la nuit à boire, nous avions du vin des Dieux, des danseuses, des comédiens.... enfin un amusement complet.

Di. Je t'en félicite, mais le pauvre Lamon!

Ch. Que faire? Il me fait pitié, c'est un honnête-homme & il a une honnête-femme, très-honnête-femme.

Di. Et une belle femme, sans doute.

Ch. Elle vint hier me recommander la cause de son mari. Elle avoit amené avec elle deux enfans beaux comme ceux qui accompagnent la déesse de la beauté. La mere étoit dans un grand négligé, cependant sa figure & son air me frapperent. Elle se jetta à mes pieds, parla avec chaleur pour son mari: il est impossible, me dit elle, qu'il soit coupable, c'est l'époux le plus soigneux, le plus tendre

pere, le meilleur ami & il ne peut avoir commis de faute volontaire; aidez-le, vous le pouvez. Je lui fis quelques objections, elles les détruisit. Je lui représentai les difficultés, vu que son mari avoit tant d'ennemis; il les a dit-elle, parce qu'il a plus de mérite que de bien. Je haussai les épaules, elle pleuroit; les deux petits enfans voyant pleurer leur mere, se mirent à pleurer aussi, & se jettant à son cou, Chœrea, lui dirent-ils, nous rendra t-il notre papa? Je t'assure que la scène étoit touchante, j'eusse de bon cœur donné cinquante mines à un bon peintre qui m'en eût fait le tableau.

Di. En vérité! pouvois-tu dans ce moment là avoir une telle pensée?

Ch. Je t'assure que cette situation en eût bien valu la peine. De ma vie je ne vis la beauté sous une forme plus touchante. Son sein palpitoit & s'élevoit sans cesse, si fort que je croyois le sentir. Tout étoit plein d'ame & de graces dans cette charmante personne. J'essayerai, lui dis-je, ce qui sera possible, que ne feroit-on pas pour une femme comme vous? Il faut que j'aille de ce pas chez Clinias, il donne

ce soir une fête, mais je m'arracherai delà avant minuit : revenez alors, un esclave de confiance vous conduira dans mon cabinet, & là nous prendrons ensemble des moyens pour aller au secours de votre mari....

Imaginerois-tu Diogene ce que fit cette folle ? elle s'enfuit avec une colere qui la rendoit encore plus belle, un coup d'œil méprisant fut toute sa réponse. Je fis signe à mon esclave de la suivre, je connois le drôle, je suis certain qu'il lui aura dit tout ce qu'on pouvoit dire, mais elle n'a pas voulu l'écouter. Venez mes enfans, disoit-elle, sans daigner le regarder, & serrant ces petites créatures contre son sein, nos amis nous abandonnent, mais le ciel prendra soin de nous, ou s'il n'entend point nos prieres nous aurons le courage de mourir. Tu vois que je n'avois pas tort de dire que c'étoit une vertueuse femme.

Di. Comme je vois trop vertueuse pour la cause du pauvre Lamon. O Chœrea Chœrea ! est-il possible ?

Ch. Tu es en humeur de moraliser Diogene, adieu, je ne suis pas disposé,

comme je te disois, il faut que je me dissipe. Veux tu venir avec moi chez Thryallis? mon peintre prend sur elle le modele d'une Venus Callipigos, ce sera un morceau supérieur.

Di. Je te remercie pour cette fois --- le pauvre Lamon, sa vertueuse femme & ses deux charmans enfans se sont si fort emparés de moi, qu'il m'est impossible de m'en distraire. Va Chœrea & laisse-moi à mes pensées solitaires....

Non, je ferai mieux de ne pas me livrer à mes réflexions; il y auroit de quoi perdre la raison, si je voulois dans ce moment prêter l'oreille aux idées qui m'assiegent.... Vous savez cependant que ce Chœrea est un de ceux dont on vante le bonheur dans Corinthe.....

Que le cri de ce moucheron me plaît! je viens de me rafraîchir à la source voisine! eh bien, reposons nous maintenant à l'ombre de ce bois, auprès de cet antre sauvage, & livrons-nous au plaisir que la nature bienfaisante répand libéralement sur la trame épineuse de notre vie..... Le pauvre Lamon.... Son image me poursuit toujours.... Dois-je y aller & tenter

ter ?... Partons.... Mais à quoi lui ſervira ma bonne volonté ? Je ne ſuis d'aucune conſidération, je n'ai point de partiſans, perſonne à qui mon amitié ſoit de quelque prix, je ſuis étranger.... l'affaire de Lamon concerne ſon emploi & le maniement des deniers publics, on ne me permettra ſeulement pas de parler.... Qu'importe ! allons tout tenter. Une ſi belle & ſi honnête-femme n'aura pas embraſſé en vain & arroſé de ſes larmes les pieds de l'indigne Chœrea....

Que cette ſoirée me paroît délicieuſe, je trouve le ciel plus ſerein & la nature plus riante qu'à l'ordinaire ; ah ſans doute, j'ai ſuivi ſa voix & je dois être content de moi. J'ai reporté la joie dans les yeux de la belle femme & dans le cœur de ſes enfans. Que leurs embraſſemens ſont doux dans ce moment ! j'en jouis ſans les voir. O Chœrea, Cræſus, Midas, Sardanapale, & autres fortunés du ſiecle, qui de nous eſt vraiment heureux ce ſoir ? eſt-ce vous ou moi ?

Je n'avois pas la moindre connoiſſance de l'affaire de Lamon lorſque je me ſuis arraché au chant ruſtique de mon ſauvage

moucheron & que je suis parti pour aller au tribunal. Dans le chemin j'ai rencontré un de ses juges qui m'a dit de quoi il étoit question. Ce n'est autre chose qu'un complot de coquins conduits par un scélérat qui a jetté un œil d'envie sur l'emploi de Lamon, m'a t'il dit. On l'accuse d'infidélité dans le maniement des deniers publics, quoiqu'on ne puisse rien prouver contre lui. Tout son crime c'est d'avoir délivré de l'argent à un ami qui lui montroit un plein pouvoir des Archontes, & qui assuroit en avoir besoin pour les affaires de la république. Lamon s'est confié à cet ami & a été trompé; mais il falloit voir l'éclat que faisoit cette troupe conjurée. Le malheureux accusé leur répondoit avec le saisissement d'un honnête-homme qui voit son sort entre les mains de ses ennemis & qui sait d'avance que sa condamnation est résolue. Il parloit peu. Laisse-moi parler pour toi Lamon, lui ai-je dit, & j'ai commencé. Ils vouloient faire du bruit, & c'est là que mes poumons m'ont été utiles, j'en ai fait encore plus qu'eux & je les ai forcés au silence. J'ai parlé avec cette

chaleur que l'idée de la belle-femme & des deux charmans enfans m'avoit inspirée, & je n'ai pas épargné ses ennemis. J'ai tant vanté la sagesse des juges, leur humanité, leur générosité, leur impartialité & leur haine contre l'oppression, que je les ai corrompus par ces éloges. Quelques-uns d'entr'eux avoient encore un front susceptible de rougeur & cette circonstance a ranimé mon courage. J'ai redoublé mes louanges & ma confiance en leur équité & en leur vertu; j'ai vu les autres qui commençoient aussi à rougir & j'en ai conclu que j'avois gagné. J'ai achevé ma victoire par le portrait de la belle-femme & des deux enfans que j'ai mis à leurs pieds & Lamon a été absous....

Pendant le tumulte je me suis échappé & me voilà de retour.

J'ai rencontré ici un lieu de repos bien délicieux & réellement poëtique. Ce grand rosier couvert de roses fraichement épanouies, forme au-dessus de ma tête une voute nuancée des plus belles couleurs: cette source en roulant sur les cailloux fait entendre un doux murmure: ce gazon

eſt tendre & uni, ſa verdure eſt fraîche & ſon herbe épaiſſe : j'aurois des reproches à me faire ſi j'avois cherché une ſituation auſſi voluptueuſe.

Quel charme dans la ſimple nature ! elle ravit.... elle tranſporte.... & Diogene lui-même en eſt inſpiré.... Je vois, oui, je vois déja les graces couronnées de fleurs, former leurs danſes ſur ce beau gazon. De petits amours cachés derriere le boſquet forment une longue chaîne de rozes & ſe font des ſignes en ſouriant. Les voilà maintenant qui s'avancent & enchaînent les danſeuſes de leurs guirlandes. Quel charmant tableau !

Vous penſez peut-être, lecteur, que ce tableau eſt de mon imagination, je veux vous tirer d'erreur, ce n'eſt qu'une copie.

Chœrea tient chez lui l'original, fait de la main d'Appelles le peintre des Graces, qui eut le courage de ſe donner ce nom, parce qu'il ſentit qu'il le méritoit.

J'étois préſent lorſqu'il fut acheté. Il eſt divin, dit Chœrea extaſié, il ſera à moi, je ne le céderois pas à un Roi. Connois-tu Diogene, me dit-il, le boſ-

quet de myrthe de mon jardin, & le petit ſallon où je repoſe l'après midi? c'eſt-là que je veux le placer; à mon réveil, je trouverai toujours les Graces ſous mes yeux.

Chœrea acheta ce tableau quatre talens attiques: quatre talens, m'écriai-je, pour trois filles nues & trois ou quatre petits drôles dans le même coſtume ſur un morceau de toile! Vois donc comme elles ſont belles, me dit Chœrea! que l'idée en eſt heureuſe! comme les contours en ſont gracieux! chacune avec ſes attraits caractériſtiques, chacune belle par elle-même & cependant encore embellie par la préſence de ſes ſœurs.... Mais quatre talens pour un plaiſir des yeux, qui dans quelques ſemaines aura perdu pour toi tous ſes attraits! Que tu aurois pu faire d'heureux avec ces quatre talens!

A quelque tems de là, je me trouvai dans une terre que ce même Chœrea poſſede ſur le bord de la mer de Corinthe. J'y rencontrai un de ſes fermiers, vieillard en cheveux blancs. Il étoit aſſis devant ſa porte, la triſteſſe peinte ſur le

front, & je le vis s'eſſuyer les yeux auſſitôt qu'il m'apperçut. Je pris place à ſes côtés & lui demandai la raiſon de ſon chagrin.

Ah! étranger, me dit-il, j'ai perdu ma fille!..... C'étoit un enfant de quatorze ans, la plus charmante & la meilleure fille qui ait jamais été. Tous les jeunes gens des environs diſoient qu'elle reſſembloit à une Nymphe bocagere, lorſqu'aux jours de fête elle danſoit à l'ombre des tilleuls avec ſes compagnes. Je croyois rajeunir en la voyant danſer, c'étoit la taille & la légereté de ſa mere dans ſa jeuneſſe. Ma pauvre fille ſoigneuſe, aſſidue, laborieuſe & pleine d'attentions pour ſon pere; élevée par la meilleure & la plus tendre des meres! ah! que je l'eſtime heureuſe cette mere de n'avoir pas ſurvecu à ce cruel jour! Des écumeurs de mer m'ont enlevé mon enfant au moment où elle étoit ſur le rivage à chercher des coquillages pour embellir une grotte de mon jardin, dans laquelle j'ai coutume de repoſer l'après midi.

Je reconnus le pere à la chaleur du pinceau, mais ſa fille eût été dix fois

moins aimable que je n'en aurois pas moins pris de part à ſa douleur. Pauvre pere, m'écriai-je, en eſſuyant mes yeux, n'y avoit-il pas de moyen de recouvrir votre fille ? n'étoit-il pas poſſible de la racheter ?

Ah ! répondit-il en ſoupirant, j'ai tout tenté. Ils exigeoient deux talens. La fille eſt belle, diſoient ces barbares, un ſatrape du grand Roi nous la payeroit bien davantage. Il m'a été impoſſible de raſſembler cette ſomme. Le deſir de ravoir ma fille me rendoit preſqu'inſenſé. Dans cet égarement je courus à Corinthe chez mon maître. Il eſt immenſément riche, je l'ai vu naître & vingt fois je l'ai porté dans mes bras, comme mon pere avoit porté le ſien. Tes larmes, tes cheveux blancs, me diſois-je, le toucheront. Combien de fois ne lui arrive-t-il pas de donner deux talens pour ſatisfaire un plaiſir paſſager ! Peut-être voudra-t-il ſe donner celui de rendre à un pere chargé d'années, un enfant qui fait la ſeule eſpérance de ſa vieilleſſe. Je me jettai à ſes pieds, mais ce fut envain.... J'aurois dû mieux prendre garde à ma fille, me dit-il.... Je

fus immobile de douleur en l'entendant. Helas qu'il avoit le cœur froid ! je ne saurois y penser.

Le bon vieillard pleuroit en parlant ainsi, & moi je ne pus que le plaindre & maudir dans ma colere ces froids & insensibles voluptueux, qui ne sauroient se refuser la moindre jouissance, & dont l'ame est inaccessible à la pitié.

Lorsque mon sang se fut un peu calmé, ma colere se changea en compassion pour ces prétendus heureux. Je les plaignis en voyant que ce qui devroit faire la base de leur bonheur étoit précisément ce qui les rendoit insensibles au plaisir divin de faire du bien. Les pauvres gens ! ils ont tant de besoins : leurs sens, leur imagination, leurs passions, leurs fantaisies, leurs commodités, leur vanité ont tant à exiger, qu'il ne leur reste rien pour ce que l'humanité sollicite.

Que je vous laisserois volontiers vos palais, vos jardins, vos tableaux, vos statues & toutes vos richesses, s'il dépendoit de moi de ne pas penser que dix mille malheureux n'ont pas de quoi se défendre contre les injures de la saison enne-

mie, parce que vous habitez des palais de marbre; qu'ils n'ont pas de quoi couvrir leur nudité, parce que vos esclaves brillent dans de superbes vêtemens; qu'ils ne peuvent appaiser leur faim, parce que vous dissipez dans un festin ce qui serviroit à nourrir des milliers d'hommes. Je n'ose porter mes pensées plus loin, je sens bien que je chante devant des sourds; mais que ne tenterois-je pas, si sur cent de votre espèce, il me restoit l'espérance d'en ramener un seul à l'humanité!

Je t'en prie Chœrea, toi & tes confreres ne me dites point, que, par l'usage que vous faites de vos richesses, vous encouragez l'industrie, les arts, le commerce & entretenez la circulation des signes de richesse, qui, selon vous, fait la prospérité de l'Etat.

Des millions d'hommes, dites-vous, vivent de ce que vous bâtissez des palais, plantez des jardins & entretenez une grosse maison & de ce que vos besoins s'étendent à une infinité de choses: je ne vous le contesterai pas; cependant si vous vouliez vous en faire un mérite, le

ver-à-soie et le limaçon qui fournit la pourpre pourroient avec plus de raison se prétendre les être les plus importans & les plus bienfaisans du monde ; car dans la vérité ils occupent plus de bras & font vivre plus d'hommes que vous.

Rien de plus juste, sans doute, que d'employer vos richesses à récompenser ceux qui travaillent pour votre paresse, pour votre vanité, ou pour votre luxe : cependant, Chœrea, il est nombre de gens qui ne peuvent contribuer en rien à ce qui flatte tes sens & tes fantaisies, & qui n'en ont pas moins des prétentions à former sur ton superflu. Le malheureux à qui tu peux, pour une somme quelquefois légere, rendre le repos qui s'est enfui de sa cabane qu'il arrose tous les jours de ses larmes.... l'innocente beauté que tu pourrois sauver de la honte de servir de modele aux Parrhasins & aux Praxitele, ou affranchir d'un abus encore plus honteux, avec la moitié de ce qu'un tableau te coute.... L'orphelin abandonné à qui le besoin & le mépris abbatent le courage, & qui par ton secours seroit un jour un bon citoyen, peut-être

un grand homme, un Socrate, un Phocion.... crois tu que ces gens-là n'ont aucun droit à ton ſuperflu ?

Favoris de la fortune ! vous calculez à merveille vos revenus ; comptez donc, je vous prie, combien de gens doivent vivre dans l'indigence, pour que l'un de vous puiſſe conſommer chaque année cent talens. Ne devriez-vous pas vous montrer plus généreux, quand ce ne ſeroit que pour écarter la haine que doit inſpirer la vue de vos diſſipations & de vos ſales voluptés à la plûpart de vos concitoyens, qui par le travail le plus pénible, peuvent à peine gagner, pour eux & leurs enfans, autant de pain que vous en donnez journellement à vos chiens ?

Vous ne croyez donc pas qu'il y ait de belles ames, comme il y a de beaux viſages qui ne doivent rien à l'art.

Je réfutai un jour un ſophiſte qui prétendoit nier le mouvement, en me promenant devant ſes yeux.

Dois-je vous prouver de même qu'il y a de belles ames ? Je donnerai peut-être lieu à des jugemens téméraires ; mais penſez-en ce qu'il vous plaira, je vous

assure que je n'en dirai pas une syllabe de plus ni de moins, quand même le College des Amphictions devroit m'écouter.

Je me tenois autrefois, comme vous savez ou ne savez pas, à Athenes, pour apprendre, de Platon, à bien parler, &, d'Antisthene, à bien vivre; il se trouva un jour, qu'à l'entrée de la nuit, je me promenois seul sous les voûtes du Céramique. Il faisoit déja très-obscur sous ces voûtes; seulement une grande lumiere qui partoit d'un bâtiment un peu éloigné, en rendoit quelques parties moins sombres. A l'aide de cette foible lueur, je vis venir vers moi une ombre, qui, en s'approchant, prit la figure d'une femme, & lorsqu'elle fut tout près, je vis la plus charmante figure d'une fille de seize à dix-sept ans. Elle étoit si légérement vêtue, qu'elle n'avoit pas de quoi couvrir ses pieds, ni un sein tel qu'on peint celui d'Hébé, & ses longs cheveux blonds, flottoient épars sur ses épaules.

Cette vue me jetta dans un trouble.... mais ce n'étoit encore rien.... L'ombre

approche d'un air suppliant, & dans un maintien qui annonçoit le plus extrême désespoir, elle ouvre des bras dont la blancheur éclatoit dans cette obscurité, & les étendant vers moi, elle n'eut que la force de se jetter dans les miens, & de cacher son visage contre mon sein. Mon trouble devint alors extrême. Cependant je ne tardai pas à me remettre, & passant mon bras droit autour de son corps, je la soutins & la menai tout droit dans une petite hutte que j'occupois tout près de-là. Elle se laissa conduire sans résistance & sans prononcer un seul mot, & paroissoit sans forces & accablée par le chagrin.

Nous arrivâmes dans ma cellule, je la fis asseoir sur une espece de lit de repos, qui n'étoit nullement propre à faire naître des idées voluptueuses; je fis du feu, & ensuite j'examinai ma conquête avec toute l'attention qu'elle sembloit mériter.

La jeune fille m'inspira, je ne sais quoi, qui me rendit plus sensible que je ne le suis ordinairement. C'étoit un mélange délicieux d'amour & de pitié; & pour en jouir sans trouble, je lui donnai, sous

le prétexte qu'il faisoit frais, une espece de manteau, pour couvrir son sein & ses pieds.

Cette infortunée parut me regarder avec un certain étonnement. Elle essaya de parler, mais un torrent de larmes étouffa sa voix. Je la pris alors dans mes bras, je la serrai, la conjurant, du ton le plus affectueux, de prendre quelque confiance en moi. Elle paroissoit vouloir s'échapper de mes bras, mais si foiblement, qu'un autre eut pris cela pour un encouragement. Je jugeai différemment de ce mouvement involontaire, & je crus appercevoir une belle ame dans ses yeux à demi-éteints.

Je pouvois m'être trompé, car la circonstance, & le beau sein, & ce que le bon Homere eût appellé ses bras de rose & ses pieds d'argent, travailloient, à dire vrai, sur mon imagination; mais je me livrai avec pleine confiance à mes sentimens, & vous verrez par la suite si je me trompai. Le besoin le plus pressant de cette fille, étoit de prendre quelque rafraîchissement, car elle avoit l'air d'être entiérement exténuée. Je me pressai donc

& j'assaisonnai de mon mieux quelques mêts grossiers que je lui présentai, & qu'elle prit d'un air si pénétré, qu'il me prouvoit plus de reconnoissance que n'eussent pu faire les plus belles paroles.

Après avoir un peu mangé & bu quelques gouttes de vin, la jeune fille revint si bien à elle, qu'un moment après elle eut la force de me raconter son histoire, &, les yeux baissés, elle commença ainsi.

La belle Laïs est ma mere : je fus élevée chez elle, & vécus dans cette contente ignorance de moi-même, qui est le partage de l'enfance, jusqu'au moment où je perdis celui qui avoit la bonté de se regarder comme mon pere. Il étoit de Sicile, & l'on m'a dit qu'il étoit riche & de haute naissance. J'avois à peine sept ans lorsqu'il mourut. Peu à peu la tendresse de ma mere se refroidit ; d'autres adorateurs effacerent l'image de celui qui n'étoit plus, & enfin son cœur cessa de lui dire quelque chose pour la pauvre Laidion. Dès ce moment on n'eut plus le moindre égard pour moi, & cette différence, avec la maniere dont j'avois été

traitée jusques-là, me rendoit souvent le cœur gros, mais il falloit cacher mes larmes, car la moindre trace qui en paroissoit sur mes yeux, m'attiroit un orage. Je ne fus plus regardée que comme les autres filles qui la servoient, & nous avions en commun des Maîtres de luth, de chant & de danse.

Tu joues du luth, jeune Grace, lui dis-je, en l'interrompant, tu chantes.... Voilà un luth; je te prie que j'entende ta voix. La jeune fille eut la complaisance d'interrompre sa narration; elle prit le luth & me chanta la chanson la plus tendre d'Anacréon; devinez laquelle, lecteur.... Elle accompagna sa voix de son luth, avec des doigts, dont chacun sembloit agité par une ame particuliere.

O Sagesse! O Anthistene! Où étiez-vous alors? Je cherchai mon ame sur les lèvres de la belle chanteuse.

Laisse-moi continuer mon histoire, me dit-elle, du ton le plus doux, & son visage se couvrit aussi-tôt de la plus charmante rougeur.

La rougeur de la jeune fille me rendit à moi-même, mais je rougis du moins

autant que la belle, qui continua ainſi ſon récit.

J'avois à peine quatorze ans, lorſque la belle Laïs me vendit à un jeune Athénien qui m'aimoit, diſoit-il, avec paſſion. En me livrant à lui, ma mere me déclara que je devois le regarder dorénavant comme mon maître. La maniere dont elle m'avoit traitée depuis pluſieurs années, m'empêcha d'abord de ſentir tout le poids de mon nouvel état, & mon maître cacha ſon pouvoir, ſous l'appât des plus tendres careſſes. Mes jours couloient dans des plaiſirs toujours variés, & j'étois contente ſans penſer à l'avenir. Glykon eût ſujet d'être content de ma complaiſance; mais ſi l'amour eſt ce que Sapho dit dans ſes chanſons, mon cœur eſt incapable de ſentir cette paſſion. Glykon me l'eut inſpiré, s'il eût été poſſible. Souvent j'étois obligée de lui chanter la chanſon du Phaon, où la fureur de l'amour eſt décrite avec tant de feu, & toujours il ſe fâchoit de ne trouver dans mes yeux rien de ce que je chantois.

Je m'apperçus peu à peu que ſon amour

commençoit à s'affoiblir. Le ton tendre sur lequel il étoit monté, se changea en un ton riant & gai, qui d'abord ne m'en plut que mieux, mais il ne dura pas long-tems.

Enfin, car je m'apperçois, Lecteur, que vous commencez à bâiller, la belle Bacchis enleva à notre jeune fille son amant & la Comédie fut finie.

Mon orpheline racontoit fort joliment. La naïveté de la jeunesse, ses regards, son ton & un je ne sais quoi que je sentois fortement, mais qu'il m'est impossible de rendre, donnoient à son récit un degré d'intérêt qu'il n'eût pas eu par lui-même..... Outre cela, le manteau dont je l'avois couverte, s'ouvroit de tems en tems, & dans un tête-à-tête aussi solitaire, ces petites circonstances dérangeoient un peu ma philosophie; mais j'eus la force de résister.

Elle abrégea alors son histoire, & en me disant que Glykon, pour plaire à sa nouvelle maîtresse, l'avoit vendue à un de ses amis, celui-ci à un sculpteur, qui, après en avoir tiré quelques copies, la troqua avec un vieux marin d'Ephese,

contre quelques marchandiſes du Levant. C'eſt de la maiſon de ce dernier, qu'elle s'étoit échappée pendant la nuit, & s'étoit tenue cachée pendant deux jours entiers dans les ruines d'un vieux bâtiment. Enfin, preſſée par la faim, elle s'étoit haſardée d'en ſortir, ajoutant qu'elle béniſſoit le Ciel de l'avoir fait tomber entre mes bras.

La jeune Laïs ſe trouvoit maintenant ſous ma protection, & je me croyois obligé d'en prendre ſoin du mieux qu'il me ſeroit poſſible. Je n'étois pas alors beaucoup plus riche que je ne ſuis maintenant : de la compaſſion & de bons conſeils, c'étoit tout ce que je pouvois lui donner.

Ce qui t'eſt arrivé, lui dis-je, eſt une ſuite du malheur d'avoir eu pour mere la belle Laïs. Une ſi belle créature eſt certainement faite pour quelque choſe de mieux, que de ſervir de jouet à un Glykon, ou de modele à un Calamis. La nature a beaucoup fait pour toi, ma chere, & la fortune, rien ; mais inconſtante comme elle eſt, elle réparera par des haſards inattendus, ſa négligence paſſée. --e

Elle a commencé, dit-elle, à réparer ſes torts, lorſqu'elle m'a fait tomber dans tes mains.

Cette réponſe n'étoit pas faite pour atiédir mon zele. Que ne ſuis-je, m'écriai-je, poſſeſſeur d'une mince cabane, d'un jardin & d'un petit champ? Que de bon cœur je m'occuperois à le cultiver, pour ſuffire à tes beſoins & aux miens! Mais le plaiſir de te voir & de t'entendre, me fait oublier que tu as beſoin de repos. Au lieu de ces lits voluptueux dans leſquels tu dormois avec tes amans, je ne puis t'offrir qu'un peu de paille étendue contre ce mur, c'eſt-là tout ce que Diogene poſſede.

Le ſommeil de Laidion fut doux & paiſible, & dura bien avant dans le jour. Chere Laidion, lui dis-je, à ſon réveil, quelqu'amour que j'aie pour toi, il faut cependant que j'y renonce, ſi je ne veux pas que ce ſentiment ait l'effet de la haine; il faut que nous nous ſéparions.... Comment, me dit-elle, nous ſéparer, & pourquoi donc?... Parce que je ſerois un obſtacle à ton bonheur à venir.... De quel bonheur, dit la jeune fille, veux-

tu parler? je ne l'ai jamais connu. Eſt-ce qu'en demeurant avec toi, je ſerois un obſtacle au tien? Non, lui dis-je, mais je n'ai pas le moyen de te procurer les jouiſſances que tes appas te donnent droit d'attendre. Si c'eſt-là ce qui t'embarraſſe, écoute-moi, Diogene, je ne ſouhaite d'autre bonheur que celui de vivre avec toi; ne penſe pas que je te ſerai à charge, je puis tiſſer, coudre, filer.

Je m'oppoſai long-tems à ſon projet, mais elle demeura ferme; nous nous jurâmes un attachement éternel, & nous nous éloignâmes d'Athenes. Ignorés du monde, nous l'oubliâmes à notre tour, & trois années écoulées dans ce doux ſéjour, ne m'ont paru qu'une ſemaine.

Elle n'eſt plus la charmante Laidion, les Parques cruelles ont tranché le fil de ſes jours. Je n'ai joui qu'un inſtant du bonheur de l'aimer & d'en être aimé, & mes regrets durent depuis nombre d'années ſans s'affoiblir. Son tombeau eſt le ſeul coin de terre que je daigne regarder comme à moi. Perſonne ne ſait le lieu où elle repoſe. Sur ſa tombe j'ai planté des roſiers dont les fleurs s'épa-

nouiſſent plutôt, & répandent un parfum plus ſuave qu'en aucun autre lieu. Tous les ans, au tems des roſes, je viſite ce lieu ſacré. Je m'aſſeois ſur la tombe, & prenant une roſe, ainſi tu fleuriſſois autrefois, ombre chérie, lui dis-je alors, dépouillant le roſier, je couvre la tombe de ſes fleurs, & les larmes qui coulent de mes yeux, ſervent à ſatisfaire ſes manes.

Tu es une ſi bonne pâte d'homme, me dit Xeniades, après avoir lu l'hiſtoire de Laidion : Pourquoi faut-il que les Corinthiens te voyent ſous un ſi faux jour?

Diog. C'eſt parce que je ne puis ſouffrir une certaine hypocriſie que je vois régner dans notre famille, je veux dire celle de Deucalion & de Pirrha. Si l'on parle des défauts & des foibleſſes de la nature humaine, chacun avoue qu'il a les ſiens & qu'il en a beaucoup; mais donnez à ces défauts & à ces foibleſſes, leur vrai nom, liſez-en le regiſtre, & l'un après l'autre, queſtionnez votre monde, vous n'en trouverez pas un qui veuille en reconnoître un ſeul. Pour moi j'avoue qu'en bien des choſes je m'éloigne de l'uſage ordinaire, & pour cela on m'appelle un

homme singulier, un fou, & chacun me montre au doigt. Mais mes singularités, mes folies, sont-elles nuisibles à quelqu'un?

Je vois dans Corinthe les vices les plus honteux infecter la société, & marcher tête levée. Chacun les regarde avec tranquillité, & à moi on ne veut pas me passer quelques fantaisies qui ne portent préjudice à personne; mais, dis-moi, mon cher Xeniades, quelles sont les principales accusations que les Corinthiens portent contre moi?

Xen. Ils disent, par exemple, que c'est par orgueil que Diogene affecte de se distinguer dans sa maniere de vivre & de s'habiller.

Diog. En cela il se conduit d'après ses principes, où est donc l'affectation? La vérité est que leur orgueil ne trouve pas bon que le mien porte un autre masque que le leur. Mais, crois-tu, Xeniades, que les Corinthiens ne feroient pas bien mieux d'imiter ma tempérance? combien d'entr'eux se trouvent aussi bien des ragoûts empoisonnés de leurs cuisiniers, que moi de la nourriture simple que la nature me prépare de tout côté? Lequel d'entr'eux,

après avoir vécu seulement dix ans dans les voluptés qui leur sont si ordinaires, oseroit disputer avec moi de force ou d'agilité ?

La plus extrême tempérance n'a plus rien d'incommode pour moi, & depuis que je mene cette vie qui leur paroît si pitoyable, je suis toujours joyeux & content, mon humeur est sans nuages, mon esprit actif, mon cœur sensible ; il ne dépend pas de mon estomach de faire de moi un homme d'esprit ou un sot, & mes digestions n'incommodent personne. Les beautés de la nature ne perdent jamais leurs appas pour moi & je suis endurci contre la variété des saisons. Je puis supporter le chaud, le froid, la faim, la soif, le vent & la pluie aussi long-tems que la force d'un homme en est capable ; je résiste au travail & à la douleur, & mon ame en est d'autant plus propre à sentir les voluptés que la nature me prodigue à chaque instant. Faites venir ces sibarites énervés, dont le sommeil est inquieté par le pli d'une feuille de roses semées sur leur couche voluptueuse ; qu'ils s'approchent & se mesurent avec moi, &

je

je leur ferai voir que mes bras ſont plus nerveux que les leurs ; mais il eſt juſte, mon cher Xeniades, que les choſes ſoient ainſi : les favoris de la fortune auroient trop d'avantages ſur nous, ſi la nature n'avoit pas pris ſur elle de nous en dédommager. Dois je, pour plaire aux Corinthiens, devenir infidele à la voix de cette bonne mere ?

Xen. Mais que deviendroit le monde, ſi chacun ſuivoit tes principes ? & la nature en rempliſſant la terre d'objets de plaiſir & en donnant à l'homme le génie, l'adreſſe d'inventer mille différens arts qui ſervent à l'embelliſſement de la vie, n'a t'elle pas donné à connoître par-là que ſon deſſein n'eſt pas ſeulement que nous vivions, mais que nous vivions de la maniere la plus agréable ?

Di. Il y auroit peut-être beaucoup à dire contre l'idée dont nous nous berçons, que tout dans le monde a été fait pour nous. Reſte toujours la queſtion ſi nous n'abuſons pas d'un nombre infini de choſes par le ſeul uſage que nous en faiſons ? Je ſuppoſe que les ouvrages &

les productions de l'art ayent été destinés par la nature pour notre usage & notre plaisir, nous pourrions ici les comparer à un homme riche qui auroit fait préparer un grand festin & y auroit invité des convives de tous les païs, de tous les âges & de tous les rangs : il feroit sans doute servir à de tels convives plusieurs espèces de mets & en grand nombre.

Qu'on se figure maintenant parmi ces convives un affamé qui non content de ce qui se trouveroit devant lui attireroit encore les plats les plus éloignés & voudroit tout avaler. Les riches, qui pour satisfaire leur luxe ou leur gloutonnerie, mettent à contribution tous les élémens & tous les climats, sont ce convive qui veut avaler tout seul le festin de la nature. Laissez à chacun prendre ce qui est près de lui & ne souffrez pas qu'il mange au-delà de ce qui est nécessaire pour appaiser sa faim, alors nous pourrons tous nous asseoir à ce banquet & nous y rassasier. C'est-là ce qui arriveroit si chacun suivoit mes principes.... Mais qu'est-ce ? n'entens-tu pas ce cri lamentable qui

part du rivage? Adieu, il faut que je voie ce que c'eſt.

C'étoit une petite barque qui ſe briſoit contre un écueil ſur le rivage. J'apperçus parmi les nageurs une perſonne qui paroiſſoit n'avoir pas aſſez de force pour atteindre le bord. A l'inſtant mon manteau fut à bas & je ſautai dans l'eau. Décence ou non, l'eſſentiel étoit de ſauver la vie à une créature humaine, je la pris ſur mes épaules & je gagnai bientôt le rivage. J'euſſe pu la poſer ſur le ſable, mais appercevant à quelque diſtance un gazon ombragé par quelques arbres, je cherchai à la mettre à couvert des rayons brulans du ſoleil. Dès que j'eus dépoſé ma charge, je m'apperçus que c'étoit une jeune femme d'une beauté rare. Comme elle ne donnoit aucun ſigne de vie, mon premier effort fut de chercher à rappeller ſa connoiſſance, & ce ſoin m'occupa ſi fort que j'oubliai abſolument que j'étois ſans manteau. La belle femme ne tarda pas à rependre ſes ſens, elle ouvrit les yeux & les referma ſi promptement que je parierois bien qu'elle n'eut pas le tems de voir ſi j'étois homme ou femme. L'em-

barras qu'elle montra me rendit tout interdit, en me faisant appercevoir que j'étois sans manteau. Aussitôt partant comme un trait en quelques minutes, je fus en état de paroître dans un maintien plus décent. Je trouvai que pendant ce tems la belle avoit détaché sa robe & l'avoit étendue au soleil & qu'elle cherchoit à se secher. Pour la laisser en liberté je me cachai derriere quelques broussailles & lui donnai le tems de faire sa toilette à son aise. Enfin je la vis qui regardoit avec inquiétude autour d'elle & sembloit chercher celui qui lui avoit sauvé la vie. Je me montrai donc, mais aussitôt elle rougit, baissa les yeux & sembla toute interdite.

Je reviens, belle inconnue, lui dis-je; ici son visage s'éclaircit un peu, mais la rougeur augmenta, je reviens pour voir en quoi je puis te servir. Elle se tut un instant. Voudrois-tu, dit-elle, enfin, me faire le plaisir de voir ce qu'est devenue une vieille femme qui a fait naufrage avec moi? J'espere qu'elle sera sauvée, elle étoit ma nourrice & je serois inconsolable de sa perte. Je cou-

rus au rivage, tout étoit ſauvé, mais perſonne ne pouvoit donner des nouvelles de la nourrice. La belle dame pleura quand je lui rapportai cette nouvelle, elle courut elle-même au rivage, pria les bateliers de chercher ſa nourrice, promit des récompenſes & pleureroit peut-être encore, ſi une caiſſe qu'elle apperçut parmi les effets ſauvés du naufrage, n'eut donné une autre tournure à ſon attention. Cette caiſſe lui appartenoit, elle étoit remplie de robes & autres ornemens pour la parure des dames. Par bonheur, rien n'étoit endommagé. Un rayon de joie diſſipa ſubitement les nuages de ſon viſage. C'étoit un très-charmant viſage. La nourrice ne ſe trouvoit point, & le ſoleil ſe coucha. La belle dame me donna le nom d'une de ſes amies chez laquelle je devois la conduire. Un matelot chargé de ſa caiſſe, nous montroit le chemin. Nous arrivames, la belle femme me remercia, & moi je lui ſouhaitai une bonne nuit. Pour la premiere fois, elle me regarda avec quelque attention & parut étonnée; je

te souhaite un bon repos, belle étrangere, lui dis-je, & je partis.

Maintenant, je demande à tous les honnêtes gens, ce qu'il y a de répréhensible dans le récit que je viens de faire. La vérité des circonstances que je viens de détailler une fois admises, je ne vois pas comment la belle femme ou moi aurions pu nous comporter autrement. Cependant, voici ce qui arriva. Le jour suivant, cet événement étoit répandu dans tout Corynthe, & pendant trois jours, on ne parla que de Diogene & de la belle femme. L'histoire passoit de bouche en bouche, & chacun l'embellissoit en la racontant; on la mit même en vers, & hier au soir, je l'entendis chanter dans la rue. Chacun d'ailleurs en porta son jugement en épiloguant ce que Diogène & la belle femme avoient fait, ce qu'ils n'avoient pas fait, ce que dans telle circonstance, ils auroient pu ou dû faire. On parla pour & contre, & les voix furent unanimes que Diogène dans toute cette affaire, n'avoit agi ni comme un sage ni comme un homme vertueux.

Une vieille dame trouva fort mauvais, qu'il fût allé si tard chercher son manteau. Quelle imprudence! quand on voudroit donner à la chose le nom le plus doux, étoit-il possible de porter si loin l'oubli de soi-même? Il auroit dû poser la femme sur le rivage avant qu'elle se fût remise, aller prendre son manteau & ensuite la porter dans une place plus commode.

Vous êtes bien bonne, madame, dit une autre, ne voyez-vous donc pas qu'on peut oublier certaines choses à dessein?

J'en jure par les mysteres d'Eleusis, dit une troisieme, il n'eût pas osé se remontrer devant moi, si j'eusse été l'étrangere.

Peut-être, dit la quatrieme, que la dame est d'un pays où l'on vit encore dans l'état de pure nature.

Ainsi jugeoient les femmes.

Dans les compagnies d'hommes, la chose fut considérée sous un autre point de vue.

Pourquoi, disoit l'un, son zele ne s'étendit-il que sur la belle femme? Pourquoi laissa-t-il noyer la nourrice?

Elle auroit eu autant de besoin de son secours, comme la suite l'a fait voir.

La question est d'autant plus fondée, ajouta un autre, qu'on présume que la belle femme auroit atteint le rivage sans lui.

Vous êtes séveres, messieurs, dit le troisieme, comme s'il n'étoit pas plus naturel de se faire un mérite auprès d'une belle femme qu'auprès d'une vieille nourrice.

D'autant plus, ajouta le quatrieme, qu'on n'a pas tous les jours un honnête prétexte de se trouver derriere une haie avec une belle femme, *in puris naturalibus*.

Je sais de bonne part, dit un magistrat nouvellement élu, qu'ils ont été plus de deux heures seuls, & qu'on a vu en même tems le manteau sur le rivage, & les habits de la dame étendus sur une branche, *&c. &c. &c.*

Je ne crois pas volontiers le mal, dit un prêtre de Jupiter, en caressant mollement son double menton; mais je n'ai pas grande confiance aux actions généreuses quand une femme & surtout une belle femme y est intéressée. La raison

pour laquelle on cherche à leur rendre service, tombe trop sous les sens. Et à parler sérieusement, je voudrois bien savoir pourquoi une belle femme seroit plus aimable que sa nourrice? N'est ce pas la sagesse & l'innocence des mœurs qui font le véritable mérite, & une jeune femme a-t-elle plus de prétention à ces qualités accidentelles qu'une vieille? Un homme vertueux, dans un pareil cas, se seroit d'autant plus volontiers déterminé pour la nourrice, que plus ses motifs étoient purs, plus l'exemple qu'il auroit donné par là, auroit été édifiant.

Pardonne moi, ô pere des Dieux & des hommes! mais il m'est impossible d'entendre plus long-tems ton prêtre dire des extravagances avec tant de gravité. Tu as raison, prêtre de Jupiter, il n'est pas possible de voir comment une belle femme seroit plus aimable que sa nourrice. La vertu de celle-ci, voilà la vraie beauté. Laissez toujours noyer les belles femmes, la vertu y gagne, les tentations diminuent, & quels exemples n'aurions-nous pas s'il n'y avoit dans le monde que de vieilles nourrices? Dio-

gène ne s'eſt conduit ni comme un ſage ni comme un homme vertueux, on t'accorde tout, prêtre de Jupiter, ſeulement tais toi.

Un de ſes jours paſſés, dans une longue promenade, je me trouvai près d'un bois qui n'eſt pas éloigné du temple de Neptune. Ne penſant à rien moins qu'à trouver une connoiſſance dans ce lieu ſauvage, j'apperçus un homme d'environ trente-cinq ans, mal habillé, mal peigné, le viſage blême, les yeux creux, bref avec tous les attributs du chagrin & de la miſere. Il étoit ſur le point de faire ſon repas d'une poignée d'oignons qu'il venoit d'arracher & de quelques morceaux de pain amolli dans l'eau. Je croyois connoître cet homme, & en m'approchant, je vis avec étonnement que c'étoit Bachide d'Athenes, qui peu de tems avant que je quittaſſe cette ville pour la derniere fois, avoit hérité de huit cent talens d'un vieil uſurier, dont il avoit le bonheur d'être le fils unique.

Comment trouvai-je ici l'heureux Ba-

chide seul avec un repas si frugal? lui dis-je.

Bachi. Heureux, ah Dieux! dit-il, en soupirant; ce tems est passé, Diogene, car c'est toi, si mes yeux ne me trompent.

Di. Je souhaite qu'ils ne t'ayent jamais plus trompé.

Bach. Tu viens bien à propos, je te cherchois, car je suis parti d'Athenes tout exprès pour me mettre à ton école.

Di. Tu as donc fait un voyage inutile, je n'ai point d'école.

Bach. Je serai ton premier écolier, je veux apprendre de toi comment tu fais pour être heureux dans l'indigence où tu vis depuis tant d'années?

Di. Et à quoi te serviroit cette science?

Bach. A quoi? je pense que l'état dans lequel tu me trouve, doit répondre à cette demande.

Di. Je vois bien qu'il doit y avoir eu quelques changemens dans tes affaires.

Bach. Un grand & très-grand, de par tous les Dieux. Tu m'as connu lorsque j'avois des terres, des maisons, des

vaisseaux, enfin assez pour me voir envié par la plupart de mes concitoyens.

Di. Tu avois aussi, sans doute, des statues, des tableaux, des tapis de Perse, des vases d'or & d'argent, de beaux esclaves, des danseuses, des pantomimes.

Bachi. J'avois de tout cela, de par Jupiter, & plus que pas un autre Athénien.

Di. Je te plains...

Bach. Je ne me trouve à plaindre, que de les avoir perdus.

Di. Mais par quel malheur?

Bach. Je vais t'avouer la vérité, Diogène, ma seule consolation est d'avoir joui de mes richesses, aucun malheur ne m'en a privé. Le luxe, les fêtes, les repas, les maîtresses ont dissipé tout mon bien. Dix années heureuses... comment puis je sans désespoir penser à ce que je suis maintenant? J'ai passé dix années heureuses sans interruption entre Comus, Bacchus & l'Amour.

Di. Et ces Dieux, ami, t'ont aidé pendant dix ans à dissiper un bien de huit cent talens?

Bach. Si j'en avois eu encore autant,

j'aurois trouvé le moyen de les troquer contre la joie & la volupté. Je l'avoue, j'étois un étourdi. Je ne pensois pas à l'avenir.

Di. Et maintenant que tu es obligé d'y penser, quels sont tes desseins?

Bach. Je n'en ai point, Diogène, il ne me reste aucun moyen de me tirer d'embarras.

Di. Avec tant d'argent que tu as dissipé, tant de festins & de repas que tu as donnés, tu te feras sans doute fait des amis.

Bach. Des amis.... depuis que je suis pauvre, personne ne me connoît.

Di. Tu aurois pu apprendre cela à l'académie, mais tu n'étois apparemment pas amateur de ces barbes grises; cependant je ne veux pas ajouter aux reproches que tu te fais sans doute intérieurement. La question est, qu'est-ce que nous ferons? Tu serois bien content si quelque divinité bienfaisante te rendoit ce que tu as perdu?

Bach. Par malheur, je ne connois point d'être aussi généreux.

Di. Tu te trompe, Bachide, le travail est cette divinité secourable; le tra-

vail & la tempérance, ſont deux mines riches &inépuiſables, dans leſquelles le plus pauvre fils de la terre peut fouiller tant qu'il veut.

Bach. Mais je ne veux pas bêcher la terre, mon cher Diogène, & quand je le voudrois, je ne le pourrois pas, je n'ai rien appris.

Di. Eh bien, ſi tu n'as point de talent pour te nourrir, tu as de l'eſprit, tu peux parler.... voue toi à la république, tâche d'attirer à toi la confiance des Athéniens.

Bach. Tu plaiſante trop amerement, Diogène, comment pourrois-je perſuader aux Athéniens, de confier leur ſûreté, leurs tréſors à un homme qui n'a pas ſu conſerver ſon propre bien?

Di. Cela ſeroit difficile à la vérité.

Bach. En outre, quand on veut faire l'homme d'état, il faut ſavoir une infinité de choſes que je n'ai jamais appriſes.

Di. Dans la poſition où tu te trouves, il n'eſt à la vérité, d'autre moyen de s'élever que par le mérite, il faut donc renoncer à ce projet; mais tu peux ſervir à la guerre.

Bach. Comme ſoldat?..... Je voudrois plutôt ſervir de forçat ſur un banc. Comme officier?.... Mais il faut pour cela de l'argent, ou de l'appui, ou du mérite perſonnel.

Di. Je ſuis, je te l'avoue, à bout.

Bach. Tu n'as pas beſoin de tant chercher, ſi tu veux m'apprendre comment dans un état auſſi pauvre que le mien, tu t'y prends pour être auſſi heureux que tu me ſemble l'être?

Di. Je le ſuis en effet Bachide, mais tu te trompe ſi tu me crois dans un état de pauvreté. Tu juge ſur les apparences. Je ſuis riche & plus riche, je penſe, que le Roi de Perſe; car j'ai beſoin de ſi peu de choſe, que je trouve par tout à me ſatisfaire, & je ne m'apperçois jamais qu'il me manque quelque choſe. C'eſt cette maniere de vivre qui me rend ſain & fort; comme tu me vois, quelquefois la pitié ou le plaiſir de faire de l'exercice, me font prendre la meule de la main de l'eſclave en ſueur & je la tourne pour lui.

Bach. Homme ſingulier!

Di. Tu ne croirois pas combien

il eſt important que les reſſorts qui font agir notre ame, ſoient bien montés. Sain de corps, ſain d'eſprit, (quelques grains de folie exceptés) ſans ſoucis, ſans paſſions, ſans liens incommodes, ſans dépendance, puis-je ne pas être heureux? Toute la nature n'eſt-elle pas à moi, lorſque j'en jouis ſans trouble & ſans inquiétude? Quelle ſource de jouiſſance ne trouvai-je pas dans les ſentimens de la ſympathie. Tu n'a jamais connu ce doux ſentiment, Bachide, eh bien apprends qu'en outre de tous les biens dont je viens de te parler, je poſſede le plus grand & le plus précieux des tréſors, celui d'avoir un ami.

Ba. Cependant tu vis de feves & de racines; tu es habillé d'une groſſe étoffe, & ta demeure eſt, comme on dit, dans un tonneau?

Di. Si tu veux me faire compagnie, nous irons demeurer dans ma maiſon d'été; elle eſt ſur le rivage de la mer, tout près d'ici, & dans la plus belle expoſition du monde; car auſſi bien pour nous deux, ma tonne eſt trop étroite. Cette maiſon n'eſt, à la vérité, qu'une grotte creuſée

par la nature, mais j'ai-là toutes les commodités néceſſaires, des feuilles ſeches pour lit, & une pierre platte & large pour table.

Ba. J'accepte tes offres, dans l'eſpérance que tu ſeras aſſez généreux pour ne pas refuſer à un malheureux le ſecret que tu dois poſſéder, de pouvoir te perſuader que tu es riche & heureux.

Di. Je ne puis m'empêcher de rire. Tu parles comme ſi tu t'imaginois que je porte ſur moi des amulettes ou des caracteres magiques, qui euſſent cette force. Pour ne pas te flatter, Bachide, mon ſecret eſt la choſe la plus ſimple du monde, on peut apprendre & retenir facilement mes principes; mais pour en ſentir toute la vérité, comme je la ſens, pour être auſſi heureux par elle que je le ſuis, il faut avoir reçu de la nature un certain don que tu n'as peut-être pas. Cependant faiſons toujours une petite épreuve, ſi tu te plais chez moi, eh bien nous vivrons enſemble, ſinon le haſard nous montrera peut-être quelqu'autre chemin.

Au ſecours, bon Xeniades! mon école

eſt déſertée, & je ſuis ſans hôte & ſans diſciple.

La premiere nuit qu'il paſſa dans ma grotte, il ne put trouver le ſommeil, et cependant l'Uliſſe d'Homere, lorſqu'il fut jetté ſur la côte des Phéaciens, n'avoit pas un meilleur lit que lui. On voyoit bien que cet homme étoit accoutumé à coucher ſur de bons matelats & ſur la plume de cigne. Un roſſignol chantoit auprès de notre grotte, & nous raviſſoit par ſon chant. Ecoute, lui dis-je, ce chantre bienfaiſant, comme ſa chanſon nous invite au ſommeil! Mon hôte n'avoit point d'oreilles, & ne ſentoit que la dureté de ſon lit.

Le lendemain matin nous fimes notre déjeuner, avec des mûres que nous cueillîmes ſur un buiſſon, & je tirai de mon ſac un morceau de pain que je lui donnai. Il trouva ce déjeuner bien léger, & ſoupiroit en penſant aux ſomptueux feſtins qu'il avoit donnés à ſes convives, & ſurtout au peu d'apparence de trouver un meilleur repas pour le ſoir.

Je commençai à philoſopher avec lui.

Je lui prouvai qu'un homme, dans son état actuel, pouvoit être le plus heureux du monde, s'il vouloit suivre mon exemple. Il parut m'écouter avec attention, il trouva mes principes inattaquables, mais ils ne le persuaderent pas. Pendant ce discours, nous arrivâmes dans un lieu où il apperçut des objets qui l'intéresserent bien autrement que ma philosophie.

Non loin de ma grotte est la cabanne d'un pêcheur. Cet homme a trois jeunes filles, qui, dans ce moment, étoient assises sous un arbre, devant la cabanne de leur pere, & travailloient à ses filets. Mon Athénien les fixa d'un œil très-curieux, & les trouva assez dignes de remarque, pour former le dessein de les examiner de plus près. L'une, me dit-il, avoit de beaux bras comme Junon, l'autre une taille de nymphe, & la troisieme des yeux qui promettoient beaucoup. Je n'y avois pas encore fait attention.

Tu souris, Xeniades? Est-ce que tu douterois de ce que je dis? Tu sais bien que je ne t'ai jamais caché mes foiblesses. La mere de ces jeunes filles est encore d'un âge qui pourroit, au besoin, lui permettre

de repréſenter une Cerès ; mais, dans ce moment là, elle étoit abſente.

Le ſoir, Bachide m'engagea à le conduire à la Ville. Il ſortit avec la vue perçante d'un épervier qui va à la recherche ; mais il ne me dit rien de ce qu'il projettoit.

Nous ne fumes pas plutôt dans la Ville, qu'il s'échappa de mes côtés ſans que je m'en apperçuſſe. Un moment après je le vis parler à un eſclave. Il courut à moi dès qu'il m'apperçut. J'ai fait une heureuſe rencontre, me dit-il, avec une expreſſion de joie & d'eſpérance qui ramenoit ſur ſon viſage la couleur & la ſanté. Quelle eſt cette rencontre, lui demandai-je? Un jeune homme, dit-il, qui aime le plaiſir, veut ce ſoir s'amuſer en ſecret avec ſes amis, & ſon pere, qui eſt un vieillard avare, n'en doit rien ſavoir. Il a envoyé ſon eſclave pour lui chercher un lieu commode, mais tous ceux qu'on propoſoit avoient quelque difficulté. J'ai dit à l'eſclave que j'avois une occaſion excellente, & maintenant il va pour le dire à ſon maître, qui ſans doute me fera prier de paſſer chez lui.

Tu n'es ici que depuis vingt quatre heures, lui dis-je, & tu fais déja les occasions de plaisir.

Pourquoi non? reprit-il : j'imagine que tu ne seras pas assez simple pour ne pas profiter du plaisir de faire un bon repas & de te réjouir. La cabanne de notre pêcheur est assez grande pour mon dessein. Le vieux mari est parti pour aller vendre ses poissons, je ne sais où ; & la fille aux yeux de bon augure, m'a dit à l'oreille qu'il reviendroit seulement après demain.

Et comment, m'écriai-je, a-t-elle pu te dire cela ?

J'ai trouvé un moment, pendant que tu reposois sur le midi, me dit-il : les jeunes filles sont aussi vives que l'élément sur lequel elles sont nées, de vraies nymphes, & je crois des plus complaisantes. La mere même paroît n'avoir pas encore renoncé à la joie.

Tu es un bon observateur, Bachide, lui dis-je, & nous avons enfin découvert ton vrai talent. Procurer des occasions ne sera pas, dans un lieu comme Corinthe, un métier sans rapport, & c'est réellement le seul qui reste à un homme de

ton eſpece. Je vois que tu n'as maintenant plus beſoin de moi, mais je te laiſſerai courir ſeul le chemin que tu veux faire. Porte-toi bien, Bachide; j'ai pourtant quelque peine à te pardonner, de ce que, par l'intrigue que tu viens de ménager, tu me prives de ma maiſon d'été. Elle étoit dans une ſi belle ſituation! Il ne m'eſt cependant plus permis d'y retourner; car tout ce qui peut convenir à Bachide, n'eſt pas ſéant pour Diogene.

Puiſque tu l'as entendu, Philomedon, je ne me rétracterai pas, & je ſoutiens que le plus miſérable porteur d'eau de Corinthe eſt plus eſtimable que toi. Tu me pardonneras ma franchiſe; mais quand bien même elle te fâcheroit, tu me permettras de ne pas m'en inquiéter.

Tu as beau prendre ton air fier & menaçant: tiens, jeune homme, j'ai ſi peu à perdre que cela ne vaudroit pas la peine de craindre quelqu'un. Et pourquoi donc te fâcher de ce qu'on te dit la vérité?

Philomedon. Impudent cinique!

Di. A quoi bon ces injures? La vérité de ce que je dis tombe ſi fort ſous

les yeux, que tout ton amour propre ne ſauroit aſſez t'aveugler pour ne pas la voir. Le porteur d'eau, quelque pauvre qu'il ſoit, eſt cependant utile à la ſociété. Mais toi, à quoi es-tu bon? Point de colere d'enfant ; écoute-moi, & parlons amicalement. Tu diſſipes tous les ans trente talens, c'eſt à-peu-près une demi-mine par jour.

Phi. Et tu enrages de n'en pouvoir faire autant, n'eſt-il pas vrai, Diogene? Tu pourrois du moins prendre quelquefois place à ma table ; mais tu es trop vain pour cela.

Di. Ce n'eſt point la vanité qui m'en écarte, c'eſt l'incommodité. Depuis que j'ai quitté les chaines de l'eſclavage, je n'échangerois pas le bonheur d'être mon maître contre tous les tréſors de l'Aſie.

Phi. Je ſuis auſſi mon maître, je crois, Diogene : je ſuis riche, je jouis des plaiſirs que les richeſſes me procurent, & d'autres en jouiſſent avec moi ; elles me donnent de la conſidération & quelquefois auſſi de l'influence. Je n'ai pas beſoin de me tourmenter pour acquérir des biens

que la fortune m'a donné d'elle-même. Pourquoi n'oserois-je pas être mon maître aussi bien que toi ?

Di. La parité de toi à moi ne va pas, la différence est par trop grande entre nous. Tu tire de l'Etat tous les ans trente talens, & moi rien.

Phi. Je ne les tire pas de l'Etat, ils sont à moi.

Di. Ils sont à toi, cela est vrai ; mais lorsque dans le partage primitif, tes ayeux reçurent ces biens, ne fut-ce pas sous la condition de contribuer, autant qu'il seroit en eux, au bien & à la prospérité de l'Etat ? Eh bien ce traité dure encore ; celui qui tire des avantages de l'Etat, lui doit aussi des services.

Phi. Ne tire-tu pas aussi des avantages de l'Etat ?

Di. Et quels avantages, par exemple ?

Phi. Tu vis, & l'on ne vit pas d'air. Tu vas librement & en sûreté sous la protection des Loix. Compte-tu cela pour rien ?

Di. C'est quelque chose, Philomedon, mais ce n'est cependant pas plus que les

Corinthiens

Corinthiens ne me doivent (1). La moindre chose que, selon les loix de la nature, je puisse exiger d'eux, c'est qu'ils me laissent vivre en paix, du moins aussi long-tems que je ne leur ferai point de mal.

Phi. Pourquoi ne me devroient-ils pas la même chose, sans que pour cela je sois obligé de leur rendre plus de services?

Di. Serois-tu content s'il s'en tenoient là? Tu exiges d'eux bien davantage. Il faut que les uns labourent tes champs, qu'ils gardent tes troupeaux, que les autres travaillent à tes atteliers, qu'ils tissent les vêtemens dont tu te couvres & les tapisseries dont tu ornes tes appartemens : enfin qu'ils pourvoient à tes besoins & combien n'en as-tu pas? Pour toi tu ne fais rien, rien au monde que boire, manger, dormir, & tout cela pour tes trente talens attiques, auxquels tu n'as d'autre droit que celui que le contrat social primitif, & les loix civiles t'as-

(1) Tu te trompe, Diogène, les Corinthiens ne te doivent rien, si tu ne fais rien pour la société.

furent, mais qui suppose de ton côté, comme je le disois, des devoirs, dont peut-être tu n'as jamais examiné la nature aussi sérieusement que la liste des mets, sur laquelle tu délibere tous les matins avec ton maître d'hôtel.

Phi. Il me semble, Diogene, que tu oublies que les services que je reçois de la société, me sont rendus, ou par des esclaves que je nourris, ou par des hommes libres que je paye.

Di. Et qui est-ce qui te donne le droit de regarder comme ton bien, des hommes qui, par leur nature, sont tes égaux? Les loix, diras-tu; mais ce n'est sûrement pas les loix de nature, ce sont des loix qui doivent leur sanction à ce même contrat, exprès ou tacite, sur lequel s'appuyent toutes les conventions sociales. Doute-tu que tes esclaves ne renonçassent bien vîte à l'obéissance qu'ils te prêtent, s'ils n'étoient pas retenus par une puissance aussi respectable? Peux-tu imaginer que parmi ces gens libres, qui, pour un mince loyer, travaillent à servir tes voluptés, il y en ait un seul qui ne préférât d'être à ta place? Doute-tu que la plupart, s'ils l'osoient, ne s'épargnassent ce travail, & ne

finissent par cette réflexion si simple, qu'ils n'ont qu'à se réunir pour s'emparer de ton bien? Quelle autre assurance as-tu contre ce danger, que la police & la protection des loix? En supposant même que tu n'eusses point de violence à craindre, il pourroit encore arriver que ceux avec qui tu échanges tes besoins ou tes fantaisies, contre une si petite partie de ton revenu, te fissent payer ces échanges un prix si excessif, que tes trente talens te suffiroient à peine pour tes besoins d'une semaine, si la police n'avoit fait des réglemens contre ces abus & ne veilloit à leur exécution.

Avoue donc, Philomedon, que les avantages que tu retire de la société, sont si grands, que, sans eux, tout l'or du Roi Midas te serviroit de peu.

Cela une fois posé, il n'est pas besoin d'autre preuve, pour démontrer que le dernier porte-faix de Corinthe a plus de mérite que toi; car pour son nécessaire le plus strict, il travaille toute la journée à servir la société; & toi à qui la société fournit trente talens à dissiper tous les ans, tu ne lui rends aucun service,

&, comme le frélon, tu consomme la meilleure partie du miel que les abeilles laborieuses rassemblent avec peine.

En outre, tu conviendras qu'il y a dans l'Achaye au moins dix mille hommes contre cent qui auroient beaucoup à gagner à une révolution ; maintenant je suppose que ces dix mille hommes s'avisassent de calculer le nombre de leurs bras, & qu'ils vouluſſent s'en servir pour vous chasser, vous autres riches, de vos possessions, & entreprendre un nouveau partage : dès que l'état politique ou social finit, l'état de nature recommence, & tout rentre dans l'égalité originelle. Dans ce partage, tu ne recevrois pas une plus grande portion que l'honnête artisan qui chausse tes pieds, & cela ne te mettroit-il pas dans le cas, ou bien de travailler, ou bien de vivre d'aussi peu que Diogène ?

Il est vrai que je suppose une révolution qui, quoique possible, n'est pourtant pas fort à craindre ; mais n'y a-t-il pas nombre d'autres accidens qui peuvent te priver de ton bien, & n'en voyons-nous pas tous les jours des exemples.

Enfin il est clair que ton inutilité est

aussi dangereuse pour toi qu'elle est injuste envers ta patrie, à laquelle tu dois des services proportionnés aux avantages qu'elle te garantit, sans que jamais tu te sois avisé d'imaginer, comment tu ferois pour payer ta dette.

Phi. Malgré tout cela, Diogene, tu aurois quelque peine, je crois, à préférer la condition du porteur d'eau à celle de Philomedon : en outre lorsque tu me fais un si grand crime de mon inutilité, tu ne fais pas attention que tu ne rends pas à la société plus de services que moi.

Di. On ne doit à personne plus qu'on n'exige de lui. Je n'exige rien des Corinthiens ni des Grecs, sinon qu'ils me laissent vivre; je ne leur dois par conséquent rien de plus; je n'ai ni terres ni revenus, je ne demande point de protection; je ne vois par conséquent pas ce que Corinthe, ou toute autre société particuliere dans le monde auroient à exiger de moi (1).

(1) Ah Diogène que ta défense est foible! & le manteau qui te couvre le sac dans lequel tu portes tes morceaux de pain, le ton-

La nature met ſes enfans au monde, libres, indépendans, égaux en droits & en devoirs, avec le ſeul lien qui nous attache à ceux qui nous ont donné l'être & cette ſympathie qui unit les hommes les uns aux autres.

Les liens de cité qu'avoient pris mes ayeux, ne ſauroient me priver de mon droit naturel. Perſonne ne peut me l'ôter auſſi long-tems que je n'ai point de prétention aux avantages d'une ſociété particuliere : enfin il dépend de moi de vivre comme citoyen d'un ſeul Etat, où comme citoyen du monde.

Phi. Et qu'eſt-ce que tu appelles citoyen du monde?

Di. C'eſt un homme comme je ſuis, qui ſans avoir de liaiſon particuliere avec aucune ſociété, regarde la terre comme ſa patrie. C'eſt un homme qui ſans s'embarraſſer des diverſités accidentelles, que la ſituation, l'air, la maniere de vivre, le langage, les mœurs & la police ont

---

neau que tu habites, les racines même qui te nourriſſent, tout cela ne vient-il pas de la ſociété? N'exige-t-il pas une réciprocité de ſervices?

établies entr'eux, regarde toutes les créatures de son espèce comme ses concitoyens, qui ont un droit originel à ses secours quand ils souffrent, & à sa compassion quand il ne peut les secourir.

Les préjugés, les inclinations exclusives, les desseins intéressés, les passions, sont les seuls motifs de nos actions, aussi long-tems que nous nous regardons comme membres d'une société particuliere, & que nous faisons dépendre notre bonheur de l'opinion qu'elle a de nous. Ce qu'on nomme vertu dans ces sociétés, n'est souvent au tribunal de la nature qu'un crime bruyant, & celui qui dans Athenes ou à Sparte a obtenu des statues, sera peut-être dénoncé dans les annales d'Argos ou de Megare, comme un homme injuste & violent, & deviendra l'horreur de la postérité.

Le seul citoyen du monde conserve pour tous les hommes une affection égale. Son zèle pour le bien de l'humanité n'est affoibli par aucune inclination particuliere. Sa sensibilité s'étend sur toute la nature. Avec un sentiment tendre il voit la source qui doit étancher sa soif & l'ar-

bre qui doit le couvrir de son ombre, & le premier qui s'asseoit à ses côtés, vînt-il du païs des Garamantes, est son concitoyen, & s'il lui trouve des qualités aimables, il en fait son ami.

J'étois, par un beau jour d'automne, couché près d'un ciprès dans la Cranion, & là je jouissois des rayons du soleil, si favorables dans cette saison, aux personnes dont l'âge commence à décliner. Plongé dans les rêveries auxquelles j'ai coutume de me livrer dans mon oisiveté, mon imagination se repaissoit d'agréables chimeres, lorsque tout-à-coup je fus interrompu par un inconnu qui vint à moi, accompagné d'une troupe de jeunes gens, qui n'avoient pas l'air d'être ses égaux, mais seulement un peu plus que ses esclaves. Mes rêveries m'occupoient assez pour ne pas prendre garde à lui, seulement lorsqu'il m'adressa la parole, je commençois à sentir que quelqu'un m'empêchoit de jouir des rayons du soleil.

Es-tu, me dit cet inconnu, en me regardant avec une certaine hardiesse, qu'on nomme effronterie chez les gens du commun, es-tu ce Diogéne dont le carac-

tere & l'humeur ſont ſi célébres dans toute la Gréce ?

Ces paroles diſſiperent auſſitôt mes rêveries & je conſiderai mon inconnu avec beaucoup d'attention. C'étoit un jeune homme d'une mine très-fine, d'une taille moyenne mais bien priſé, la tête haute quoiqu'un peu penchée ſur l'épaule gauche. Il avoit un front large, des yeux flamboyans qui ſembloient vouloir pénétrer juſqu'au fond de l'ame, une phiſionomie heureuſe & un air, dans lequel l'orgueil & la confiance tempérés par une certaine grace, formoient ce qu'on a coutume d'appeller majeſté chez les Rois.

Je m'apperçus bien qu'il portoit un diadême, qui ſans doute l'avoit autoriſé à prendre le ton ſur lequel il m'avoit abordé, mais je ne fis pas ſemblant de l'avoir remarqué.

Et qui es-tu, lui dis-je, très-froidement ? qui t'arroge ainſi le droit de me queſtionner ?

Je ſuis Alexandre, fils de Philippe de Macédoine, répondit le jeune homme en ſouriant : attiré par ta réputation & ſa-

chant bien que tu ne viendrois pas me trouver, je viens à toi pour te dire que je me ferois un plaisir d'être utile à Diogéne. Tu n'as qu'à demander & tu obtiendras aussitôt, ou ce seroit plus qu'il n'est en mon pouvoir d'accorder.

Me le promets-tu sur ta parole Royale? lui dis-je.

Je te le promets sur ma parole.

Eh bien je prie Alexandre fils de Philippe de Macédoine, de ne plus m'empêcher de jouir du soleil.

C'est là tout ce que desires?

C'est tout ce qu'il me faut pour le moment.

Les courtisans pâlissoient de rage.

Un Roi doit tenir sa parole, dit Alexandre avec un souris forcé, en se retirant vers sa suite.

Il justifie, dirent les courtisans, le surnom que les Corinthiens lui donnent, & il mériteroit bien qu'on le traitât en conformité de ce nom.

Gardez-vous en bien, reprit le jeune homme, je vous assûre que si je n'étois Alexandre, je voudrois être Diogéne.

Après ces mots, Alexandre & sa suite s'éloignerent.

L'aventure fera du bruit.... mais qu'y faire?.... sérieusement qu'aurois-je pu souhaiter de lui?.... Je ne veux rien avoir à faire avec ses pareils. En effet je n'ai besoin de rien & si j'avais besoin de quelque chose, n'ai-je pas un ami? devois-je recevoir des bienfaits d'un Roi, tandis que je refuse ceux d'un ami que je pourrois rendre heureux en acceptant ses dons.

Mais ce jeune homme me plaît, & puisque c'est une nécessité d'avoir des Rois, il ne seroit pas mal d'en avoir de sa sorte. Je ne doute pas qu'il n'eût le projet de m'éprouver, & cependant ma réponse a paru l'étonner.... Il peut préférer d'être Alexandre plutôt que Diogéne, je penserois peut-être de même si j'étois à sa place; mais je ne puis m'empêcher de lui savoir quelque gré d'avoir dit qu'il voudroit être Diogéne s'il n'étoit Alexandre.

Ce jeune homme fera parler de lui, il s'est fait nommer général des Grecs contre le grand Roi.... Le beau champ pour la gloire! & quel heureux prétexte pour un jeune ambitieux qui se trouve

trop à l'étroit dans la Macédoine, & qui cherche un plus vaſte théâtre? Je ſouhaite qu'il devienne le maître de l'univers & que les Dieux lui donnent un cœur comme celui de Diogéne.....

Couché cette nuit dans une grotte, ſur un lit de repos ſemblable à celui d'Uliſſe dans l'antre du Ciclope, je ne penſois à rien moins qu'à recevoir la viſite d'un Roi, lorſque j'ai ſenti le tronc de bois qui ferme l'entrée de mon réduit s'écarter, & un homme, la lanterne à la main, ſe gliſſer ſous mon humble toit; c'étoit Alexandre. Auſſitôt je me ſuis levé & le ſaluant, ſois le bien venu, Alexandre, lui ai-je dit.

Al. Tu es un homme bien ſingulier, je te cherche quelque peu de raiſon que j'aie d'être content de toi, car tu m'aurois preſque fait faire un ſouhait inſenſé.

Di. Puis-je demander, Alexandre, quel eſt ce ſouhait?

Al. De n'être pas Roi, afin d'être Diogéne & de pouvoir ainſi humilier les Rois.

Di. Pardonne, Alexandre, ce n'étoit

pas mon deſſein d'humilier perſonne : couché au ſoleil quand tu es venu à moi, je jouiſſois de ſa chaleur avec tant de délices que j'ai été chagrin de perdre un plaiſir qui ne pouvoit être d'aucun prix aux yeux d'un Roi. Tu n'avois rien à faire de moi, je n'avois rien à ſouhaiter de toi, & j'aurois rêvé toute la journée qu'il ne me ſeroit venu en tête d'autre idée que de te prier de me laiſſer jouir de la chaleur du ſoleil.

Al. Je vois, Diogéne, que tu es toujours le même ; mais ſi tu es le Philoſophe le plus ſingulier que j'aie vu, je ſuis peut-être auſſi le Roi le plus ſingulier qui exiſte. Tel que tu es, tu me conviens, & je voudrois bien pouvoir te perſuader de venir avec moi courir les aventures. J'ai beſoin d'un être courageux qui me diſe la vérité & je penſe que tu ſerois mon homme.

Di. Chacun doit jouer ſon rôle, Roi Alexandre, ſi j'allois avec toi, je ne ſerois plus Diogéne ; mais ſi tu le ſouhaites, je puis te donner une telle proviſion de vérités pour ta route, que tu

n'en manqueras pas quand même tu deviendrois le maître de toute la terre.

Al. Le maître de toute la terre ! entre nous, Diogéne, mes projets ne se bornent pas à moins. J'ai des idées que je ne saurois sortir de ma tête. La Macédoine n'est rien; la Grèce est quelque chose de plus, la petite Asie, l'Armenie, Medi, les Indes ce seroit beaucoup, mais si nous avons cela une fois, nous nous emparerons bien plus aisément du reste : enfin je regarde la terre, comme étant toute d'une même pièce, & les hommes, comme n'ayant besoin que d'un seul conducteur, & — je sens que je suis fait pour être ce conducteur.

Di. Je ne voudrois pas parier qu'une fois maître de la terre, il ne te prît fantaisie d'établir un pont pour passer dans la lune & delà aux autres planettes, afin de conquérir tout le système planétaire qui semble aussi fait d'un seul morceau.

Al. Je ne me livre point à des chimeres, Diogéne, mon projet est si grand, si beau & en même tems si aisé à exécu-

ter, que tout mon étonnement est d'être le premier qui s'en soit avisé.

Di. Tu riras, sans doute, de ce que je vais te dire, Roi Alexandre, mais je t'assure que j'aurois pensé comme toi, si j'avois été un Roi de ton âge & dans d'aussi favorables circonstances. Tu as les cœurs des Grecs dans la main & trente mille Grecs conduits par un jeune héros, tel que toi, doivent conquérir toute la terre. Mais que feras-tu de tout cela?

Al. Belle demande pour un Philosophe? ce que je ferois de la Macédoine & de l'Epire si je n'avois pas autre chose. Le plan est déjà arrangé dans ma tête. Les peuples sans police, je les transporterai dans des villes que je ferai bâtir & je leur donnerai les loix les plus convenables à leur position. Sur tous les grands fleuves, sur toutes les côtes maritimes, j'établirai de nouvelles colonies & des places de commerce. Je réunirai les provinces de terre ferme par de grands chemins. Je donnerai à toute la terre une seule langue, qui sera, sans doute la langue grecque, comme la plus belle, &

avec cette langue je transporterai chez eux nos sciences & même nos arts : & afin que je puisse avoir l'œil sur le tout & maintenir la machine en activité, je ferai bâtir dans le centre de mon empire une grande ville, qui sera le point de réunion des rapports & des intérêts de toutes les nations, l'ame de leurs mouvemens, le dépôt de tous les trésors de la nature & de l'art, le siége des Amphictions du genre humain, l'académie universelle de ses plus grands génies & enfin la capitale du monde & ma résidence.

Di. Des Amphictions, Alexandre, penses-tu que tu es Roi ? & que des Amphictions ne peuvent convenir qu'à une république fédérative ?

Al. Ton objection pourroit avoir quelque poids auprès d'un Roi de Macédoine ou d'Epire, qui craindroit devoir sa puissance balancée par ce Sénat de députés des petits cantons de son étroite domination ; mais un Roi puissant ; mais le Roi du monde tel que je compte le devenir, est au-dessus de ces petites jalousies, d'ailleurs il ne peut espérer de con-

ſerver ſa puiſſance, qu'en la faiſant aimer.

Di. L'amour eſt, ſans doute, le plus ſolide fondement de la puiſſance des Rois, mais comment penſes-tu que des Amphictions te feront aimer de tes ſujets?

Al. Ces Amphictions, élus parmi les hommes les plus ſages & les plus inſtruits des différentes contrées, m'apporteront les vœux & les offrandes de chaque climat: ce ſera par eux que je connoîtrai les beſoins & les reſſources de chaque païs. Comment un Roi, pour ſi peu que ſon empire ſoit étendu, peut-il ſans cela les connoître, & ſi les dépoſitaires de ſon autorité dans les provinces viennent à en abuſer, comment en ſera t-il inſtruit? c'eſt toujours par les abus de pouvoir, de la part des prépoſés, que les cœurs des peuples s'alienent du ſouverain.

En raſſemblant ces élus autour de moi, je combinerai avec eux, d'abord les loix générales de l'Empire, auxquelles tous les peuples ſeront ſoumis également, ſans qu'aucun d'eux puiſſe ſe prévaloir d'an-

ciens privileges qui ne ſont que d'anciens abus; & enſuite ce corps de députés & moi, nous ferons les reglemens particuliers que différentes provinces pourroient exiger, ſoit à cauſe de leur population plus ou moins nombreuſe, de leur commerce plus ou moins actif, de leur ſol plus ou moins fertile; mais toujours ſous une même loi, qui eſt le ſeul moyen d'avoir un ſeul corps de nation.

Di. Voilà, Roi Alexandre, un projet vraiment digne de toi; mais combien penſes-tu que ce grand ouvrage durera?

Al. Auſſi long-tems qu'il y aura un Alexandre pour le maintenir. Ceci reſſemble un peu à une fanfaronade, ami Diogéne, mais j'ai la confiance en toi que tu le prendra pour ce qu'il eſt.

Suppoſé que les viciſſitudes des choſes humaines, ou plutôt la nature variable des têtes des hommes, qui ſe laſſent bientôt du bonheur même, ne donnât pas une longue durée à mon établiſſement, les avantages que je procure parlà à l'eſpece humaine, ne s'en étendront pas moins juſqu'à pluſieurs ſiecles; & j'aurai cependant eu le plaiſir d'avoir donné une eſpece d'immortalité au ſonge

passager de mon existence, par la plus grande entreprise qui soit jamais entrée dans la tête d'un homme.

Di. Mais les difficultés de l'exécution?

Al. Des difficultés? Laisse-moi le soin de les vaincre, encore dix ans, & tu verras.

Di. Mais les têtes qu'il en coûtera, avant que tu ayes décidé tant de nations à se laisser gouverner par la tienne?

Al. Pour des têtes, il pourra bien en coûter, & cela me fait de la peine, car mon projet n'est pas d'égorger & de détruire le monde, mais bien plutôt de le peupler; mais que pour ces têtes j'abandonne mon plan, c'est ce que toutes les têtes du monde ne sauroient me persuader. Ne mets-je pas aussi la mienne au jeu? Et puis les femmes d'Hircanie & de la Bactriane, sont si fécondes, que le vuide sera bientôt rempli.

Di. Quelque regret que me laisse la destinée de tant de malheureuses victimes de ton ambition, ô Alexandre! je ne puis m'empêcher de t'admirer. Quoi, tandis que tous tes semblables dissipent leur jeunesse sans gloire, dans la mollesse &

la volupté ; que, contens d'être les premiers à nos bacchanales, ils bornent tout leur talent à faire des tentatives sur la vertu de nos femmes ; toi seul à l'âge de vingt ans, tu as déja formé le projet d'un empire universel, & tu pars pour le mettre à exécution. Je te vois inspiré par la haute beauté de tes idées, & tu es sans doute fait pour exécuter, ce que de plus petites ames traiteroient de chimeres. Je te paroîtrois ridicule & à moi aussi, si je cherchois à te détourner de ton dessein ; ce seroit vouloir persuader à un jeune homme, épris des charmes d'une belle personne, de renoncer à un amour qui fait le bonheur de sa vie. Le Ciel forme des ames comme la tienne, quand il veut donner à la terre une nouvelle face. Les regles d'après lesquelles se conduisent les êtres ordinaires, ne sont point des loix pour tes pareils. Je te maudirois peut-être dans mon cœur, si j'étois Athenien, Spartiate, Egyptien, Mede, ou Cappadocien ; mais je suis citoyen du monde, aucun autre intérêt, que le plus grand bien de l'espece humaine, considérée en total, n'est à mes yeux, assez grand,

pour mériter qu'on le prenne en considération. Pars, Alexandre, & mets à exécution la grande idée dont ton ame est agitée; seulement n'oublie jamais, dans le cours de tes brillantes entreprises, que nous autres enfans de la terre, sommes aussi sensibles à la douleur & au plaisir que toi-même, & qu'avec tous tes avantages, tu es aussi mortel que nous. Il ne faut rien qu'un misérable javelot, lancé par la main d'un indigne Sogdien, ou quelques gouttes de poison mêlées dans ta coupe, par la trahison d'un Mede, pour changer en rêve tous les projets de ta grande ame. Tu cours une dangereuse carriere. N'oublie pas que le bien le plus fatal qui pourroit t'arriver, ce seroit de jouir d'un pouvoir sans bornes, & que si tu te laissois jamais persuader par tes flatteurs, que tu es plus qu'un homme, ce seroit-là le terme de ta gloire & la chute de ta vertu. Alors tu souillerois tes actions par des crimes qui ne prouveroient que trop que tu n'es qu'un mortel. Des passions sans frein, feroient haïr ton gouvernement, abrégeroient ta vie, & égaleroient ton empire à un de ces rares &

brillans météores, qui jettent la terre dans l'étonnement & disparoissent, tandis que les yeux sont encore immobiles à les considérer.

Alexandre assis, & la tête baissée, sembloit enseveli dans ses réflexions, pendant que je parlois ainsi: aussi-tôt que j'eus achevé, il se réveilla, & se levant, il me dit qu'au point du jour il partiroit de Corinthe. Sérieusement, Diogene, ajouta-t-il, puis-je t'être utile à quelque chose? Les Corinthiens, comme je vois, ne connoissent pas ton mérite.

Di. Je suis content s'ils ne me font pas de mal, mais des ames comme la tienne sont faites pour faire le bien. Ah! Alexandre, il y a, dans ce moment, tant de milliers d'hommes qui gémissent dans la misere & sous l'oppression, si tu pouvois faire que ces malheureux eussent à benir le jour de ta naissance, tu m'aurois fait tout le bien que mon cœur desire de toi.

Al. Tu es un heureux homme, Diogene; je devrois cependant t'en vouloir de ce que tu es peut-être le seul dans le monde qui refuse mon amitié.

Di. Alexandre, je t'honore comme je n'ai jamais honoré un mortel, mais je ne saurois te dire ce que je ne pense pas. Un Roi ne sauroit être ami, & ne sauroit avoir des amis.

Al. Que maudit soit ta sincérité, Diogene, je n'en veux plus; tu ferois tant, que je souhaiterois de vivre dans ta tonne, la terre a assez d'un Diogene.

Di. Ce qu'il y a de sûr, c'est que s'il y avoit deux Alexandre, elle se briseroit en éclats.

VOYAGE ET DESCRIPTION DU TEMPLE DE CYTHERE.

Amsterdam 1750.

Le genre descriptif est peut-être un de ceux qui demandent le plus de goût & une imagination des plus brillantes, si c'est surtout d'après elle qu'on travaille. Un style toujours abondant & facile, du naturel sans négligence, des tableaux variés dont la fraîcheur du coloris le dispute à la délicatesse des traits, des allégories ingénieuses qui embellissent la vérité en l'ornant de leurs gazes légeres, voilà ce qui caractérise le voyage qu'on va lire. Nous sommes fâchés de ne pas en connoître l'auteur; il a craint sans doute que prévenu par le *temple de Gnide*, on ne lui rendît pas la justice qui lui est due. C'est une maladresse, il est vrai, de lutter contre des grands modeles, mais quand on le fait avec quelqu'avantage, la rivalité tourne au profit de la gloire, & nous pouvons assurer nos lecteurs, que la description du temple de Cythere, n'est point au-dessous de celle de Gnide, nous osons même dire qu'elle l'emporte du côté de l'invention.

LA nuit replioit ses voiles, l'aurore commençoit à offrir le spectacle de la nature,

ture, & répandoit un nouveau charme sur les objets.

Alzoïre goûtoit les douceurs du repos; j'entrai dans son appartement, je la considérai dans le charmant désordre où l'agitation d'un songe flatteur l'avoit laissée; toute mon ame étoit dans mes yeux, pour contempler les beautés dont le Ciel l'avoit ornée.

Je craignois de troubler le sommeil dont elle jouissoit si paisiblement; elle soupiroit de tems en tems; ces soupirs étoient la suite de la douce illusion qui l'avoit occupée.

Cependant les premiers feux du jour commençoient à dorer les montagnes: » Alzoïre, m'écriai-je, adorable Alzoïre, » les Dieux me sont témoins que je te » respecte comme une divinité, de qui » dépend le bonheur de ma vie; mais » il faut partir pour Cythere. Allons té- » moigner à Vénus notre reconnoissance; » éveille-toi, chere Alzoïre, & que tes » premiers regards puisse connoître l'ex- » cès de mon amour. »

Alzoïre ouvrit les yeux: le ciel le plus serein n'a pas plus d'éclat: » Allons,

» me dit-elle, allons, chere Emidore; » la Reine des amours verra la tendresse » que j'ai pour toi. Je veux qu'elle en soit » étonnée; je mourrois de douleur, si » le cœur d'un autre renfermoit plus » d'amour que le mien. »

Nous entrâmes dans le vaisseau de Cythere; les vents légers enflent nos voiles; nous volons sur les eaux.

La proue de ce vaisseau est ornée d'un zéphir couronné de fleurs, qui, penché sur la mer, les aîles étendues, & les yeux fixés du côté de Cythere, marque d'une main la route qu'il faut suivre, de l'autre il porte le pavillon de la Déesse qui flotte dans les airs.

Sur ce pavillon, on a représenté une affreuse tempête. Mille nuages couvrent l'univers d'une obscurité profonde; ces nuages s'ouvrent & vomissent des foudres.

Les aquilons soufflent le ravage & l'horreur, déracinent les chênes, & mugissent avec fureur sur les monts escarpés.

Les flots mutinés se brisent contre les Cieux: Neptune à coups de trident, fait frémir les fondements du monde; les antres sourds, répondent au loin à ce bruit

horrible ; c'eſt le dernier jour de l'univers.

Vénus paroît ſur un nuage doré, ſa Cour l'environne ; l'amour porté ſur le ſein d'une Nymphe s'approche, & jette des fleurs qui répandent un doux parfum dans les airs.

Les vents reculent & rentrent dans les cavernes d'Œolie ; les foudres ſe taiſent, les nuages fuyent & ſemblent ſortir des bornes de la nature. Neptune étonné, ne conçoit pas ce prompt changement.... Il voit l'amour, il baiſſe un front timide, & laiſſe tomber ſon trident funeſte.

Les fleurs renaiſſent, les amans recherchent l'ombre des bocages ; les oiſeaux rempliſſent l'air de leurs chants amoureux.

Sur le pavillon de la poupe, on a repréſenté les Graces ; de quelque côté qu'on les regarde, un charme ſecret entraîne le cœur, force le ſentiment, attendrit l'ame. On ne peut les voir ſans ſoupirer ; à chaque inſtant des plaiſirs nouveaux, à chaque inſtant de nouveaux deſirs.

Nous entrâmes dans la chambre, nous fumes frappés de mille prodiges. Nous admirâmes entr'autres une peinture qui

nous parut surpasser tout ce que l'art a produit de parfait.

C'est l'amour endormi à l'ombre d'un feuillage : une bergere l'a surpris ; elle s'est saisie de son arc & de son carquois, & tire ses fleches sur des bergers qui gardent paisiblement leurs troupeaux.

A quelque distance il paroît éveillé ; il regarde autour de lui ; il cherche ses armes, qu'on lui a volées, il pleure, il s'arrache les cheveux de dépit & de courroux.

On voit ensuite la bergere, qui, touchée de ses larmes, lui rend, avec un sourire moqueur, son arc & son carquois vuide de traits.

A peine a-t-il son arc qu'il vole vers un berger blessé & étendu au pied d'un arbre : on voit encore la fleche qui lui perce le sein ; ce berger le regarde d'un air languissant & lui marque l'endroit d'où le trait est parti : l'amour déja s'apprête à le lui arracher.

On le voit tendre son arc, & tirer le même trait contre la bergere : la fleche est partie ; elle n'en peut éviter l'atteinte....

L'amour qui a lancé ce trait dans sa

colere, appréhende que la bleſſure ne ſoit dangereuſe; il craint de perdre tant de charmes: il vole vers cette belle nymphe pour la ſecourir, & fait ſigne au berger de le ſuivre.

On la voit enſuite un peu ſoulevée & la tête appuyée ſur ſa main. Ce n'eſt plus cette beauté fiere, dont l'orgueil avoit ſi longtems bravé l'amour; elle a l'air abattu, ſes yeux ſont pleins de langueur. Ce Dieu ſatisfait de ſa vengeance, la regarde d'un air content, prend ſa main & la met dans celle du berger proſterné à ſes pieds.

Pluſieurs perſonnes s'étoient embarquées avec nous, & alloient à Cythere, offrir des vœux à la Déeſſe, ou lui témoigner leur reconnoiſſance; il y en avoit de tous les rangs les plus diſtingués, qui, oubliant l'orgueil qu'inſpire une illuſtre naiſſance, ſuivoient les ſentimens ſeuls qui les animoient.

L'amour ne reconnoît dans ſon empire, ni la folle diſtinction des rangs, ni la nobleſſe du ſang, & ces chimériques honneurs qu'une vanité ridicule a établi parmi les hommes. Tous les états ſont égaux devant lui: celui qui ſait le plus

charmer, tient la premiere place à ſa cour, & tous ceux que la nature a fait aimables, peuvent y aſpirer : le ſentiment ſeul a toute la faveur de ce Dieu charmant.

Quelques perſonnes raconterent l'hiſtoire de leurs amours ; c'étoit des enlévemens, des perfidies, beaucoup de coquetterie & peu de ſentiment. Qui ſait aimer comme Alzoïre & moi !

Nous découvrimes cette iſle ſi fameuſe & ſi chérie ; nous apperçumes ſur les bords de la mer pluſieurs pieces de ſculpture, qui nous parurent autant de chefs-d'œuvres de l'art. Je demandai ce que repréſentoient ces diverſes figures.

Elles repréſentent les malheurs dont l'amour eſt quelquefois la cauſe, les enlévemens, les duels, les guerres ſanglantes, le renverſement des fortunes, les exils, & tant d'autres fameux revers qu'il traîne aſſez ſouvent à ſa ſuite.

On les a expoſées ſur les bords de l'iſle, pour effrayer ceux qui ne ſont pas prêts de tout ſacrifier à l'amour : ce Dieu ne ſouffre point de partage ; il rejette les vœux de ces cœurs timides qui n'agiſſent qu'avec précaution, & qui rai-

ſonnent toujours avec lui. Les ſentimens qu'il inſpire doivent mettre l'amant au-deſſus des caprices du ſort.

Celle qu'on voit dans le port même de Cythere, repréſente la jalouſie ; les pâles ſoupçons au front ténébreux & ridé, l'environnent ; l'erreur ſans yeux, un poignard à la main, l'a conduit d'un pas égaré ; les furies l'accompagnent, & font ſiffler leurs ſerpens à ſes oreilles.

L'amour eſt endormi ſous un berceau, la jalouſie verſe ſon poiſon ſur ſon cœur, lui donne un baiſer laſcif, & l'infecte de ſon haleine contagieuſe. A la vue de ce ſpectre, les plaiſirs s'enfuient épouvantés ; l'amour paroît agité de toutes les paſſions ; il ſe tord les membres & reſpire avec peine.

De l'autre côté du port, eſt l'amour éveillé ; ſes yeux ſe ſont à peine ouverts, que ſon agitation s'eſt calmée : il paroît plus ſerein que jamais : à ſon aſpect, les monſtres ſe ſont enfuis, la jalouſie eſt ſous ſes pieds ; il lui écraſe la tête, lui perce le cœur, & les plaiſirs reviennent en foule ſe ranger auprès de leur Dieu.

Il ne faut point croire que l'amour

soit parvenu à détruire la jalousie ; cette fille affreuse du Tartare, est immortelle comme lui, elle regne dans les enfers, sur la terre, & répand ses fureurs dans l'Olympe ; la nature entiere gémit sous sa tyrannie.

La déesse a seulement voulu nous faire entendre par cette représentation, placée exprès dans le parc de Cythere, qu'il faut s'armer contre la jalousie ; la combattre & la fouler aux pieds en entrant dans son isle, si l'on veut être agréable à ses yeux, & si l'on aspire à ses faveurs.

Nous arrivâmes ; nous fûmes frappés d'un spectacle ravissant. L'isle étoit jonchée de fleurs ; les plaisirs, les jeux folâtres se mêloient aux fêtes des Cythériens. On ne voyoit que danses & courses légeres, l'air retentissoit de chants amoureux ; le haut-bois, la musette, la flutte, la vielle formoient partout des concerts enchanteurs.

Je priai un Cythérien de m'instruire du sujet de ces divertissemens.

Nous célébrons, me dit-il, l'amour & les plaisirs de deux amans que Vénus

a unis aujourd'hui, & dont l'aventure eſt ſinguliere. Nous lui témoignâmes que nous ſerions bien aiſes de l'apprendre. Voici ce qu'il nous dit :

Cythere n'a point vu d'amours auſſi tendres que ceux d'Hylas & de Cléis. Ces amans furent l'objet des précieuſes faveurs de la Déeſſe; leur félicité n'aura que peu d'exemples parmi nous. Hylas par ſon air & ſes graces l'emportoit ſur tous les Cythériens; Vénus ſeule étoit plus belle que Cléis.

Cléis mit au jour le beau Simire, il en coûta la vie à cette mere infortunée. Hylas pouvoit-il vivre ſans elle? ſa douleur le rejoignit bientôt à ſa chere Cléis.

Simire vivoit; il étoit cher à tous nos citoyens. Les charmes de ſon pere & de ſa mere brilloient en lui; il étoit la vivante image de ces époux infortunés.

Nous le perdîmes quelques jours après; toute l'iſle fut allarmée, nos recherches furent inutiles.

Depuis ſon enlevement, ſeize ans ſe ſont écoulés; nous l'avons revu aujourd'hui; que ſes charmes ſe ſont accrus! je ne l'aurois jamais pris pour un mortel; la divinité ne donne pas plus d'é-

éclat. Apprenez de quelle maniere il nous a été rendu.

La déesse fit publier il y a huit jours, qu'elle réservoit un prix à la plus belle Nymphe de son empire; c'est aujourd'hui qu'il a été donné.

Les Cythériennes ont accouru en foule au temple, toutes prétendoient à ce prix. Elles n'avoient rien épargné des innocens artifices que permet la déesse pour relever l'éclat de leurs charmes.

Assise au milieu de sa Cour, elle voyoit entrer son peuple avec plaisir; ses yeux erroient avec enchantement sur les divers attraits qui lui étoient offerts. Elle a resté quelque tems incertaine... Elle voit Orée; approche, lui dit-elle, reçois le prix de la beauté:

Orée en son quinzieme été, joint aux graces naïves, cette délicatesse, cette empreinte divine, ce sentiment..... cette illusion qu'on ne sauroit définir, & qui rend la beauté touchante.

Elle s'avance; un voile tombe à côté de l'autel; quel étonnement!.... Nos yeux ont été frappés du berger dont la beauté nous a fait faire un cri d'admiration. Ado-

nis qui fut digne de l'amour de Vénus, parut moins brillant à ses yeux.

Il étoit couronné de fleurs, entourré de guirlandes, ses cheveux parfumés d'ambrosie, tomboient sur ses épaules en tresses négligées; il s'est présenté avec une majesté digne des Dieux.

Orée a jetté les yeux sur lui, elle s'est troublée; Vénus lui a présenté la main pour la soutenir. A l'aspect de cette aimable nymphe, de nouveaux feux ont brillé dans les yeux du berger. Il les a tendrement fixés sur elle.

Quel spectacle! l'Olympe n'a rien de si ravissant : nous avons éprouvé nous-mêmes en leur faveur une partie des sentimens qui les animoient; que nous étions touchés de leurs charmes & du bonheur dont ils alloient jouir!

Les rivales d'Orée ont tout à coup perdu leur jalousie : tous nos sentimens, tous nos cœurs se sont réunis. L'amour a par un charme secret de sa puissance, opéré ce prodige pour mieux célébrer l'union de ces amans; il a voulu que tous les cœurs participassent à leur joie.

L'amour étoit à côté du berger, il l'a conduit à sa mere; Vénus l'a pris par la main, & l'offrant à la belle Orée, nymphe digne des hommages de mon peuple, voilà le prix de la beauté; puis s'adressant à nous :

Peuple, voilà le fils d'Hylas & de Cléïs; j'ai voulu que sous mes yeux, il fût élevé par les Graces. Je devois cette faveur aux tendres époux qui lui ont donné le jour.

Elle a ordonné ensuite qu'on célébrât à l'envi cette fête. Le temple a été décoré de ses plus précieux ornemens, & ne se fermera que lorsque la nuit mettra fin à nos jeux & ramenera le silence.

Après nous être entretenus quelque tems avec ce Cythérien, nous parcourumes une partie de l'isle; les plaisirs se multiplioient & se varioient à chaque instant. Les Cythériens sont tous heureux; ils jouissent tous de la même félicité. Peuple favorisé du ciel, m'écriai-je, qu'il est doux de vivre sous les loix de la déesse!

La bergere tous les matins lorsque

l'aurore éclaircit les sombres voiles de la nuit, va se laver dans le cristal d'une pure fontaine. Elle y considere ses charmes. Que je serois heureuse, dit-elle, si Vénus me conservoit toujours cette fraicheur & cet éclat ! l'amour de mon berger ne s'affoibliroit point, mes attraits lui paroîtroient toujours nouveaux.

La parure & l'art de s'embellir leur étoient inconnus : quelques fleurs & beaucoup de propreté faisoient tout leur ornement.

Les bergers alloient à la chasse ; elles savoient le moment de leur retour ; elles alloient au-devant d'eux : c'étoit entre elles à qui donneroit le plus tendre baiser à l'objet de leur amour.

« Mon berger, disoit l'une, est attentif à me plaire ; il dit que je suis belle ; » mais je ne le suis point assez pour » me croire digne de lui ; il m'a juré que » je faisois son bonheur ; mais il n'est » point heureux au gré de mes desirs : » quand il m'a quittée, il voudroit aussi- » tôt me revoir : quand il me revoit, il » m'assure que je lui parois avoir plus » de charmes ; le plaisir que j'ai de le

» voir me donne ſans doute un nouvel
» éclat. »

« Je le trouve toujours plus tendre,
» & cependant je crois l'être encore plus
» que lui ; moi ſeule, dit-il, peux faire
» gouter à ſon ame la douceur d'une
» félicité parfaite. Puiſſante Vénus ! c'eſt
» tout ce que je te demandois. Ah ! Phi-
» lémon, que tes yeux ſoient toujours
» abuſés : que je te paroiſſe toujours la
» plus belle bergere de ces lieux ! Si tu con-
» noiſſois ton erreur, je ne te ſerois plus
» ſi chere. Cruel ! Je me percerois le
» cœur & je mourrois à tes yeux. »

» Comment n'aimerai-je point Alman-
» zor, diſoit l'autre ! eſt-il dans l'iſle un
» berger plus tendre ? quand il me re-
» garde, ſes yeux ont tant de tendreſſe
» & de langueur, que je ſoupire ; quand
» il danſe, les graces reglent ſes mou-
» vemens, & de l'aveu de tous, il danſe
» mieux avec moi qu'avec les autres. »

» Je le rencontrai dans un bocage,
» étendu ſur un lit de verdure ; il jouiſ-
» ſoit d'un doux ſommeil. Il prononça
» mon nom, il me fit des ſermens ; je
» ſuis toujours préſente à ſon ame. Un

» ſonge flateur lui retraçoit mes traits ;
» il croyoit me voir : quand il ne me
» voit pas, n'eſt-il pas occupé ſans ceſſe
» à me chercher ? je cueillis des fleurs ;
» j'en répandis ſur lui. Heureux Alman-
» zor ! lui dis-je, tu poſſédes tous les
» vœux de ta bergere. Je m'approchai,
» & malgré la crainte que j'avois de l'é-
» veiller, j'oſai lui donner un baiſer ten-
» dre ; la honte me fit fuir de ce lieu char-
» mant ; mais je n'en ſortis pas ſans
» tourner la tête : il ignore cette faveur ;
» je voudrois qu'il la ſçût, & je ne vou-
» drois pas lui dire. »

« Je me baignois, diſoit l'autre, dans
» cette charmante fontaine entourée d'ar-
» briſſeaux toujours verds ; je croyois
» être ſeule, & je ne ſongeai point à me
» cacher. »

« Alcidon s'étoit gliſſé dans ce lieu :
» il voyoit tout ce que je faiſois, & en-
» tendoit tout ce que je pouvois dire.
» Hélas ! Alcidon, mécriois-je, quel ſeroit
» ton raviſſement ſi tes yeux pouvoient
» pénétrer juſqu'à moi ! ... »

« Je ſens bien que je ne te refuſerai
» pas long-tems, les tréſors que je te

» cache pour mieux exciter tes desirs ; je » ne te vois point gémir au fond du cœur, » que je ne gémisse. Tu ne te plains jamais » de mes rigueurs, que je ne condamne ces » rigueurs ; je ne me refuse pas plutôt » à tes vœux que je voudrois les satis- » faire. »

Tandis que je parlois ainsi, j'apperçus Alcidon au travers d'un épais feuillage ; ses regards étoient pleins de feu ; je baissois les yeux ; interdite, immobile, je n'osai faire aucun mouvement ; la rougeur me couvrit le visage, la confusion regna dans mon ame.

Il suivit ses transports, courut vers moi ; la frayeur me fit sortir du bain. Dieu ! en quel état parus-je devant lui ! il me poursuivit, je n'allai pas loin ; le trouble m'ôta l'usage des sens ; l'amour à l'instant sortit d'un bosquet ; bergere, dit-il, il n'est plus tems de te défendre.

Les Cythériens s'assemblent souvent ; les bergeres disputent le prix de l'agrément & des graces ; elles ne cherchent point cette vaine gloire qui ne flatte que l'amour propre, & dont la fierté s'énorgueillit avec tant de faste ; elles ne veu-

lent que paroître plus belles aux regards de leur amant. Elles sont assez flattées lorsqu'au sortir de ces fêtes, leur berger leur témoigne un desir, un sentiment de plus.

Vénus se montroit souvent aux Cythériens; sa présence faisoit sur tous les cœurs la même impression, & les femmes la trouvoient aussi belle que les hommes.

Sylvandre disoit à Coridon, » n'es-tu » point frappé de l'éclat de Vénus? ton » cœur n'est-il point ému? que sens-tu » pour Vénus? mon cher Sylvandre, dit » Coridon, la nature ne peut rien former » d'aussi beau que Vénus; tous les peu- » ples de l'univers doivent reconnoître » ses loix; mais ce qui m'étonne, c'est » que ma chere Thémire qui n'est point » si belle, me fait plus de plaisir à voir; » Thémire fait naître en moi la joie & » l'enjouement. Vénus me remplit de res- » pect & d'admiration. »

« Quand je vois Thémire, j'oublie » toutes les bergeres de l'Isle, & Vénus » même; & quand je vois Vénus, je » cherche Thémire, je la desire & je

» voudrois la voir. Je sens enfin qu'il » faut adorer Vénus, qu'on doit lui dres- » ser des autels; mais je sens mieux en- » core que j'aime Thémire; que le de- » voir & la reconnoissance m'appellent » au temple, mais que l'amour & les » plaisirs me ramenent à ma bergere. Pour » moi, reprit Sylvandre, Séyde me » plaît, & rien ne sauroit me plaire com- » me elle. »

L'amour alloit dans les bois solitaires; il se divertissoit à surprendre les jeunes Cythériennes qui alloient y profiter de l'ombrage & y respirer le frais. Tantôt il feignoit de dormir sous un feuillage; une Cythérienne attirée par la beauté de cet enfant, s'en approche, le regarde, ne peut se lasser de le voir.

Il est dangereux de considérer trop longtems les charmes de l'amour. Insensiblement sa présence attendrit la bergere, elle sent des langueurs, elle éprouve des transports qu'elle ne connoissoit pas; hors d'elle-même, dans un trouble qui ne lui laisse pas la liberté de penser au danger qu'elle court, elle oublie le rendez-vous que lui ont donné ses compagnes; elle

tombe languissante sur les fleurs dont la terre est couverte ; ses yeux sont tendrement fixés sur cet enfant dont la beauté l'a attirée ; cependant le soleil descend dans l'empire des mers ; elle ne pense à rien ; les voiles de la nuit commencent à couvrir l'horizon : elle revient de son enchantement ; elle se trouve seule, égarée dans un bois dont elle ne connoît plus les routes ; la frayeur s'empare de son ame. Où suis-je ! s'écria-t-elle, que vais-je devenir ! de quel côté faut-il que je tourne mes pas ?

L'amour, à ce bruit, semble s'éveiller ; il s'approche d'elle, sa frayeur redouble. Vous me fuyez, bergere, lui dit l'amour, avez-vous peur d'un enfant ? mon aspect est-il si terrible ? la bergere interdite lui répond d'un air embarassée : je me suis égarée : je voudrois retourner sur mes pas ; la nuit m'empêche de reconnoître le chemin que j'ai pris.

« Laissez-vous conduire, lui dit l'a-
» mour, vous saurez bientôt où vous
» êtes ; à l'instant il prend son flambeau
» qu'il avoit caché sous les fleurs, d'un
» souffle il l'allume & marche devant. »

La bergere le suit d'un pas timide; où me menez-vous, lui dit-elle? marchez seulement, lui répond l'amour, vous ne serez pas fâchée de m'avoir suivi. Il la conduit dans une grotte, elle y trouve Euristhée; il soupiroit depuis long-tems pour elle. Ah! s'écria la bergere, je suis trahie, & c'est l'amour qui m'a conduite ici.

Arméon & Baucis se faisoient distinguer dans l'isle par leur tendresse mutuelle. Arméon dansoit avec noblesse, & jouoit de la flute aussi bien que Pan. Baucis dansoit avec une légereté admirable, les sons de sa voix pénétroient l'ame, & faisoient naître la tendresse & les langueurs.

Leurs yeux brilloient d'un feu qui ne s'affoibliſſoit jamais; à voir leurs careſſes mutuelles, leurs tendres empreſſements, on les eût pris pour des amans qui venoient de se faire l'aveu de leur passion, Arméon disoit à Baucis:

« Ma chere Baucis: lorsque tu me vis, » éprouva-tu cette émotion que ta pré- » sence fit naître en moi? je ne sais, mais » mes yeux se troublerent, mon cœur

» s'agita, je pensai me jetter à tes pieds;
» dans mon transport je t'aurois déclaré
» que je t'adorois: mais semblable à nos
» divinités, tu fais naître autant de res-
» pect que d'amour. »

« Cher Arméon, dit Baucis, le sort
» avoit résolu de nous unir; j'avois le
» cœur tendre, j'étois disposée à l'amour,
» je voulois aimer: cependant aucun de
» nos bergers ne me plaisoit; je cher-
» chois vainement un objet qui m'offrît
» le bonheur dont je me formois une si
» douce image. Hélas! disois-je, je suis
» bien malheureuse, il n'est point de
» Cythérienne qui ait autant de sensi-
» bilité que moi, & parmi ceux qui s'em-
» pressent à me plaire, je ne vois aucun
» berger qui me touche. O toi! que le
» ciel destine à ma conquête, heureux
» berger, que tu seras aimé! »

« Je ne voyois jamais dans nos boca-
» ges les oiseaux badiner, se caresser,
» s'entretenir, que je ne m'écriasse avec
» un soupir: tout aime autour de moi!
» tout aime dans la nature! par quelle
» fatalité suis-je privée des douceurs de
» l'amour! je languissois; j'avois mille

» desirs ; ces desirs manquoient d'objet, » & n'étoient occupés qu'à le chercher. » Enfin Arméon, tu parus; je te vis; » mon sort fut décidé; je devins jalouse » de toutes nos bergeres. »

« Te souviens-tu, Baucis, lorsqu'un » monstre de la forêt prochaine te pour- » suivoit; l'amour me conduisoit au-de- » vant de tes pas; tu fuyois : incertaine, » égarée, la frayeur au hazard précipi- » toit tes pas. Tu m'apperçus, tu te » jettas dans mes bras comme dans un » azile que les Dieux t'offroient en ce » danger. Ah, Baucis ! si j'abattis le » monstre, je ne l'aurois pas fait si je » n'avois eû que mes jours à défendre : » c'est un miracle de l'amour ! »

« Je te vis à peine, cher Arméon, » que ma frayeur fut dissipée; que n'o- » pere point dans nos cœurs la présence » de l'objet qu'on aime ! mais que de- » vins je, hélas ! quand je vis à quel » péril tu t'exposois ! je tombai sans » connoissance, & je restai long-tems » sans vie. »

» Quand j'eus triomphé du monstre, » reprit Arméon, je te vis pâle & sans

» chaleur; je t'appellai, tu ne me répon-
» dis point, je crus que tu venois d'ex-
» pirer; je me jettai sur toi, je collai
» mes levres mourantes sur les tiennes;
» je restai long-tems dans une douleur
» stupide & muette, dans une espece d'a-
» néantissement; je ne pensois ni aux
» lieux où nous étions, ni aux objets
» qui m'environnoient, ni à toi, ni à
» moi, la mort n'est pas un plus profond
» oubli que l'état où je me trouvais. »

Assis aux bords d'une fontaine, c'est ainsi que s'entretenoient ces deux amants; nous les écoutions, & nous aimions le bonheur dont ils jouissoient, nous étions ravis des transports qui animoient ce peuple fortuné. Les Cythériens sont naturellement tendres, la douceur de leur caractere les rend affables, complaisans & passionnés pour les plaisirs.

Les ombres de la nuit commençoient à s'étendre, & effaçoient peu à peu la lumiere du jour; nous nous retirâmes. On m'avoit préparé un appartement à côté de celui d'Alzoire.

On voyoit gravés sur les murs les chiffres de plusieurs amants; des vers que la

joie & la tendreſſe avoient inſpirés en l'honneur de Vénus, tout plaiſoit, tout retraçoit aux yeux les plus riantes images.

Nous fîmes notre priere à la Déeſſe; « puiſſante Déeſſe ! immortelle Vénus » s'écria Alzoïre, tu fais les vrais plaiſirs. » Donne un nouvel éclat à mes charmes; donne à mes yeux ces feux divins » qui portent la flamme au fond des cœurs, » qui les embrâſent & procurent au ſang » cette heureuſe chaleur qui fait la ſenſibilité des amans; conſerve toujours à » mes ſoupirs cette expreſſion tendre & » touchante qui fait le bonheur de mon » Emidore, qu'il n'aît de plaiſir qu'avec » moi, que je ne ſois heureuſe que de » ſon bonheur. Puiſſante Vénus, exauce » les vœux que je t'adreſſe. »

» Reine des Dieux & des hommes, » m'écriai-je à mon tour, nous irons te » rendre hommage dans ton temple; » rends-moi digne des faveurs dont tu » m'as comblé; que mon amour me rende » toujours plus cher à la tendre Alzoïre; » qu'il croiſſe avec ſes charmes; que nos » plaiſirs ſe ſuccédent, ſe multiplient;

» qu'ils

» qu'ils aient toujours l'attrait de la nou-
» veauté : fais qu'au gré des tendres efforts
» de ma passion, le plaisirs se répandent
» dans son sein & qu'elle respire la vo-
» lupté.

Nous nous séparâmes ; un baiser fut notre adieu : bientôt dans le sein du repos nous nous délassâmes des fatigues de la journée.

Cependant la nuit fuyoit devant l'aurore, les Cythériens se préparoient à reprendre leurs jeux & leurs plaisirs ; tout-à coup il s'éleva dans l'Isle un cri de douleur & d'effroi. Quelles alarmes ! Le beau Simire, la charmante Orée avoient rendu les derniers soupirs.

Ces amans trop pleins de leur passion, trop pénétrés de leurs charmes, s'étoient livrés à leur tendresse avec excès ; dans leurs embrassemens, dans la violence de leurs transports, dans l'ivresse de leurs amours, les organes de la vie n'avoient pu résister à tant de trouble & d'agitation ; ils étoient restés dans les bras l'un de l'autre.

Nous allâmes les voir ; ils se tenoient étroitement embrassés. Les horreurs de

la mort avoient respecté la beauté de ces amans : auroit-elle pu détruire tant de charmes ? Ils sembloient jouir du tendre sommeil que l'amour procure à la suite de ses plaisirs.

Nous sentimes nos pleurs couler ; oh mon cher Emidore ! s'écria l'aimable Alzoïre, si les transports de l'amour terminent la vie, je mourrai dans tes bras ; mille fois heureuse de mourir en faisant le bonheur de mon cher Emidore.

Tous les cœurs se flétrirent à cette nouvelle ; une sombre douleur couvrit la face de Cythere.

Quels furent les regrets de la Déesse & ceux de l'Amour ! Le Temple ne fut point ouvert, un profond silence régna dans les environs.

L'Amour fit dresser un bûcher devant le Temple ; il ordonna que ces amans y fussent mis ; il vouloit allumer lui-même ce funeste bûcher, recueillir leurs cendres, & les conserver à jamais sur les autels de la Déesse.

L'heure de cette cérémonie arriva, les Cythériens accoururent pour être témoins des derniers devoirs qu'on alloit rendre

à ces mânes chéries. On apporta ces deux amans. Dieux ! quel objet touchant ! tous les yeux étoient couverts de larmes; nos sanglots, nos gémissemens formoient dans les airs un bruit confus & triste qui abbattoit l'ame, & ne lui laissoit d'autre sentiment que celui de la douleur.

On les étendit sur le bûcher : Vénus, l'Amour, les Graces sortirent du Temple sur un nuage obscur : l'Amour sans arc & sans carquois, son flambeau dans les mains, s'approche à l'aspect de tant de charmes, il lance un regard vers le Ciel, & semble accuser le destin barbare.

Aglaë, la plus jeune des Graces, lui présente un vase rempli de fleurs, il en répand sur ces amans en abondance, & les regarde avec une tendresse remplie d'affliction.

O vous que je destinois à des plaisirs que n'ont point connu les mortels ! couple aimable que j'avois choisi pour être l'objet de mes complaisances, que votre sort eût été digne d'envie ! L'impitoyable destin me ravit le plaisir que je trouvois à vous rendre heureux. Vos cendres que je conserverai dans cette urne sacrée, seront à

jamais l'objet de ma tendreſſe & de mes regrets.

A ces mots, il ſe penche vers le bûcher, il eſt prêt de l'allumer ; plus il approche de ces amans, plus il ſent la perte qu'il vient de faire ; il les conſidere, il ne peut ſe réſoudre à voir conſumer tant d'attraits. Amans infortunés, s'écrie-t-il ! avez-vous pu perdre le jour avec tous ces charmes ?

Il ſe ſent attirer vers eux ; il ſemble vouloir appliquer ſes leyres divines ſur leurs levres inanimées : plus il les voit, plus il eſt pénétré de leur ſort : il ſoupire. Quel étonnement ! Quel prodige ! Ce ſoupir les rend à la vie. On les voit reſpirer, leurs yeux s'ouvrent ; ils ſont eux-mêmes les premiers objets qui frappent leurs regards ; ces deux amans ſe réunirent par un baiſer précipité.

Nous étions conſternés & remplis d'admiration ; nous regardions cet évenement comme un miracle de l'Amour ; nous reſtâmes dans un profond ſilence..... Bientôt mille cris de joie remplirent les airs. L'Amour ordonna que les jeux recommençaſſent. Il reſtoit peu de jour : le Temple

ne fut point ouvert ; les concerts & les danses continuerent jusqu'à la nuit.

Simire & Orée n'avoient point perdu la vie : la puissance de l'Amour ne peut renverser l'ordre invariable du destin.

Avant que d'arriver au Temple, il faut passer dans un bois où plusieurs routes se présentent ; toutes ces routes, après mille détours, vous y conduisent ; on aime à s'y égarer : on y respire un air délicieux ; on y rencontre à chaque instant des berceaux toujours verts, des nappes d'eau transparentes, des sources vives qui coulent sur un fond de coquillages, où toutes les couleurs sont peintes & confondues.

Là, ravis des riants objets qui semblent se reproduire à chaque instant à la vue, les amans, dans l'oubli d'eux-mêmes, suivent indifféremment toutes les voies qui leur sont offertes ; ils arrivent au Temple, sans s'appercevoir de la longueur du chemin, & sans savoir celui qu'ils ont pris.

On y surprend quelquefois une nymphe, qui, sans croire être apperçue, permet que son berger prenne le baiser qu'elle a promis, ou souffre avec un embarras

modeſte, qu'il place dans ſon ſein le bouquet qu'il a fait pour elle au lever de l'aurore. Ceux qui ſe ſont une fois engagés dans ces routes, ſentent des mouvemens & des deſirs qui leur étoient inconnus ; ils ne s'en retournent jamais indifférens.

On n'éprouve point en approchant de ce bois ſacré, cette religieuſe horreur, qui annonce le ſéjour d'une divinité. Tout y inſpire la gaieté, le cœur n'y reçoit que de douces paſſions. Nous employâmes le reſte de la journée à examiner les beautés de la nature & de l'art qu'il renferme.

Nous y vîmes les mauſolés que la Déeſſe a fait élever à ceux qui ſe ſeront le plus ſignalés dans ſon empire. Le dernier de ces mauſolés nous étonna, il étoit conſacré à l'intrépide Valmore.

Il étoit étendu ſur les fleurs, quatre nymphes aſſiſes à ſes côtés, le regardoient tendrement, & verſoient un torrent de larmes : l'Amour déſeſpéré briſoit ſon arc & ſon carquois : mais, dîmes-nous, cet heureux, cet aimable mortel vit encore?.... Il eſt vrai, nous répondit-t-on, il vit pour la grandeur de ſon Prince & pour la gloire

de l'Etat ; il vit pour dompter la fureur des peuples armés contre le meilleur des Rois ; il s'eſt conſacré tout entier à la gloire, & Vénus ne le compte plus au rang des vivans. Lorſque le jour commence à rendre à l'univers ſon éclat & ſa vie, nous célébrons ici, par nos chants, les amours de ce Héros.

Nous fumes frappés des cris d'un homme qui ſe précipitoit, comme un inſenſé, dans toutes les routes qui s'offroient à lui. Dieux cruels ! s'écrioit-il, raviſſez-moi la lumiere du jour ; l'éclat du ciel m'importune ; ô terre ! ouvre tes abîmes, engloutis-moi ! finis les maux du plus malheureux des hommes. J'ai les enfers au fond du cœur ; je ſuis agité, brûlé, dévoré.

L'âge commençoit à blanchir ſes cheveux ; le tems avoit imprimé ſur ſon front les traces fatales qui ruinent la beauté, & qui terniſſent cet éclat qui donne l'air du ſentiment & du plaiſir. Il étoit échevelé ; un affreux déſordre régnoit dans toutes ſes actions.

Il nous apperçut, il frémit ; la fureur étincela dans ſes yeux. Fuyez, nous dit-il,

fuyez amans heureux, votre préſence aigrit mon déſeſpoir ; fuyez, ou je jure par les Dieux, de vous punir des tourmens que j'endure.

Nous nous éloignâmes. » Demeurez, » s'écria-t-il. Quoi ! tout me fuit ? que » ſuis-je donc ? quelle horreur le ciel ré- » pand au tour de moi ! demeurez.... » vos plaiſirs ſont ſur mon cœur d'inſup- » portables ſupplices ; je les redoute, j'en » frémis, je les déteſte, & ce ſont ce- » pendant les ſeuls plaiſirs que j'aime. » Amants fortunés ! votre aſpect m'irrite » & me charme. » Il répandit un tor- rent de larmes ; ſes genoux s'affoiblirent, il chancela : nous le vîmes tomber au pied d'un arbre.

Nous nous approchâmes pour le ſe- courir ; il n'avoit preſque plus l'uſage des ſens ; ſes yeux étoient fermés ; une pâleur mortelle étoit répandue ſur ſon viſage.

Nous le ſoulevâmes ; ſes yeux s'ou- vrirent ; une ſombre & noire triſteſſe avoit pris la place de la fureur ; il pouſſa de ſi profonds ſoupirs, que je crus qu'il alloit expirer. » Ceſſez, nous dit-il, de » prendre ſoin des jours d'un miſérable ;

» il seroit bien tems que je mourusse,
» mais les Dieux qui me punissent veu-
» lent perpétuer mes tourmens. Vous
» êtes étonnés de mes transports & de
» mes plaintes; apprenez tous mes maux.
» Le Ciel est juste, je les mérite; je
» ne demande que la mort, je ne me
» plains que de ne la pas obtenir....
» Soyez vertueux, & que ma présence
» vous effraye. »

» J'étois parvenu à cet âge encore
» tendre, où le plaisir commence à naître;
» il inspire à l'ame une vivacité qui
» la rend sensible à tous les objets; il
» donne au corps une surprenante légé-
» reté; il développe ces graces divines,
» je ne sais quoi de céleste qui brille
» en nous; il met la divinité dans nos
» yeux, la persuasion sur nos levres; il
» excite nos esprits, brûle délicieuse-
» ment les sens; il anime, il éclaire, il dé-
» cide notre existence. »

» Mes yeux virent, pour la premiere
» fois, Zéline; elle étoit belle sans croire
» l'être; elle avoit de l'esprit & sem-
» bloit ne le pas sentir: quand elle
» parloit, vous auriez cru qu'elle avoit

» médité ce qu'elle disoit ; elle suivoit
» cependant les purs mouvemens de la
» nature ; elle se paroit sans croire que
» la parure réhaussât l'éclat des charmes ;
» elle ignoroit l'artifice, & laissoit voir,
» avec ingénuité, ses perfections & ses
» défauts : ce naturel est au-dessus des
» attraits de Vénus même. »

» Je lui fis l'aveu de mon amour ; je
» l'aimai tous les jours davantage : nous
» allions souvent nous promener dans un
» jardin où les amours trouvent d'a-
» gréables retraites : voici ce que je lui
» dis : »

» Zéline, doutez-vous de mon
» amour ?.... mais non ; si vous en
» doutiez, vous ne souffririez point que
» je vous en parlasse ; si vous me croyez
» sincere, pourquoi me laisser dans une
» affreuse incertitude ? Que ferez-vous de
» moi, Zéline ? Suis-je le plus heureux
» des mortels ?.... Suis-je aimé ? ---
» Ecoute-moi, Alciran, me dit-elle,
» j'ai voulu m'assurer de ma tendresse,
» avant que de t'en parler. »

» Quand je te vis, Alciran, il se fit
» un grand changement dans mon ame ;

» je perdis en un moment tous les plaisirs
» qui m'avoient jusqu'alors si agréablement
» occupée. Je restai long-tems rêveuse,
» & je n'aurois su à quoi je pensois,
» si, lorsque je sortis de ma rêverie, je
» n'avois retrouvé tous tes traits dans mon
» ame. »

» Quand tu me parlas de ton amour,
» je sentis renaître ma joie, les objets
» semblerent se ranimer autour de moi:
» je dois à la vive impression que tu fis
» sur mes sens, les songes délicieux qui
» m'ont occupé dans le silence de la nuit.»

» J'ai demeuré quelque tems sans ré-
» fléchir à tout ce qui se passoit en moi:
» inconcevable illusion! Le changement
» de mon humeur avoit frappé tout le
» monde, & je ne m'en étois pas apper-
» çue; mes yeux furent dessillés: je vis
» quel désordre régnoit dans mon ame:
» je reconnus que je t'aimois: je te le
» dis, ma franchise doit te plaire, une
» autre auroit plus d'art, une autre crain-
» droit que trop de facilité ne la rendît
» moins chere à son amant; mais il
» faut dissimuler sa pensée, & je n'ai
» jamais su le faire: tu me verras tou-

» jours avec la même simplicité, sans
» jamais te cacher un seul de mes desirs,
» sans jamais t'en témoigner plus que
» je n'en aurai. »

» Zéline m'aimoit, j'étois heureux :
» cependant mes vœux n'étoient pas sa-
» tisfaits ; je ne jouissois pas de toute la
» félicité que tant de charmes sembloient
» me promettre ; je tombai dans une af-
» freuse mélancolie. »

» Tu ne m'aimes plus, me dit-elle ; ses
» yeux verserent des larmes. Ah Zéline !
» je meurs si tu doutes de mon amour.
» Eh comment n'en douterois-je point,
» reprit-elle, je te vois depuis long-
» tems rêveur & triste ; si tu m'aimois,
» barbare, manquerois-tu de plaisir au-
» près de moi ? Eh puis-je en trouver
» ailleurs, lui dis-je, mon cœur ne peut
» suffire à la violence de ses desirs, ma
» passion tient de la fureur, elle dévore
» mes sens, elle égare ma raison..... Tu
» peux me rendre le plus heureux de
» tous les mortels..... Je sentis mes feux
» redoubler, je ne pouvois parler..... Je
» regardai Zéline, avec des yeux où ré-
» gnoient la passion & le désordre. Tu m'é-

» pouvante, s'écria-t-elle, ce trouble,
» ces regards..... Je ne t'ai jamais vu
» dans cet état terrible! Soyons heu-
» reux, Zéline! Elle recula toute effrayée;
» je m'avançai..... O Dieux, secou-
» rez-moi! Perfide! qu'espere-tu de ton
» audace? La colere & l'indignation écla-
» terent dans ses yeux; la foudre ne pro-
» duit pas un effet si prompt. Confondu,
» terrassé, tous mes transports furent
» calmés à l'instant. Je tombai à ses pieds,
» stupide, immobile, mon ame fut prête
» à m'abandonner. Elle se mit à fuir.....
» Je m'évanouis. J'implorai ma grace;
» mon désespoir la toucha. Je veux tout
» oublier, me dit-elle, la vie ne m'est
» pas aussi chere que ton amour; mais
» ma gloire m'est infiniment plus pré-
» cieuse. »

» Je fus bientôt las de tant de vertus:
» nous ne pouvions être unis, un obs-
» tacle insurmontable nous obligeoit d'at-
» tendre quelque tems. Mon cœur agité
» de mille desirs, trouvoit insupportable
» le joug d'une passion si retenue; je com-
» mençai à languir auprès d'elle; ses
» discours n'excitoient plus dans mon

» cœur, ces tendres mouvemens qui » avoient si souvent fait mon bonheur. »

» Elle se plaignit de ce changement; » je la voulus rassurer, je lui fis de nou- » velles protestations ; il me sembloit » que c'étoit tendrement : il falloit bien » que cela ne fût pas, car je la quittai » plus affligée encore. »

» Je ne la voyois plus si souvent, je ne » répondois plus à ses plaintes : sa tris- » tesse & ses reproches (reproches si » tendres, qui devoient me faire sentir » le prix de son cœur) aigrissoient le » mien, le révoltoient & achevoient » d'éteindre le reste d'amour que j'avois » encore pour elle. Enfin je vis Flaïre, » je l'aimai, j'abandonnai Zéline. »

» Flaïre est enjouée, folâtre & ca- » pricieuse; elle a quelques attraits, mais » elle brille plus par les artifices de » l'art, que par les simples beautés de la » nature. Ses yeux sont vifs & curieux; » mais ils n'ont point cette vivacité si » touchante qui régnoit dans ceux de » Zéline ; elle est incapable de prendre » de l'amour, elle ne veut qu'en inspirer; » elle n'a point d'esprit, mais elle parle

» beaucoup; on la surprent souvent un
» livre à la main, elle ne lit point. Zé-
» line étoit docile & naturellement com-
» plaisante. Flaïre aime à contredire,
» & change de sentiment, pour n'être pas
» du sentiment commun. »

» Cet amour ne dura point : son hu-
» meur capricieuse m'obligea bientôt à
» chercher ailleurs la félicité que j'avois
» cru trouver en elle. »

» Je m'attachai à Cidalise ; je ne l'ai-
» mai que quelques jours. »

» Cidalise est une précieuse; tous ses
» mouvemens sont mesurés; elle parle
» avec une lenteur insupportable ; tout
» est chez Cidalise, affectation & pedan-
» terie ; ses discours sont remplis de mots
» nouveaux, d'expressions forcées, d'en-
» flures & de singularité. Elle réduit tout
» en problême, & voudroit qu'on fît
» l'amour par argument. »

» Un badinage innocent l'effarouche;
» elle porte par-tout le voile de la pu-
» deur, & rend la vertu ridicule. Dans
» les plux doux transports, son oreille
» est blessée d'une expression triviale qui
» vous aura échappé, ou d'un mot qu'on

» n'aura pas grammaticalement pro-
» noncé. »

» Elle parle sans cesse d'esprit, & n'ac-
» corde ses graces qu'à mesure qu'on lui
» en trouve ; elle affecte d'être savante,
» & ne sait que les termes dont on se
» sert pour couvrir son ignorance. On
» rencontre chez elle une foule obscure
» de pédans, qui bouleversent la nature ;
» ils appellent cela en développer les
» mysteres : Enfin on ne peut plaire à
» ses yeux, qu'avec le compas ou le té-
» lescope. »

» Je me rendis amoureux de Céphise ;
» sa beauté lui fait tous les jours les plus
» flatteuses conquêtes ; mais l'inégalité
» de son humeur détruit bientôt l'ou-
» vrage de ses charmes. «

» Il est des momens où Céphise est
» la plus aimable personne du monde,
» c'est lorsqu'elle vous aime. Les char-
» mes de la gaieté, les doux transports,
» les petits soins, les mots flatteurs, les
» riens charmans ; ces riens qui sont les
» plaisirs de l'amour, vous touchent, vous
» ravissent, vous égarent auprès d'elle ;
» il n'est point de bergere qui sache mieux

» l'art d'émouvoir, de toucher, de sé-
» duire un cœur; d'exciter, de prolon-
» ger, de multiplier les plaisirs. »

» Mais, pour tous ces agrémens, il
» n'y a qu'une heure dans la journée:
» vous sortirez d'auprès d'elle, transporté,
» ravi, le plus heureux des mortels. Vous
» revenez, vous cherchez Céphise, &
» vous ne la trouvez plus; cet objet si
» tendre & si caressant a disparu; elle est
» indifférente & réveuse. Vous lui par-
» lez, elle répond d'un air distrait; vous
» vous plaignez, vos plaintes la fatiguent;
» vous lui exprimez les transports de votre
» amour, elle bâille, elle est triste, in-
» quiete; vous lui demandez la raison
» de ce changement; elle vous quitte
» & va s'amuser avec ses compagnes. »

» Mon inconstance porta le coup mor-
» tel à Zéline: une affreuse mélancolie
» altéra sa brillante santé: elle mourut
» dévorée du fatal amour qu'elle avoit
» pour moi. Loin de m'accabler de re-
» proches, cette amante si tendre juroit
» en expirant, de m'aimer toujours. »

» Je fus touché de sa mort, je répandis
» des pleurs..... L'affreux penchant de

» mon cœur m'entraîna bientôt vers
» d'autres objets, & l'effaça de ma mé-
» moire. »

» J'ai passé une jeunesse dans les trou-
» bles des folles passions; volage, libertin,
» insatiabe de plaisirs, je me livrois en
» aveugle à tous mes égaremens, & j'at-
» teste les Dieux que je n'ai jamais senti
» le vrai bonheur. »

» Ces Dieux devoient à Zéline la
» vengeance de ma perfidie; ils m'ont
» puni, ces justes Dieux, mais ils m'ont
» puni avec trop de barbarie ! »

» Je suis devenu amoureux de la jeune
» Palmire; j'aurois cru que l'âge, en ef-
» façant mes traits, auroit effacé de mon
» cœur les traces fatales du plaisir. — Ce-
» pendant je languis, je brûle, je suis dé-
» voré. Palmire est belle, elle a cette dou-
» ceur enfantine & cette tendre vivacité,
» ce regard enchanteur, ce gracieux sou-
» rire, ce naturel qui réunit toutes les
» graces ..... Enfin, il faut aimer Palmi-
» re, & le cœur d'un vieillard, ressent
» pour elle tous les feux de l'ardente
« jeunesse. »

» Je ne pouvois me cacher la rigueur

» de ma deſtinée ; je languiſſois, je ſé-
» chois, je mourois dans les ennuis. J'al-
» lois me promener à quelque diſtance
» du Temple ; je m'égarai dans un bois :
» une affreuſe mélancolie me ſuivit par-
» tout & jettoit un voile épais ſur tous
» les objets qui m'environnoient. Je me
» laiſſai tomber au pied d'un arbre ; je
» rêvois à mon infortune ; inſenſiblement
» je tombai dans une diſtraction pro-
» fonde, dans une eſpece d'anéantiſſe-
» ment où nous ne conſervons que quel-
» ques marques douteuſes de notre exiſ-
» tence. »

» Mon oreille fut frappée d'une voix
» terrible, & dont les ſons portoient la
» frayeur au fond de mon ame. Je le-
» vai les yeux ; je vis un objet qui me
» flatta d'abord, & qui parut avoir à mes
» regards quelques charmes ; cependant
» plus je l'examinois, plus je décou-
» vrois des traits affreux qui m'épouvan-
» toient. Il me ſembloit qu'un nuage s'é-
» claircifſoit & ſe diſſipoit à ma vue. Je
» fus horriblement frappé de la difform-
» mité de ce monſtre : c'étoit la malice. »

» Je remarquai dans ſes yeux le ſecret
» plaiſir que lui cauſoit ma douleur. Elle

» me dit, avec avec un souris perfide,
» que fais-tu? Que je te plains! Tu mé-
» riterois d'être heureux..... Il n'est plus
» d'espoir pour toi; oublie une ingrate;
» guéris-toi d'une passion fatale, ou
» plutôt venge-toi; détruits le bonheur
» de ces amans trop fortunés; connois
» ton rival. Iphis aime Palmire. Iphis est
» aimée de Palmire. »

» Frappé de ces mots, comme si les
» Dieux m'avoient frappé de la foudre,
» je restai un moment dans un stupide
» silence. A l'instant je me vis environné
» de monstres & de phantômes: un spec-
» tre affreux s'offrit à mes yeux; son
» corps hydeux sembloit ouvert à mes
» regards: une flamme noire dévoroit
» ses entrailles; il s'en élevoit de mor-
» telles vapeurs qui montoient à son cer-
» veau, le troubloient, l'échauffoient,
» l'agitoient; d'horribles serpens lui ron-
» geoient le cœur, & disputoient entre
» eux leur proie. Suis-moi, dit-elle, mi-
» sérable mortel..... A ces mots, elle
» me souffla dans la bouche une noire
» vapeur, qui porta dans mon sein le feu
» des enfers, & me frappa les yeux avec

» une torche embrâsée. Dieux! Que vis-
» je! les phantômes se multiplioient; les
» frayeurs, le désespoir, la vengeance, la
» rage, s'emparerent de moi; un affreux
» désordre m'environna: je crus que
» l'univers se replongeoit dans le cahos;
» je courus dans ce bois comme un in-
» tensé. Je cherche Iphis & Palmire, je
» les déchirerois, je me baignerois avec
» plaisir dans leur sang..... je les dévo-
» rerois: l'amour me transporte, la fu-
» reur m'agite, toutes les passions me
» tourmentent! Je fais retentir ces bois
» de mes gémissemens, dans le silence
» de la nuit, les songes funestes trou-
» blent mon sommeil même: je crois voir
» mon rival, je crois voir ma perfide
» amante..... Tout le monde est heureux
» à-Cythere; je suis un infortuné que le
» Ciel a condamné à d'éternels suppli-
» ces. » Ses yeux alors s'égarerent, ses levres devinrent tremblantes; un frémissement général s'empara de son corps. A l'instant, la fureur succede à son étonnement; il lance sur nous des regards affreux: » Où sont-ils, ces amans? s'écria-
» t-il d'un air féroce; ils se cachent

» dans les forêts, ils y jouiſſent de leur » amour ; ils me bravent, ils rient de » mes tourmens..... Ils s'accablent de » careſſes..... Ah ! cherchons ces cruels, » ne ſouffrons pas qu'ils ſoient heureux. » Amour, vengeance, horrible jalouſie, » conduiſez-moi dans ces retraites qui » les dérobent à ma vue. Armez-moi, ſe- » condez-moi, qu'ils périſſent, que je » meure avec eux ; mais qu'ils ſoient » déchirés comme je le ſuis ; qu'ils ſouf- » frent mes tourmens, qu'ils meurent. »

Il ſe précipita, comme un furieux, dans le premier ſentier qui s'offrit à lui ; nous le perdîmes bientôt de vue ; les échos d'alentour retentiſſoient de ſes cris affreux.

Cependant le ſoleil diſparoît ſous les mers, la nuit couvre les airs d'un voile épais.

Les premiers rayons du jour nous trouverent levés. Alzoïre ne me parut jamais ſi brillante. Elle avoit un habit galant, mais ſimple : tout ce qui ſent l'art, déplaît aux yeux de la Déeſſe.

Sa gorge à moitié découverte, ſembloit confondre ſes graces avec celles de ſon teint ; ſa taille étoit ſeulement mar-

quée par un nœud de ruban ; elle avoit une coëffure unie & légere; ſes cheveux formoient des boucles, dont quelques-unes deſcendoient ſur ſon ſein & voltigeoient au gré du zéphir. Nous allâmes au Temple ; le frontiſpice eſt décoré d'un trophée ; nous y lûmes cette inſcription.

» On n'a point vu de mortelle dont » la beauté puiſſe être comparée à celle » de Pſiché ; les Dieux furent contraints » de lui rendre hommage ; l'Amour même » éprouva tous les ſentimens qu'il » inſpire. »

Jupiter, Neptune, Apollon, tous les Dieux ſe montrent à ſes yeux dans le brillant appareil de leur grandeur. Pſiché eſt élouie de tant de gloire ; elle ſent pour les Dieux la profonde vénération..... L'Amour vient, s'approche d'un air ſoumis & tendre, tenant le plaiſir par la main, Pſiché ſe précipite dans les bras de l'Amour.

Mortels, reconnoiſſez le pouvoir de l'Amour, c'eſt le Dieu des voluptés, le Dieux des cieux & de la terre ; c'eſt le plus puiſſant des Dieux.

Le ſanctuaire du temple n'étoit point

ouvert. Nous examinames ce que le veſtibule renfermoit de curieux.

Il étoit orné de peintures qui repréſentoient les triomphes de l'Amour. Le premier objet qui ſe préſente aux yeux c'eſt Vénus qui ſort éclatante du ſein des mers.

Le ſoleil s'arrête pour la contempler; les peuples tombent à genoux & lui donnent le titre d'immortelle; l'Olympe s'ouvre, la reçoit comme ſon plus bel ornement; toute la nature célebre ſes plaiſirs & ſes charmes.

On voit enſuite le jugement de Pâris, les amours de Mars & de Vénus.

Le ſuperbe Dieu de la Thrace a dépouille ſa férocité auprès de cette déeſſe; ſon cœur affamé de ſang, avide de carnage, pouſſe de tendres ſoupirs; ſes lauriers ſont aux pieds de Vénus.

La gloire eſt repréſentée à quelque diſtance. Elle veut le ramener au combat par les ſons éclatans de ſa trompette guerriere. Elle jette un regard furieux ſur Vénus qui ſourit avec dédain de ſa vaine colere.

Les

Les jeux folâtrent autour de lui, lui mettent sur la tête une couronne de myrthe, l'enchaînent par une guirlande de fleurs, en présentent les bouts à Vénus, tandis que les Amours sont à leurs côtés.

Les uns ont le front ceint des lauriers de Mars, & regardent fierement le Dieu de la guerre. Les autres folâtrent & font mille jeux sur ce bouclier terrible, où la terreur, le carnage & la mort sont gravés; d'autres le réunissent & tâchent de soulever sa redoutable lance; d'autres enfin sautent légerement par-dessus son casque. La molle volupté jette nonchalamment un voile sur ces objets, pour les dérober à sa vue.

On y voit les amours de l'Aurore & de Céphale, l'ardeur avec laquelle ils mettent à profit le peu d'instans qu'ils ont à rester ensemble; ils en goûtent leurs plaisirs avec plus de transports; toute leur passion, tous leurs desirs se rassemblent dans le court espace que les destins permettent à leurs vœux.

Nous fumes frappés de la beauté du tableau qu'on a placé à côté de celui-

ci, du coloris, de la délicateſſe des traits, de la ſubtilité, de l'adreſſe & du charme de l'art.

Ce ſont les derniers ſoupirs & les derniers regards de l'Aurore que les derniers rayons du jour, contraignent de fuir. Elle part, ſon corps eſt jetté dans les airs; ſa tête eſt encore auprès de ſon cher Céphale; elle tend les bras pour témoigner la violence que lui fait le deſtin. Elle regarde avec un œil mourant ce tendre amant qui lui exprime ſes regrets; on eſt ému, on reſſent tout ce qui l'agite.

Cibelle vient chercher ſur le mont Ida, le jeune Atis. Plus loin, une nymphe eſt offerte au plus puiſſant des Dieux; ſes yeux ſe tournent tendrement ſur elle; un amour voltige autour de lui, & d'un coup d'aîle, en paſſant, il éteint le foudre entre ſes mains.

Il entroit beaucoup de monde; nous en vîmes de tous les rangs; ils n'avoient pas tous la liberté d'entrer dans le ſanctuaire; il faut par beaucoup d'amour avoir mérité de paroître aux yeux de Vénus.

On étoit frappé de l'éclat d'Alzoïre; on la suivoit, on l'écoutoit, on l'adoroit du cœur & des yeux. Quelle est belle! disoit-on; que de graces! que de majesté! Vénus va se féliciter d'avoir dans son empire une Nymphe aussi charmante. Je regardois Alzoïre & je lui rendois grace des plaisirs qu'elle me procuroit.

Tous les âges, tous les caracteres, tous les sentimens se réunissoient pour lui rendre hommage. « Ah! ma chere Alzoïre, vois les mouvemens que tu fais » naître dans le séjour de la beauté. — « Mon cher Emidore, me répondit-elle en me serrant tendrement la main, » je » n'ai chéri mes attraits que depuis que » je te connois, ils me sont devenus » précieux, parce qu'ils ont fait naître » les sentimens que tu me témoignes.

» J'aime à les cultiver, j'aime à leur » donner tous mes soins, je suis bien » aise de te faire des rivaux, pour avoir » le plaisir de te les sacrifier; l'amour » que j'ai pour toi, m'a fait appercevoir » que j'avois quelques charmes; ce même » amour m'en fait desirer davantage; les » autres hommes ne te ressemblent point,

» je les regarde tous avec mépris ; mon » cher Emidore fait seul les plaisirs de » ma vie ; tu m'aimes.... Mon cœur ne » sauroit suffire à mon bonheur. Cette » félicité durera toujours, je me crois » immortelle auprès de toi. »

Le sanctuaire s'ouvrit, nous entrâmes. Quel spectacle nous fut offert ! quatre colonnes d'or soutenoient une voûte bleue & transparente. Vénus, l'immortelle Vénus étoit sur un trône d'azur ; elle étoit couverte d'une gaze légere qui ne déroboit que les beautés qu'elle vouloit absolument cacher ; sa tête étoit nonchalament appuyée sur le sein de la molesse. Les plaisirs étoient à ses pieds, se peignoient dans ses yeux, les consultoient, suivoient ses moindres mouvemens, toujours prêts d'obéir aux volontés de leur Reine.

Elle étoit entourée de Nymphes qui répandoient sur elle les plus agréables parfums. Son fils qu'elle embrassoit, lui faisoit de tendres caresses. Elle avoit à ses côtés, la volupté, qui les yeux fixés sur les plaisirs, leur tendoit la main, & leur témoignoit toute la violence de

ſes deſirs. Les tendres ſoins voltigeoient autour d'elle & rempliſſoient cet heureux ſéjour.

Nous y vîmes le charmant duc... dans un déshabillé ſimple & galant, il avoit paſſé la nuit dans le ſanctuaire; Vénus l'y reçoit toujours avec plaiſir; elle ſe plaint qu'il eſt volage; mais la nature en le comblant de ſes plus rares faveurs, l'a formé pour le bonheur de plus d'une beauté.

A peine eût-elle jetté les yeux ſur nous, qu'Alzoïre s'attira ſes plus doux regards; puis s'adreſſant à ſon fils: » voilà, mon » fils, dit-elle, les conquêtes qui flattent » l'orgueil de ta mere, tu ne ſoumets » pas aſſez ſouvent de ces beautés rares. » Je n'en manque aucune, répondit Cu- » pidon, mais la nature n'en fait guere » de ſemblables. » Nous nous proſter- nâmes à ſes pieds; nous étions ſi ſaiſis, que nous n'eûmes pas la force de parler. » J'aime cet embarras charmant, dit Vé- » nus, votre ſilence exprime mieux que » tous les diſcours l'impreſſion que je » fais ſur vous. Vos cœurs ſont tels que » je le deſire. Allez, heureux mortels,

» allez jouir du bonheur que je prépare » à mes plus fideles ſujets. Vous vous » aimerez toujours; une ſi belle union » mérite la protection de Vénus. Volez, » plaiſirs, volez, faites la félicité de » ces amans; & vous, brillante jeuneſſe, » dit-elle en s'adreſſant à Hébé, con- » duiſez-les, rempliſſez-les de mes dé- » lices. »

L'aimable Hebé nous prit par la main; les plaiſirs marchoient devant nous. L'auguſte fidélité, le front toujours calme & ſerein, ſuivoit nos pas; nous entrâmes dans les jardins de Vénus.

« Suivez-moi, dit Hébé, paſſons de » ce côté, quoique de l'autre, rien ne » s'offre aux yeux qui ne ſoit agréable. » Il n'en eſt pas de même, lorſqu'on » s'eſt une fois engorgé dans les routes » qui s'y préſentent. »

» Ce ne ſont plus les plaiſirs de l'Amour » qu'on ſe flattoit d'y trouver, ce côté » n'a qu'une apparence trompeuſe; ceux » que la déeſſe ne protege pas eſſen- » tiellement, ſuivent toujours ces routes » dangereuſes.

» Ils y marchent d'abord ſur une ver-

» dure agréable & entourée de fleurs
» odoriférantes; mais ce faux bonheur ne
» les séduit pas long-tems; les uns tombent
» dans la solitude affreuse des ennuis, qui
» communique avec le séjour inquiet des
» soucis & des soins cuisans; les autres
» vont dans les sables arides du dégoût
» & se trouvent tout-à-coup dans la triste
» carriere du repentir; les autres se jettent
» dans les détours divers de l'inconstance;
» les autres vont dans les sentiers rabo-
» teux des soupçons, & tombent insen-
» siblement dans l'antre de la jalousie.
» Nous éviterons tous ces malheurs, &
» les objets deviendront plus riants à
» mesure que nous avancerons. »

Nous vîmes le lieu charmant des premiers desirs; tout y est simple & naturel, tout y rit, tout y plaît sans affectation; un peu plus loin est l'agréable séjour du soin de plaire; il y a un peu plus d'art; mais un art dont la nature a besoin, & qui ne peut que l'embellir.

Une grotte charmante vient après; les Amours y sont dépeints; ils se regardent mystérieusement; ils se font signe

mutuellement d'écouter; c'eſt l'aimable lieu des tendres aveux.

Plus loin eſt celui des diſtractions, des careſſes, du badinage & de l'enjouement. Enſuite, nous entrâmes dans le délicieux labyrinthe des tendres émotions, des douces impatiences, des baiſers amoureux, des agitations, des réſiſtances; alors un ſecret deſir nous ſaiſit Alzoïre & moi; nous nous ſentions entraînés malgré nous-mêmes, & nous courions vers une grotte entourée d'une mouſſe épaiſſe & fleurie; elle s'offroit au bout de l'allée où nous étions, & nous attiroit par un charme qui redoubloit à chaque inſtant nos deſirs & notre impatience. Hébé nous apprit que c'étoit le lieu charmant du myſtere.

Nous vîmes paroître trois Nymphes qui firent quitter à Alzoïre les vêtemens dont elle étoit couverte, la revêtirent d'une gaze légere, & la conduiſirent par la main dans les bains de ſenſibilité qui étoient à l'entrée de cette aimable grotte. Trois hommes d'une beauté divine, m'en firent autant, & me couvrant d'une même gaze, m'y placerent auprès

d'elle. Dieux ! une douce & puiſſante chaleur ſe répand dans nos veines, les yeux d'Alzoïre s'animent, le coloris de ſon teint en devient mille fois plus vermeil ; elle remarque en moi les mêmes changemens ; elle ſoupire tendrement ; moi, je pouſſe des ſoupirs entrecoupés qui marquent l'impatience de mes tranſports.

Alors, un jeune enfant, vif, charmant & curieux, mais qui ne parloit pas, vient à nous d'un air empreſſé, nous prend par la main & nous fait entrer dans une grotte délicieuſe. Il regarde d'un air inquiet de tous les côtés ; agité, plein de trouble, il veut nous dire quelques paroles, mais il ne fait que bégayer ; nous ne faiſions pas grande attention à ce qu'il nous diſoit ; il étoit craintif, impatient, & faiſoit toutes ſortes de mouvemens autour de nous ; enfin Alzoïre dans un trouble délicieux, tous ſes ſens plongés dans un voluptueux délire, tomba languiſſamment ſur un lit de roſes, que la nature avoit fait exprès. J'étois auſſi troublé qu'elle, je me précipitai dans ſes bras. Nos ſoupirs en-

trecoupés troubloient seuls le silence de ce lieu charmant; nos ames rapprochées, réunies, confondues, excitoient en nous les plus tendres agitations; je respirois celle d'Alzoïre, elle respiroit la mienne; nos yeux se troublerent, nos corps tressaillirent, le Dieu du mystere fit un cri.....

LE VICAIRE DE WAKEFIELD, CONTE.

Sperate miseri, cavete felices.

Il est peu de nos lecteurs qui ne connoisse ce joli roman, soit dans l'original, soit par la traduction françoise qui en a été faite il y a déjà quelques années ; qui n'a fait connoissance de cette aimable famille de wakefield, composée de si bonnes gens, que malgré tout leur ridicule, on ne peut s'empêcher de les aimer, & que l'on passeroit même volontiers sa vie avec eux. La naïveté, des traits charmans de naturel, une morale saine, le vice puni, la vertu récompensée, voilà ce qu'on y trouve, & la *mere* peut sans danger en *prescrire la lecture à sa fille*. Ce qui acheve de rendre ce roman intéressant c'est que Goldsmith, son auteur, s'est peint lui même sous les traits du philosophe vagabond qui perd la paix de l'ame en cherchant la fortune. Il y raconte une partie de ses avantures réelles. Cet aimable & philosophique écrivain a voyagé dans nos provinces

méridionales, n'ayant que sa flute pour se procurer un gîte & de la subsistance, comme il fait voyager George Primrose. Il a paru il y a quelques années une brochure intitulée, *L'homme au latin ou la Destinée des Savans, histoire sans vraisemblance*, dont l'auteur nous est inconnu, & qui avoit pris, sans indiquer la source où il avoit puisé, le chapitre XX presque tout entier. Comme nous ne citons cette brochure que de mémoire, & que nous nous rappellons seulement qu'elle est assez ancienne, nous n'accusons pas l'auteur de plagiat. Mais une conformité aussi exacte nous a frappés, & nous croyons devoir en prévenir nos lecteurs.

Tout agréable qu'est le vicaire de Wakefield dans sa langue, on ne peut se dissimuler, qu'il n'y ait encore quelques détails moins heureux, quelques longueurs, quelques plaisanteries qui ont un goût de terroir, & qui s'éloignent du goût françois. Nous nous sommes fait un devoir de les élaguer. Cependant pour conserver à l'ouvrage une physionomie plus originale, nous avons pris le parti de le traduire d'après l'anglois, sans faire usage de la traduction françoise qui existe, non par mépris pour elle, mais par le desir de rendre notre travail plus digne de l'indulgence du public.

De trois pieces de vers, que Goldsmith a insérées dans son ouvrage, la premiere a été imitée avec succès par M. Berquin, & nous

n'avons cru avoir rien de mieux à faire que de remettre sous les yeux du public un écrivain dont il aime le talent. La seconde, qui est sur la mort d'un chien enragé, ne nous a pas paru assez intéressante. La troisieme ne consiste qu'en deux couplets chantés mélancoliquement par la belle & triste Olivia après son malheur. Nous avons essayé de la faire passer en françois.

Quant aux détails sur la vie de Goldsmith, ils sont connus de tous les gens de lettres & consignés partout. Nous en avons exposé une partie à la tête d'un extrait d'un autre ouvrage du même auteur. Ceux qui sont curieux de les connoître plus particulierement, peuvent consulter les dictionnaires historiques, & mieux encore la traduction des essais de Goldsmith qu'a donné l'ingénieux auteur des baisers de Zizi.

Ces essais sont traduits aussi en partie par M. le prince Baris Galitzin, qui dans l'âge des plaisirs & dans un rang qui semble les appeller & les multiplier, s'honore de cultiver les lettres, & leur consacre les momens de son loisir.

VOICI le jugement que Goldsmith a porté lui-même sur son propre ouvrage. On le trouve à la tête du vicaire en forme de préface.

« Il y a mille fautes dans cette bagatelle, & il y auroit mille choſes à » dire pour prouver que ce ſont des » beautés. Mais ce ſeroit une diſcuſſion » ſuperflue. Un livre peut être amuſant » avec de nombreuſes erreurs, & il peut » être fort ennuyeux ſans une ſeule abſurdité. Le héros de cette hiſtoire » réunit en lui les trois caracteres les » plus reſpectables qui ſoient dans la » ſociété. C'eſt un prêtre, un agriculteur, un pere de famille. Il eſt repréſenté diſpoſé à inſtruire les autres, » prêt à obéir lui-même; humble dans » l'abondance, grand dans l'adverſité. » Je ne ſais à qui un pareil caractere » pourra plaire dans ce ſiecle de luxe » & de rafinement. Ceux qui ſont entêtés du grand monde, rejetteront » avec dédain la ſimplicité des aventures » d'un campagnard Ceux qui prennent » l'indécence pour la gaieté, ne trouveront point d'eſprit dans ſon entretien innocent, & ceux qui ont appris à ſe moquer de la religion, riront d'un homme dont tous les motifs de conſolation ſont tirés de l'eſ-

» pérance d'une autre vie (1).

Dans les éditions précédentes, il ajoutoit : « Ne pas dire un mot de M. » Burchell ! j'en parle souvent dans le » corps de l'hiſtoire ; ici je ne dirai » qu'une choſe, je ne voudrois être ni » Alexandre, ni Ceſar; qui oſeroit aſ- » pirer à être Socrate ou Caton ? Mais » je me croirois tout ce qu'un homme » peut être ſi je pouvois m'approcher » du caractere de ſir Willam Tornhill ».

Le vicaire de Wakefield offre moins des idées philoſophiques que des idées

(1) Nous avons vu des perſonnes bâiller à la lecture du miniſtre de wakefield, & jetter le livre dès la ſeconde page. Nous les avons plaint; & nous ſommes convaincus que des eſprits remplis des romans *philoſophiques* de Voltaire, du papillotage de ceux de Dorat, des rêveries des *Liaiſons dangereuſes*, des gentilleſſes ſcandaleuſes de *Felicia* & du *Chevalier de Faublas* ne pouvoient prendre aucun intérêt à un pauvre curé de campagne & à ſa chétive famille. Auſſi n'eſt-ce point à eux que nous recommandons ce roman ; mais aux perſonnes de bon ſens, qui croyent à la décence & à la religion, & à qui les romans que nous venons de rappeller, n'ont pas paru les romans par excellence.

saintes, point d'écart d'imagination, & pourtant de l'imagination, sur-tout beaucoup de sensibilité.

En payant ainsi le tribut de l'humanité & en nous montrant son côté foible, il nous plaît, nous intéresse & nous associe bien plus à ses maux, que s'il n'étoit qu'un froid philosophe; ses vertus simples, son courage étonnant, sa résignation, qui dans un siecle aussi léger que le nôtre, doit paroître ridicule, a pourtant je ne sais quoi, qui nous en impose, qui imprime en nous un respect qui tient à la fois de l'attendrissement & de l'admiration.

L'infortuné vieillard en prison, couché sur la paille, entouré d'enfans qu'il va laisser dans la misere, couvert d'opprobres & de honte, nous paroît dans ce dernier moment de désastre plus qu'un homme. C'est le sublime de la vertu!

Du reste, si l'on excepte M. Burchell, rien de saillant dans les caracteres; des passions émoussées, mutilées, l'homme tel que la société nous l'offre, médiocre & passif, & ayant comme le dit le vicaire, le *même tout & la même physionomie.*

Quant à M. Burchell, c'est un caractere

rare en effet, mais heureusement il n'est pas sans exemple. Au surplus si on le trouve romanesque, chacun est le maître de le réaliser. Voilà le bien que peuvent produire les romans; ils offrent des modeles pour tous les états, pour tous les âges, pour toutes les situations de la vie; & peut-être la société est elle redevable de bien des actes de vertus, aux peintures des vertus imaginaires d'un Burchell & d'un Grandisson.

Histoire d'une famille de Wakefield.

J'AI toujours eu pour principe que l'honnête homme qui se marie & qui éleve une nombreuse famille, rend plus de service à sa patrie, que le célibataire qui se contente de parler de population. D'après cette idée, à peine fus-je engagé dans les ordres, que je songeai sérieusement à me marier. Je choisis ma femme comme elle choisit sa robe de noce, non pour le brillant, mais pour le bon user. C'étoit en effet une assez bonne femme, & peu de demoiselles de campagne pouvoient se vanter d'avoir reçu une éduca-

tion auſſi diſtinguée. Elle étoit en état de lire l'anglois tout courament, excelloit dans l'art de la cuiſine, ſe piquoit d'être une excellente menagere, quoique pour dire la vérité, je ne me ſois jamais apperçu que ſes inventions en ce genre m'euſſent rendu plus riche.

Quoiqu'il en ſoit, nous nous aimions tendrement, & notre attachement mutuel croiſſoit avec l'âge. Tout en effet contribuoit à notre bonheur. Nous avions une jolie maiſon, ſituée dans une belle campagne, & de bons voiſins. L'année s'écouloit dans les plaiſirs innocens de la vie champêtre, à viſiter nos riches voiſins, à ſecourir ceux qui étoient pauvres. Nous n'avions point de révolutions à craindre, point de fatigues à eſſuyer. Toutes nos aventures ſe paſſoient au coin du feu, & tous nos voyages d'une chambre à l'autre.

Comme nous demeurions près de la grande route, le voyageur ou l'étranger venoient ſouvent goûter notre vin de groſeille qui étoit en grande réputation. Nos couſins, même au dégré le plus éloigné, ſe rappelloient leur parenté, ſans le

secours de l'art héraldique & nous rendoient de fréquentes visites.

Quelques-uns ne faisoient pas grand honneur à la famille. Car à la lettre, les aveugles, & les boiteux étoient du nombre. Cependant ma femme protestoit qu'ils étoient tous du même sang que nous, ils prenoient place à notre table. Si nous n'étions pas riches, nous avions du moins la satisfaction de voir des amis heureux autour de nous; car si d'autres s'extasient à voir les nuances d'une tulipe ou les aîles d'un papillon, moi j'aime à voir le bonheur sur un visage humain. Lorsque pourtant un de nos parens se trouvoit avoir un mauvais caractere, être un hôte incommode, & dont on désiroit de se voir débarrassé, j'avois toujours l'attention de lui prêter une redingote, une paire de bottes, quelquefois même un mauvais cheval, & j'avois toujours le plaisir de voir qu'il ne revenoit jamais pour les rendre. C'est ainsi que j'éloignois de ma maison les hôtes qui me déplaisoient; mais jamais on n'a dit de la famille de Wakefield qu'elle eût refusé l'hospitalité au pauvre ou au voyageur.

Nous avons ainſi paſſé pluſieurs années dans un bonheur qui n'étoit troublé que par les légers accidents que la Providence nous envoie pour nous faire mieux ſentir le prix de ſes faveurs. Mes vergers étoient ſouvent pillés par les petits garçons de l'école. Le ſeigneur du village s'endormoit quelquefois à l'endroit le plus pathétique de mon ſermon, ou ſa femme répondoit mal aux révérences de la mienne à l'égliſe. Mais les petites contradictions s'oublient bientôt, & ordinairement au bout de deux ou trois jours nous nous étonnions qu'elles euſſent pu nous affecter.

Mes enfans, fruits de la tempérance, élevés ſans molleſſe, étoient bien faits & bien conſtitués. Mes fils étoient vigoureux & actifs, mes filles auſſi dociles que fraiches & vermeilles. Quand j'étois au milieu de ce petit cercle, je ne pouvois m'empêcher de raconter l'hiſtoire du Comte Abensberg, qui dans un voyage de l'Empereur Henri II en Allemagne, pendant que les autres courtiſans apportoient leurs tréſors, vint avec ſes trente-deux enfans & les offrit à ſon ſouverain,

comme le préſent le plus précieux qu'il pût lui faire. Mon fils aîné s'appelloit Georges, du nom d'un oncle qui nous avoit laiſſé dix mille livres. Je voulois appeller ſa ſœur aînée Griſſel comme ſa tante. Mais ma femme, qui durant ſa groſſeſſe avoit lu des romans, inſiſta pour qu'elle portât le nom d'Olivia. Celui de Sophie fut donné contre mon gré à ſa ſœur cadette par une riche parente qui voulut être la maraine. Ainſi nous avions deux noms romaneſques dans notre famille. Mais je proteſte ſolemnellement que je n'y eus aucune part. Moyſe étoit notre ſecond fils, & douze ans après, nous en eumes deux autres.

Il ſeroit inutile de chercher à diſſimuler quelle étoit ma joie, quand je voyois mes petits marmots autour de moi; mais la vanité & la ſatisfaction de ma femme ſurpaſſoit encore la mienne. Quand ceux qui venoient nous voir lui diſoient: ſur ma parole, Mme Primroſe, vous avez les plus beaux enfans qui ſoient dans ce pays; dame! voiſin, répondoit-elle, ils ſont comme le bon Dieu les a fait; aſſez beaux s'ils ſont aſſez bons. Et alors elle

disoit à ses filles de lever la tête, & pour dire la vérité, elles étoient fort belles. Olivia, parvenue à l'âge de dix-neuf ans, avoit cette perfection de beauté que les peintres donnent à Hébé. Son air étoit ouvert, animé, triomphant. Les traits de Sophie n'étoient pas aussi frappans au premier coup d'œil, mais souvent leur effet étoit plus sûr. Ils étoient doux, modestes, attrayans. Un simple coup d'œil suffisoit à l'une pour vaincre, l'autre devoit la victoire à des efforts successifs.

En général le caractere des femmes est assez conforme à celui de leurs traits. Olivia désiroit plusieurs adorateurs, Sophie n'en vouloit qu'un, mais bien constant & bien tendre. Olivia témoignoit souvent un trop grand desir de plaire. Sophie cachoit sa supériorité, de peur d'offenser. La vivacité de l'une m'amusoit quand j'étois gai, le sens de l'autre, quand j'étois sérieux. Mais ces qualités n'étoient jamais portées à l'excès, & souvent même elles changeoient ensemble de caractere l'espace d'un jour tout entier. Un habit de deuil faisoit une prude de

ma coquette, un ruban nouveau, donnoit à sa cadette, une vivacité qui ne lui étoit pas ordinaire. Mon fils aîné Georges fut élevé à Oxford; je le destinois à embrasser une des professions où les lettres sont nécessaires. Moyse mon second fils que je destinois aux affaires, recevoit une espèce d'éducation mixte dans la maison paternelle. Ni les uns ni les autres n'avoient encore vu le monde. On les reconnoissoit à certain air de famille, & à proprement parler, leur caractere étoit uniforme. Ils étoient tous également généreux, crédules, simples, & incapables de faire le moindre mal.

Les affaires temporelles de la famille étoient sous la direction de ma femme, & les spirituelles étoient sous la mienne. Le revenu de mon bénéfice ne se montoit gueres qu'à 35 livres sterling. Je le donnois aux enfans orphelins & aux veuves des ecclésiastiques du diocese. Jouissant d'une fortune suffisante, je sentois un secret plaisir à faire mon devoir sans récompense; j'aimois à connoître chacun de mes paroissiens. J'exhortois les hommes mariés à la tempérance & les garçons au mariage. Aussi au bout de quelques années étoit-il passé en

proverbe qu'il y avoit trois raretés à Wakefield, un paſteur ſans orgueil, des jeunes gens ſans maîtreſſes, & des cabarets ſans buveurs.

Le mariage étoit toujours un de mes ſujets favoris, & je compoſai pluſieurs ſermons pour en prouver l'avantage & le bonheur. Mais j'y avois un point particulier ſur lequel j'inſiſtois davantage. Je ſoutenois avec Whiſton qu'il n'eſt pas permis à un eccléſiaſtique de convoler en ſecondes noces. Je publiai même quelques traités ſur cet important ſujet, & comme ils n'ont jamais été vendus, j'ai la conſolation de croire qu'ils ont été lus par un petit nombre de prédeſtinés. J'allai même plus loin que Whiſton. Il fit graver ſur la tombe de ſa femme qu'elle fut la ſeule épouſe de Whiſton. Je compoſai pour la mienne, quoique vivante encore, une épitaphe toute ſemblable. J'y célébrois ſa prudence, ſon économie, ſon obéiſſance juſqu'à la mort, & après en avoir fait faire une belle copie, je la fis élégamment encadrer & placer ſur la cheminée, où elle pouvoit produire pluſieurs bon effets. Elle rappelloit à ma femme ſe

devoir[s]

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE.

Le Relieur aura l'attention d'ôter ce titre en reliant les deux vol. de Novembre & Décembre.

DÉCEMBRE 1788.

A PARIS,
Au BUREAU, rue des Poitevins, N°. 20.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

devoirs à mon égard, & ma fidélité pour elle. Elle lui inspiroit le desir de la gloire, & l'avertissoit sans cesse de sa fin.

A force de m'entendre recommander le mariage, mon fils aîné, à peine sorti du college, consacra toutes ses affections à la fille d'un ecclesiastique que sa fortune & son rang mettoient en état de lui donner une dot considérable. Mais la fortune étoit son moindre mérite. Tout le monde excepté mes deux filles, convenoit, que Miss Arabella Wilmot étoit une très-jolie personne. Sa jeunesse, son air de santé, son innocence virginale recevoit un nouveau prix de sa fraicheur, de sa carnation animée & d'une expression dans le regard que la vieillesse même ne pouvoit voir avec indifférence. M. Wilmot n'ignoroit pas que je pouvois donner à mon fils un établissement convenable. En conséquence, il n'étoit pas opposé à cette union, & les deux familles vivoient dans cette bonne intelligence qui précéde ordinairement une alliance arrêtée. Convaincu par mon expérience, que le tems où l'on se fait la cour est le plus heureux de la vie, mon intention étoit d'en

prolonger un peu la durée, & les divers amuſemens que le jeune couple partageoit tous les jours dans la compagnie l'un de l'autre ſembloit augmenter leur tendreſſe mutuelle. Tous les matins nous étions réveillés par la muſique, & les beaux jours on alloit à la chaſſe. Les dames donnoient à l'étude & à la toilette l'intervalle du déjeuner & du dîner. Ordinairement, après avoir lu une page, elles ſe regardoient avec complaiſance au miroir, qui de l'aveu même d'un philoſophe leur offroit alors un ouvrage de la plus grande beauté. A dîner, ma femme tenoit le dez. Car comme elle étoit, à l'exemple de ſa mere, dans l'uſage de tout préparer elle même, elle ne manquoit jamais de nous faire au long l'hiſtoire de chaque plat. Le dîner fini, pour empêcher les dames de nous quitter, je faiſois ôter la table & quelquefois avec le ſecours du maître de muſique, ces demoiſelles nous donnoient un fort joli concert. Les promenades, le thé, les contredanſes, les petits jeux, abrégeoient le reſte du jour ſans le ſecours des cartes. Je déteſtois tous les jeux du haſard, excepté le trictrac

où mon vieil ami & moi jouyions quelquefois deux sols la partie; & je ne puis passer sous silence un présage sinistre qui arriva la derniere fois que nous jouames ensemble.. J'avois besoin d'un quatorze, j'amenai deux as cinq fois de suite.

Enfin, au bout de quelque mois, nous jugeâmes à propos de fixer le jour de la cérémonie après lequel le jeune couple sembloit soupirer ardemment. Je n'ai pas besoin de décrire l'air important & affairé de ma femme pendant les préparatifs, ni les regards envieux de mes deux filles. Mon attention étoit fixée sur un autre objet. Je mettois la derniere main à un traité que je voulois publier incessamment en faveur de la Monogamie. Le regardant comme un chef d'œuvre de style & de raisonnement, je ne pus dans la vanité de mon cœur, m'empêcher de le montrer à mon vieil ami M. Wilmot; & l'on va voir que je m'adressois fort bien. Il avoit de bonnes raisons pour être du système contraire, car dans ce moment il recherchoit en mariage une quatrieme femme.

Cette indiscrétion fut suivie d'une dispute dont l'aigreur menaçoit de rompre notre alliance. Mais le jour avant celui marqué pour la célébration, nous convînmes de discuter amplement ce sujet.

Au fort de la dispute, je fus demandé par un de mes parens qui d'un air fort triste, m'avertit d'interrompre la querelle, & de laisser le vieux bonhomme devenir ce qu'il pourroit, au moins jusqu'à ce que le mariage de mon fils fût terminé. Eh quoi, m'écriai-je, trahir la cause de la vérité, lorsque mon adversaire étoit au moment d'être battu! je renoncerois plutôt à ma fortune qu'à mon argument. « Votre fortune! répliqua mon ami. Je suis fâché de vous dire qu'elle n'existe plus. Le négociant de Londres entre les mains de qui vous l'aviez placée, a fait banqueroute, & il est parti sans laisser un sheling. Dissimulez au moins jusqu'à ce que le bonheur de votre fils soit assuré. La prudence vous en fait une loi. » Non, répondis-je, si je dois être pauvre, je ne serai pas un misérable, & jamais je ne désavouerai mes principes. La compagnie

va être informée de ce que vous m'apprenez. »

Décrire les différentes sensations des deux familles, à la nouvelle de mon infortune, seroit une tâche trop longue & trop pénible : mais la douleur des autres n'étoit rien en comparaison de celle que les deux amans paroissoient éprouver. M. Willemot qui sembloit déjà fort disposé à rompre, fut aisément déterminé ; il possédoit à perfection la prudence, trop souvent la seule vertu qui nous reste dans toute sa force, à soixante-douze ans.

Il ne nous restoit qu'un espoir, c'étoit que la nouvelle de mon infortune, fût ou prématurée, ou l'effet de la calomnie : mais une lettre de mon correspondant de Londres, vint bientôt m'en confirmer toutes les particularités. Pour moi la perte de ma fortune n'eût été qu'une bagatelle. La seule peine qu'elle me causoit, étoit par rapport à ma famille que l'infortune alloit humilier, & que l'éducation n'avoit pas endurcie au mépris.

Quinze jours se passerent sans que j'entrepriſſe de modérer son affliction ; car une consolation prématurée ne fait qu'irriter

la douleur. Pendant cet intervalle, je m'occupai des moyens d'assurer sa subsistance, & enfin on m'offrit une Cure de quinze livres sterling de revenu, dans un endroit assez éloigné, où je pourrois garder mes principes sans contradiction.

J'acceptai la proposition de tout mon cœur, déterminé à augmenter mon revenu, en faisant valoir une petite ferme.

Ma résolution prise, mon premier soin fut de ramasser les débris de ma fortune, & toutes nos dettes payées, nos créances acquittées, il ne nous restoit plus que quatre cent livres des quatorze mille livres que nous possédions. Ma principale attention fut de rabaisser la fierté de ma famille au niveau de sa situation; car je n'ignorois pas que rien n'est plus malheureux que l'indigence orgueilleuse.

» Mes enfans, leur disois-je, vous savez que notre prudence n'auroit pu prévenir notre infortune, mais elle peut au moins en alléger le poids. Nous sommes pauvres, mes amis, & la sagesse nous fait une loi de nous conformer à notre humble situation. Abandonnons, sans murmurer, toutes ces magnificences qui

n'empêchent point un grand nombre de riches d'être infortunés, & cherchons, dans un état moins élevé, cette paix de l'ame avec laquelle le monde peut être heureux. »

Comme mon fils aîné avoit suivi son cours d'étude, je résolus de l'envoyer à Londres, où je me flattois que ses talens pourroient servir à notre subsistance & à la sienne. La séparation des amis & des parens, est peut-être un des plus cruels effets de la pauvreté. Le jour vint bientôt où nous allions nous séparer pour la premiere fois : mon fils, après avoir pris congé de sa mere & du reste de la famille, qui le couvroient de baisers & l'inondoient de leurs larmes, vint me demander ma bénédiction ; je la lui donnai de tout mon cœur. C'étoit avec cinq guinées, le seul patrimoine qu'il pût attendre de moi.

» Mon enfant, lui dis-je, tu vas à Londres à pied, comme un de tes ancêtres y alla autrefois. Reçois de moi le même cheval qui lui aida à faire son voyage, ce bâton ; prends encore ce livre, ce sera ton appui & ta consola-

tion dans le voyage : tu trouveras dans ce livre un passage bien satisfaisant : » *je n'ai jamais vu*, dit l'Auteur, *l'homme de bien entiérement abandonné, ou ses enfants mendiant leur pain.* Mon fils étoit plein d'honneur & de probité. En le jettant seul & sans secours sur le théâtre du monde, je savois qu'il y joueroit toujours un rôle honnête, soit qu'il s'élevât, soit qu'il tombât.

Son départ ne précéda le nôtre que de quelques jours ; nous ne pûmes quitter un voisinage où nous avions coulé des heures si tranquilles, sans verser des larmes, que le courage même n'eût pu retenir. D'ailleurs un voyage de soixante-dix mille pour une famille qui ne s'étoit jamais éloignée de plus de dix, nous causoit de vives allarmes, & les cris des pauvres qui nous suivirent pendant quelques milles, contribuoient à les augmenter. Notre premiere journée fut de quarante milles : nous n'étions plus qu'à trente de notre futur asyle, lorsque la nuit nous surprit & nous força de nous réfugier dans une auberge de peu d'apparence, dans un Village situé sur la grande route. Quand on nous

eût donné une chambre, je priai, suivant mon usage, le maître de l'auberge de nous honorer de sa compagnie : il y consentit sans façon, ce qu'il pouvoit boire devant grossir la carte le lendemain matin. Il connoissoit tout le voisinage dans l'endroit où nous nous rendions, & particuliérement l'Ecuyer Thorahill, qui devoit être mon Seigneur, & qui demeuroit à quelques milles de-là. Il nous peignit ce Gentilhomme sous les traits d'un homme de plaisir, particuliérement connu pour son attachement au beau sexe. Il n'y avoit point de vertu qui pût résister à son adresse & à ses assiduités. A peine trouvoit-on à dix lieues à la ronde, une fille de fermier qui n'eût été l'objet de son triomphe & de sa perfidie. Quoique ce récit me fît quelque peine, il produisit un effet bien différent sur mes filles. Leurs traits s'animèrent, l'on voyoit briller dans leurs yeux l'espoir d'un triomphe prochain, & leur mere ne paroissoit pas moins charmée ni moins fiere de leurs appas & de leur vertu. Pendant que nous étions occupés de ces idées, l'hôtesse entra dans la chambre pour informer son mari qu'un

étranger qui étoit depuis deux jours dans leur maiſon, n'avoit plus d'argent & ne pouvoit payer ſa dépenſe. Plus d'argent, répliqua l'hôte ; la choſe eſt impoſſible. Pas plus tard qu'hier, il paya trois guinées à notre ſergent, pour ſauver un vieux ſoldat invalide, qui devoit être fouetté par la Ville pour avoir volé un chien. L'hôteſſe perſiſtant dans ſa premiere aſſertion, il ſe diſpoſoit à ſortir, jurant qu'il ſeroit payé de maniere ou d'autres, lorſque je le priai de m'introduire chez un étranger ſi charitable. Il y conſentit & me fit voir un homme d'environ trente ans, portant un viel habit autrefois brodé : ſa taille étoit bien priſe ; mais ſon viſage étoit empreint des traits de la réflexion : il avoit quelque choſe de ſec dans ſon abord, & il ſembloit ne connoître rien au cérémonial, ou les mépriſer. Lorſque le Maître de l'hôtellerie fut ſorti, je ne pus m'empêcher de témoigner à l'étranger la peine que me cauſoit ſon embarras, & je lui offris ma bourſe pour ſatisfaire à ce qu'on lui demandoit. Il me prit au mot, charmé, diſoit-il, que ſon peu de prévoyance lui eût fait

connoître qu'il y avoit encore quelque bienveillance parmi nous, & me demandant avant tout, le nom & la demeure de son bienfaiteur, pour s'acquitter aussitôt qu'il lui seroit possible. Je satisfis à sa demande, en lui disant mon nom, mes derniers malheurs, & l'endroit où j'allois m'établir. Cela est trop heureux, s'écria-t-il : je vais du même côté moi-même. Les eaux m'ont retenu ici deux jours, mais j'espere demain matin trouver le passage libre. Je lui témoignai le plaisir que nous feroit sa compagnie, & ma femme & mes filles, joignant leurs instances aux miennes, nous l'engageâmes à souper avec nous. Sa conversation tout-à-la-fois agréable & instructive, me retenoit malgré moi : mais il étoit temps de se retirer & de prendre des forces pour être en état de résister aux fatigues du jour suivant.

Le lendemain matin, nous partîmes tous ensemble, ma famille à cheval, pendant que M. Burchell, notre nouveau compagnon, suivoit un sentier pratiqué pour les gens de pied à côté de la grande

route, obſervant, avec un ſourire, que, comme nous étions mal montés, il étoit trop généreux pour nous laiſſer derriere. Les eaux n'étoient pas encore diminuées, nous fumes obligés de louer un guide, qui marchoit devant nous; M. Burchell & moi nous fermions la marche. Nous charmions la fatigue de la route, par des diſputes philoſophiques, qu'il ſembloit entendre parfaitement. Mais ce qui me ſurprenoit le plus, c'étoit que quoiqu'il fût mon débiteur, il défendoit ſon opinion avec autant d'opiniâtreté que ſi j'euſſe été le ſien. Il m'apprenoit, de temps à autres, le nom des Seigneurs à qui appartenoient les differentes maiſons que nous appercevions ſur la route. » Celle-» ci, me dit-il, en me montrant un Châ-» teau magnifique qu'on voyoit à quel-» ques diſtances, appartient à Monſieur » Thornhill, un jeune Gentilhomme qui » jouit d'une grande fortune, quoique » dépendante d'un oncle, Sir William » Thornhill, qui, content de peu pour » lui même, laiſſe ſon neveu jouir du » reſte, & réſide ordinairement à Londres. « Quoi! m'écriai-je, ce jeune Gentil-

» homme est le neveu d'un homme dont
» les vertus, la bienfaisance & les sin-
» gularités sont si célebres. Je l'ai en-
» tendu peindre, comme un des hommes
» les plus généreux & les plus singuliers
» du Royaume, un homme d'une bien-
» faisance extraordinaire. Pas tout-à-fait,
» répliqua M. Burchell. Il est vrai
» qu'il a porté cette vertu à l'excès dans
» sa jeunesse, car ses passions étoient
» fortes, & comme elles étoient tour-
» nées du côté de la vertu, il les porta
» à un degré romanesque. Il s'attacha de
» bonne heure à réunir les qualités d'un
» guerrier & d'un homme de lettres; il
» se distingua bientôt dans l'armée, & se
» fit quelque réputation parmi les savans.
» La flatterie suit toujours l'ambition; la
» sienne étoit d'obliger. Il aimoit l'hu-
» manité entiere; mais sa fortune l'em-
» pêchoit de reconnoître que ceux qui
» l'entouroient n'étoient que des miséra-
» bles. Ses profusions commencerent à
» diminuer sa fortune, mais non son bon
» cœur; il sembloit qu'il devenoit moins
» prévoyant, à mesure qu'il devenoit pau-
» vre. Il n'avoit plus rien à donner; il

» promettoit encore, incapable d'affliger,
» par un refus; ceux qui comptoient
» sur ses promesses, les voyant sans effet,
» le quitterent avec humeur, en l'acca-
» blant de reproches qu'il avoit mérités.
» Devenu mépriſable aux autres, il ne
» tarda pas à l'être à lui-même : il ne trou-
» voit pas de quoi s'en dédommager,
» dans les applaudiſſemens de ſon cœur,
» qu'il n'avoit pas appris à reſpecter en-
» core. Le monde prit à ſes yeux une
» face nouvelle ; la flatterie de ſes amis
» ne fut plus qu'une ſimple approbation,
» qui prit la forme amicale d'avis, & les
» avis rejettés amenerent les reproches.
» Bientôt il s'apperçut que les amis que
» ſes bienfaits avoient raſſemblés autour
» de lui, n'étoient pas les plus eſtimables
» des hommes ; il ſentit qu'il faut donner
» ſon cœur pour en gagner un autre. Je
» me convainquis enfin..... Mais j'oublie
» ce que je voulois dire. Enfin, Mon-
» ſieur, il réſolut de ſe reſpecter lui-
» même, & conçut un nouveau plan
» pour relever ſa fortune. Dans ce deſ-
» ſein, il parcourut toute l'Europe à pied,
» & avant l'âge de trente ans, il ſe vit

» plus riche qu'il ne l'avoit jamais été. » A préſent ſa bienveillance eſt plus raiſonnée & plus modérée qu'auparavant ; mais il a gardé ſon caractere de » ſingularité, & trouve le même plaiſir » dans la pratique des vertus extraordinaires. »

Je donnois toute mon attention au récit de M. Burchell, de maniere à ne pas prendre garde à ce qui ſe paſſoit devant nous ; mais allarmé par les cris de ma famille, & jettant les yeux de leur côté, j'apperçus ma fille cadette au milieu d'un courant rapide, tombée de ſon cheval & luttant contre le torrent. Elle avoit déjà diſparue deux fois, & je ne pouvois me débarraſſer aſſez vite, pour la ſecourir à tems. D'ailleurs les ſenſations que j'éprouvois, étoient trop violentes pour me permettre de voler à ſon ſecours ; ſa perte paroiſſoit inévitable, lorſque mon compagnon, appercevant le danger qu'elle couroit, s'élança au milieu des eaux, plongea dans le torrent, & l'amena, non ſans peine, au bord oppoſé. En prenant un peu au-deſſus du courant, le reſte de ma famille traverſa

sans éprouver aucun accident, & nous pumes alors joindre nos remercimens à ceux de ma fille. Il est plus aisé d'imaginer sa reconnoissance que de la rendre. Elle la témoignoit à son libérateur, par ses regards plus que par des paroles, & continuoit de s'appuyer sur son bras, comme si elle eût desiré d'éprouver encore son secours. Ma femme, de son côté, espéroit, disoit-elle, avoir un jour le plaisir de reconnoître ses bontés, en le recevant chez elle. Enfin, après nous être reposé tous à l'auberge la plus prochaine, & avoir dîné ensemble, il prit congé de nous, & nous poursuivîmes notre route. Ma femme observa, chemin faisant, qu'elle aimoit M. Burchell à la folie, & protesta que si sa naissance & sa fortune l'eussent rendu un parti digne d'une famille comme la nôtre, elle ne connoissoit point d'homme plus capable de fixer le choix d'une mere. Je ne pus m'empêcher de sourire en l'entendant tenir ce langage; à la veille peut-être de tomber dans la misere, prendre le ton important de l'opulence, c'étoit un ridicule, bien fait pour amuser la malignité. Mais pour

moi je n'ai jamais été choqué de ces illusions innocentes, dont l'effet est de nous rendre plus heureux.

Nos nouveaux voisins étoient des fermiers, qui faisoient valoir leurs propres terres, aussi loin de l'opulence que de la pauvreté. Trouvant chez eux toutes les commodités de la vie, rarement alloient-ils dans les Villes pour y chercher le superflu. Eloignés du beau monde, ils conservoient la simplicité des mœurs anciennes, & sobres, par une longue habitude, à peine savoient-ils que la tempérance est une vertu. Ils travailloient gaiement les jours ouvrables; mais ils observoient les fêtes comme des intervalles de repos & de plaisir.

A la nouvelle de notre arrivée, tout le voisinage vint à la rencontre de son Ministre, paré de ses plus beaux habits, & précédé d'une flute & d'un tambour. On avoit préparé un banquet pour nous recevoir : nous y primes place de bon cœur, & ce qui manqua du côté de l'esprit, fut bien réparé par la gaité.

Notre petite habitation étoit située au pied d'un côteau en pente douce, abritée

par un joli bois-taillis, & défendue par un ruiſſeau qui gazouilloit. D'un côté étoit une prairie, de l'autre une belle pelouſe. Ma ferme conſiſtoit en vingt acres d'excellente terre. Rien n'approchoit de la propreté de mes petits enclos ; les ormes & les haies étoient d'une beauté raviſſante. Ma maiſon n'avoit qu'un étage, & étoit couverte en chaume. L'intérieur étoit d'une blancheur éblouiſſante, & mes filles ſe firent un plaiſir d'orner les murs avec des deſſins de leur compoſition. La même chambre nous ſervoit de ſalle & de cuiſine, mais elle n'en étoit que plus chaude : d'ailleurs, comme elle étoit tenue avec une extrême propreté, & que notre vaiſſelle bien recurée & diſpoſée avec ſymétrie, formoit un coup-d'œil aſſez brillant, elle n'avoit pas beſoin d'un riche ameublement : il y avoit trois autres appartemens, un pour ma femme & pour moi, un autre pour mes deux filles, & le troiſieme avec deux lits, pour le reſte de mes enfans.

La petite république qui vivoit ſous mes loix, étoit réglée de la maniere ſuivante. Au lever du ſoleil, nous nous raſ-

ſemblions dans notre piece commune, où la ſervante avoit eu ſoin d'allumer du feu. Après nous être ſalués l'un l'autre, avec la politeſſe requiſe (car ſans les formes de la politeſſe, j'ai remarqué que trop de familiarité détruiſoit l'amitié) nous nous uniſſions pour témoigner notre reconnoiſſance à l'Etre bienfaiſant qui nous avoit donné un jour de plus pour le benir. Ce devoir ſacré rempli, j'allois avec mon fils, vaquer aux travaux journaliers du dehors, pendant que ma femme & mes filles s'occupoient à préparer le déjeûner qui étoit toujours prêt à la même heure : j'avois donné une demi-heure pour ce repas, & une heure pour le dîner, & ce tems ſe paſſoit en gaité innocente de la part de ma femme & de mes filles, & en argumens philoſophiques entre mon fils & moi.

Comme nous nous levions avec le ſoleil, nous ne pouſſions jamais nos travaux au-delà de ſon coucher : nous allions rejoindre une famille qui nous attendoit avec un regard riant, un cœur pur & un bon feu tout prêt pour nous recevoir. Quelques hôtes venoient de tems en tems

égayer notre solitude ; quelquefois le fermier Flamborough, notre voisin très-communicatif, & un aveugle qui jouoit de la flûte, venoient nous rendre visite, & goûter notre vin de groseille dont nous n'avions perdu la recette ni la réputation. Cette innocente compagnie avoit plusieurs moyens de se rendre amusante. Pendant que l'un jouoit de la flute, l'autre chantoit quelque ballade touchante. La soirée se terminoit comme la matinée avoit commencé. Les plus jeunes de mes fils lisoient leurs leçons du jour, & celui qui lisoit le plus haut & le plus distinctement, devoit avoir un sou le Dimanche, pour mettre dans le tronc des Pauvres.

Le Dimanche étoit notre jour de luxe, & toutes mes loix somptuaires ne purent le réprimer. Souvent je m'imaginois que mes leçons contre l'orgueil, avoient déraciné la vanité du cœur de mes filles, & bientôt je les trouvois encore attachées, dans le fond de leur ame, à leur ancienne parure : elles aimoient encore les broderies, les rubans, les colliers. Ma femme elle-même, conservoit beaucoup d'attachement pour son ruban de soie cramoisi,

parce qu'il m'étoit arrivé de lui dire une fois qu'il lui alloit à ravir.

Mais ce fut sur-tout le premier Dimanche que leur conduite me donna une grande mortification. La veille, j'avois prévenu mes filles que je desirois les voir prêtes de bonne heure le lendemain matin, & mes intentions avoient été ponctuellement suivies. Mais au moment du déjeûner, je vis ma femme & mes filles paroître avec toute leur ancienne magnificence. Leurs cheveux étoient plâtrés de pommade, leurs visages couverts de mouches, la queue de leurs robes retroussée, s'agitoit avec grand bruit à chacun de leurs mouvemens. Je ne pus m'empêcher de sourire, en voyant leur vanité, particuliérement celle de ma femme, sur la discrétion de laquelle je comptois davantage. Ma seule ressource fut d'ordonner à mon fils, d'un air d'importance, de faire approcher la voiture. Cet ordre frappa mes filles d'étonnement. Mais je le répétai d'un air & d'un ton encore plus solemnel. — » Sûrement mon cher, vous plaisantez, dit ma femme; nous pouvons fort bien marcher; nous n'avons

pas besoin de voiture. --- « Vous êtes dans l'erreur, mes enfans, répliquai-je, car si nous allons à l'Eglise dans cet équipage, les enfans de la Paroisse vont courir après nous pour nous huer. » J'avois toujours imaginé, reprit ma femme, que mon Charles aimoit à voir sa famille propre autour de lui. » Soyez-le autant qu'il vous plaira, m'écriai-je, & je vous en aimerai davantage; mais tout cela n'est pas propreté, c'est un luxe déplacé. Cette coëffure, ces mouches, ne serviront qu'à nous faire détester des femmes de tous nos voisins. Oui, mes enfans, continuai-je d'un ton plus grave, votre habillement doit être plus simple & plus modeste: la parure est indécente pour ceux qui ont à peine le nécessaire. Les riches mêmes devroient réfléchir que les chiffons de la vanité pourroient servir à couvrir la nudité de l'indigence. »

Cette remontrance eut l'effet que j'en attendois. Elles allèrent au même instant avec beaucoup de résignation prendre une mise plus simple. Et le lendemain j'eus le plaisir de trouver mes filles occupées d'elles-mêmes à couper leurs robes pour en faire

des

des veſtes des Dimanches à Dick & Bill, mes deux petits garçons, & ce qui étoit encore plus ſatisfaiſant, leurs robes parurent avoir gagné à ce ſacrifice.

A peu de diſtance de la maiſon, mon prédéceſſeur avoit pratiqué un ſiege de gazon ombragé par un berceau d'aubépine & de chevrefeuille. Là, quand le tems étoit beau & que nos travaux étoient finis, nous nous réuniſſions tous enſemble, pour jouir d'une riante perſpective, dans le calme du ſoir. Ce lieu où nous prenions le thé, étoit devenu pour nous une eſpece de petite fête, & comme elle ne revenoit que rarement, elle répandoit une joie nouvelle, & les préparatifs en étoient faits avec une ſorte d'importance & de cérémonie. Dans ces occaſions, nos deux petits nous faiſoient la lecture & étoient ſervis régulierement après nous. Quelquefois pour varier nos amuſemens, mes filles chantoient en s'accompagnant de la guittarre; & pendant qu'elles formoient un petit concert, ma femme & moi nous allions dans le champ voiſin embelli de bleuets & de centaurées; nous nous promenions en parlant

de nos enfans avec ivreſſe, & nous reſpirions le zéphir du ſoir, dont la douce haleine ſembloit nous apporter la ſanté & l'harmonie.

De cette maniere, nous commençâmes à trouver que chaque ſituation dans la vie peut avoir ſes plaiſirs; le matin nous ramenoit le retour du travail; le ſoir nous le faiſoit oublier dans le ſein d'un repos & d'une innocente gaieté.

Nous étions au commencement de l'automne, c'étoit un jour de fête, & toute la famille raſſemblée, nos jeunes muſiciens commençoient leur petit concert. Tout à coup, à vingt pas de l'endroit où nous étions aſſis, bondit légerement un cerf, qui à ſa reſpiration précipitée, ſembloit preſſé par des chaſſeurs. Nous avions à peine eu le tems de nous attendrir ſur le ſort du pauvre animal, que nous apperçumes à quelque diſtance des cavaliers & des chiens qui prenoient le même chemin. Je me diſpoſois de rentrer avec ma famille; mais ſoit curioſité ou ſurpriſe, ou quelque motif plus ſecret, ma femme & mes filles reſterent aſſiſes. Le piqueur qui devançoit la troupe paſſa

rapidement, suivi de quatre à cinq personnes qui paroissoient aussi pressées. Enfin un jeune homme d'une tournure plus agréable, parut, nous regarda un instant, s'arrêta au lieu de suivre la chasse, & donnant son cheval à un domestique, s'avança vers nous avec un air d'aisance & de supériorité. Sans autre compliment, il s'approcha pour saluer mes filles, mais elles avoient appris de bonne heure à déconcerter les présomptueux. Alors il nous dit que son nom étoit Thornhill, & que la terre qu'on voyoit à quelque distance, étoit à lui. Il se disposa de nouveau à saluer les dames, & tel est le pouvoir de la fortune & des beaux habits que cette fois il n'éprouva pas un refus. Comme son abord, quoique avantageux, étoit fort aisé, nous nous familiarisâmes bientôt ensemble, & appercevant des instrumens, il demanda la faveur d'une chanson. Je n'approuvois pas des liaisons si disproportionnées; en conséquence je fis signe à mes filles de refuser. Mais ma femme leur en fit un contraire, de maniere qu'elles chanterent une chanson de Dryden. M. Thorn-

hill parut fort content du choix de l'air & de l'exécution. Il en joua d'une maniere fort ordinaire. Mais ma fille aînée lui rendit ſes applaudiſſemens, & l'aſſura qu'il en tiroit des ſons plus harmonieux que ſon maître lui-même. A ce compliment, il s'inclina, ce qui lui valut une ſeconde révérence, Il loua ſon goût; elle applaudit à ſon intelligence & en peu de tems ils furent les meilleurs amis du monde. Cependant, la tendre mere, non moins heureuſe que ſes filles, inſiſtoit pour que ſon ſeigneur lui fît l'honneur de s'arrêter & de gouter ſon vin de groſeille. Toute la famille ſembloit empreſſée de lui plaire. Mes filles cherchoient à l'amuſer en mettant la converſation ſur des ſujets modernes; Moyſe au contraire lui propoſa une ou deux queſtions des anciens, ce qui lui procura la ſatisfaction de ſe faire moquer de lui. Car le bon jeune homme mettoit ſur le compte de ſon eſprit, le rire que faiſoit naître ſa ſimplicité. Mes deux petits n'étoient pas moins occupés, & ſe ſerroient familiairement contre l'étranger. J'avois bien de la peine à les empêcher de ternir

avec leurs petits doigts sales la broderie de ses habits, & de lever les basques de ses poches pour voir ce qu'elles contenoient. Le soir approchoit, il prit congé de nous; mais ce ne fut pas sans avoir demandé la permission de renouveller sa visite. Il étoit notre seigneur, pouvoit-il être refusé?

Aussitôt après son départ, ma femme assembla le conseil de la famille pour régler la conduite que nous avions à tenir. Elle pensoit que cette rencontre étoit un coup de bonheur. Elle avoit vu arriver des choses plus étranges. Elle espéroit revoir le jour où nous pourrions encore lever la tête & aller de pair avec ce qu'il y avoit de mieux, & conclud en disant qu'elle ne voyoit pas de raison pour que les deux miss Wrinklers eussent fait une grande fortune, & que ses deux filles n'en fissent pas une pareille. Comme cette derniere phrase s'adressoit à moi, je protestai que je ne voyois pas non plus la raison pourquoi un homme gagnoit un lot de 10000 livres à la loterie, tandis qu'un autre ne gagnoit rien. « En vérité, Charles, s'écria-t-elle, vous vous

plaisez toujours à contrarier votre femme & vos filles, quand elles ont quelque espoir flatteur; Sophie, dites-moi, ma chere, que pensez-vous de notre nouvelle connoissance? ne vous semble-t-il pas un brave homme? » Oui, maman, répondit Sophie, il a une infinité de choses à dire sur toutes sortes de sujets, il n'est jamais embarrassé, & plus le sujet est frivole, plus il a le talent d'y briller. ---- Oui, continua Olivia, il est assez bien pour un homme; mais pour moi, je ne l'aimerois pas. Il est trop familier, trop hardi, & sur la guittare, il est choquant. J'interprétai ces deux discours en sens contraire. J'en conclus que Sophie mépriſoit intérieurement notre jeune seigneur autant qu'Olivia l'admiroit en secret. J'observai à mes enfans qu'il ne m'avoit pas prévenu en sa faveur, que les liaisons disproportionnées amenent toujours des regrets & des défauts, & qu'il avoit lui-même paru fort bien sentir la distance qui nous séparoit. Je finis par leur insinuer ce que je redoutois de lui, quoique je ne craignisse rien de la conduite de mes enfans. J'en

aurois dit davantage ; mais je fus interrompu par l'arrivée d'un domeſtique de l'écuyer, qui apportoit de ſa part une portion de ſa chaſſe & une promeſſe de venir diner avec nous quelques jours après. Un préſent envoyé ſi à propos, plaida trop fortement en ſa faveur, pour que mes objections puſſent lui nuire. Je pris le parti de me taire, ſatisfait d'avoir montré le danger, & laiſſant à leur prudence le ſoin de l'éviter. Car une vertu qu'il faut toujours garder, eſt rarement digne du ſentinelle.

La diſpute avoit été un peu vive. Pour la terminer, on convint d'apprêter une partie de la chaſſe pour le ſouper, & mes filles ſe mirent de bon cœur à l'ouvrage. « Je ſuis fâché, m'écriai-je, que nous n'ayons pas de voiſin ou d'étranger pour partager ce régal. Car l'hoſpitalité donne un nouveau prix à ces ſortes de fêtes. » Dieu ſoit loué! dit ma femme. J'apperçois notre bon ami M. Burchell, celui qui a ſauvé notre Sophie, & qui vous a ſi bien battu par ſes argumens. Réfuter mes argumens! m'écriai-je. Vous êtes dans l'erreur, ma chere. Il y a bien

peu de perſonne en état de le faire. Je ne vous diſpute point le talent que vous avez de faire des pâtés d'oye, & je vous prie de me laiſſer celui de faire des argumens. Dans le moment, le pauvre M. Burchell entra dans la maiſon & fut bien reçu de toute la famille qui lui prit cordialement la main, pendant que le petit Dick lui avança officieuſement une chaiſe.

J'étois ſenſible à l'amitié de ce pauvre homme, parce que je ſavois qu'il avoit beſoin de la mienne, & qu'il étoit obligeant autant qu'il étoit en ſon pouvoir. Il étoit connu dans notre voiſinage comme un pauvre Gentilhomme qui n'avoit voulu rien faire dans ſa jeuneſſe, quoiqu'il eût à peine paſſé l'âge de trente ans. Quelquefois il parloit de fort bon ſens. En général il aimoit ſingulierement la compagnie des enfans, qu'il appelloit d'innocens petits hommes. Il leur chantoit des ballades, leur contoit des hiſtoires, & rarement il venoit ſans avoir dans ſes poches quelque choſe pour eux, comme du pain d'épice ou des ſiflets. Il ſe rendoit une fois par an dans notre voiſinage, & vivoit chez les voiſins qui lui donnoient l'hoſ-

pitalité. Ce soir là, il resta donc à soûper avec nous, & ma femme n'épargna pas son vin de groseille. La conversation fut fort gaie; M. Burchell chanta de vieilles chansons & raconta aux enfans force histoires aussi touchantes que merveilleuses. Enfin notre coq qui se faisoit régulierement entendre à onze heures, nous avertit qu'il étoit tems de se coucher. Mais une difficulté imprévue se présenta. Comment loger l'étranger? tous nos lits étoient occupés, & il étoit trop tard pour l'envoyer à l'auberge. Dans cet embarras, le petit Dick lui offrit la moitié de son lit, si son frere Moyse vouloit le laisser coucher avec lui, « & moi, cria Bill, je donnerai ma part aussi à M. Burchell, si mes sœurs veulent me prendre avec elles.» Je louai leur hospitalité, comme elle méritoit de l'être. Deborah, dit-il à ma femme, donnez à ses deux enfans deux morceaux de sucre, le plus gros à Dick, parce qu'il a parlé le premier. Le lendemain matin j'éveillai de bonne heure toute ma famille pour m'aider à mettre à l'abri du regain, & notre hôte nous offrant ses secours, ils furent acceptés. Je ne pus

m'empêcher de remarquer ſon aſſiduité à aider ma fille Sophie. Quand il eut fini ſa tâche, il voulut ſe mêler de la ſienne & amener une converſation particulière. Mais j'avois trop bonne idée de l'intelligence de Sophie, & j'étois trop convaincu de ſon ambition pour avoir rien à craindre d'un amant ruiné. Quand nos travaux furent terminés, M. Burchell fut invité comme la veille. Mais il s'en excuſa, diſant qu'il alloit coucher chez un voiſin, à l'enfant duquel il portoit un ſifflet. A ſouper la converſation tomba ſur notre hôte. »Voyez cet infortuné leur dis-je, quel exemple frappant des maux qui ſont l'effet d'une jeuneſſe légère & extravagante ? Où ſont maintenant les flatteurs pour qui ſes moindres deſirs étoient des loix ? Les applaudiſſemens qu'ils donnoient à ſes ſaillies, ſont changés en ſarcaſmes. Il eſt pauvre & peut-être mérite-t-il ſa pauvreté, puiſqu'il n'a ni l'ambition d'être indépendant, ni le talent de ſe rendre utile ». Animé par des motifs ſecrets, je prononçai ces mots avec un peu d'aigreur, ce qui fut doucement relevé par Sophie. » Papa,

dit-elle, quelle qu'ait été sa premiere conduite, l'état où il est doit le garantir de la censure ; son indigence présente est un châtiment assez rigoureux de sa folie passée, & j'ai souvent entendu dire à mon papa lui-même, qu'il y a de la barbarie à frapper une victime que la Providence a déjà frappée «. — « Vous avez raison Sophie, s'écria Moyse, & un ancien a fort bien representé cette malignité coupable par les efforts d'un payſan pour écorcher le juste Marsyas, qui, selon la fable, étoit déjà écorché par Apollon. D'ailleurs je ne sais pas si la situation de ce pauvre homme est aussi triste que mon pere nous la représente. Nous ne pouvons juger des sentiments des autres parce que nous sentirions à leur place. Quelque obscure que soit à nos yeux la demeure de la Taupe, l'animal la trouve éclairée suffisamment pour les siens. Et pour en revenir à M. Burchell, il me paroît que son esprit est conforme à sa situation. Car je n'ai jamais entendu de conversation plus vive & plus animée que la sienne d'aujourd'hui, lorsqu'il causoit avec vous, Sophie ». Ce mot dit

ſans deſſein fit naître une rougeur qu'elle s'efforça de déguiſer par un rire affecté, aſſurant qu'elle n'avoit pas fait la moindre attention à ce qu'il avoit pu dire. Cependant, ajoutoit-elle, je crois qu'en effet il a pu être fort bel homme autrefois. La promptitude avec laquelle elle voulut ſe juſtifier & ſa rougeur étoient des ſymptômes que je n'approuvois pas interieurement, mais je ne laiſſai pas entrevoir mes ſoupçons.

Comme nous attendions notre ſeigneur le lendemain, ma femme alla faire ſon pâté, Moyſe ſe mit à lire, pendant que j'enſeignois mes deux petits; mes filles paroiſſoient auſſi affairées que les autres, & je remarquai qu'elles faiſoient cuire quelque choſe ſur le feu. Je ſuppoſai d'abord qu'elles aidoient leur mere. Mais Dick me dit à l'oreil qu'elles faiſoient une eau pour le teint. J'avois une averſion naturelle pour toutes ces ſortes d'eaux que je ſavois plus propres à gâter la peau qu'à l'embellir. Je m'approchai donc doucement du feu, & ſous prétexte de l'arrenger, je renverſai comme par accident toute la compoſition, & il étoit trop tard pour en commencer une autre.

Le matin du jour où nous devions recevoir notre seigneur, on se doute bien que nous épuisames toutes nos provisions pour lui faire honneur. On s'imagine bien aussi que ma femme & mes filles mirent leurs plus brillantes parures. M. Thornhill vint avec deux amis dont l'un étoit son chapelain; il voulut envoyer ses nombreux domestiques à l'auberge. Mais ma femme, dans l'orgueil de son cœur, insista pour qu'il restassent tous, ce qui fit jeuner la famille pendant plus de trois semaines. M. Burchell nous avoit fait entendre la veille, qu'il y avoit des propositions de mariage entre M. Thornhill, & Miss Wilmot, la maîtresse de mon fils Georges, & cette nouvelle diminua un peu la cordialité de la réception qu'on lui fit. Mais notre embarras cessa bientôt, car quelqu'un de la compagnie venant à la nommer, M. Thornhill observa avec un serment, que c'étoit le comble de l'absurdité de citer comme une beauté un tel épouventail. » En vérité, dit-il, j'aimerois autant choisir ma maîtresse à la lueur de la lampe qui brûle sous le cadran de sir Dunstant ». Il rit tout le

premier de sa plaisanterie, & nous l'imitames, les bons mots des riches peuvent-ils manquer de réussir ? Olivia ne put s'empêcher de dire assez haut pour être entendue, qu'il étoit d'une charmante humeur.

Après diner, le ministre voulut, comme à son ordinaire porter la santé de l'église. Le chapelain parut l'approuver & même vouloir l'imiter, mais cela fit un objet de dérision pour M. Thornhill, & engagea une dispute assez vive entre lui & Moyse, qui mettoit à contribution tout ce qu'il savoit.

L'écuyer qui ne pouvoit bien longtems lui tenir tête, lui ferma la bouche par une mauvaise plaisanterie qui mit les rieurs de son côté. Moyse tout déconcerté étoit la seule figure sérieuse, au milieu d'un cercle joyeux, & de tout le diné il ne desserra pas les dents.

Toutes ces prétendus saillies qui étoient loin de m'amuser, firent sur Olivia, un effet bien différent ; M. Thornhill passa dans son esprit pour un homme très-spirituel : & pour lui pardonner il suffit, de considerer combien une belle figure, de

beaux habits & de la fortune ont d'empire sur-tout auprès d'une femme. M. Thornhill est très aimable, malgré sa profonde ignorance parloit aisément & s'étendoit avec grace sur les lieux communs de la conversation. Est-il étonnant que de pareils talents lui eussent gagné les affections d'une jeune personne à qui son éducation avoit appris à apprécier des dehors aimables pour son propre compte, & par conséquent à les estimer quand elles les trouvoit dans un autre ?

Après le départ de notre jeune Seigneur, nouveaux débats sur son mérite. Comme il avoit honoré particulièrement Olivia de ses regards & de sa conversation, on ne pouvoit plus douter qu'elle ne fût l'objet de sa visite. Elle reçut même d'assez bonne grace les plaisanteries innocentes de son frere & de sa sœur à cette occasion. Ma femme sembloit aussi partager la gloire de cette journée, & s'applaudissoit de la conquête de sa fille, comme si elle eût triomphé elle-même. Elle m'avoua que c'étoit par ses ordres que ses filles avoient encouragé les poursuites de notre jeune Seigneur. Elle avoit toujours eu de l'ambi-

tion, & je pouvois voir maintenant suivant elle, qu'elle avoit eu raison. Car qui pouvoit savoir comment tout cela finiroit? » Qui le sait en effet, répondis-je en soupirant? Pour moi je suis bien éloigné de partager votre joie; j'aimerois cent fois mieux un homme brave & honnête, que ce beau gentilhomme avec sa fortune & ses principes. Et je vous en donne ma parole, s'il est ce que je le soupçonne d'être, jamais un esprit fort ne sera l'époux de ma fille. »

Mon fils entreprit de le défendre, ma femme se mêla bientôt de la conversation; elle observa que plusieurs personnes fort sages de notre connoissance avoient été des esprits forts & étoient devenus de fort bons maris, & qu'elle connoissoit des filles sensibles assez habiles pour convertir leur mari. Qui sait, mon cher, ce qu'Olivia seroit en état de faire? Cette enfant sait beaucoup, & à ma connoissance, elle est très-forte sur la controverse.

Sur la controverse! m'écriai-je: où a-t-elle pu la connoître? Jamais je n'ai mis entre ses mains des livres de cette

nature, vous lui donnez plus de mérite qu'elle n'en a. Non, mon papa, reprit doucement Olivia. J'ai réellement lu beaucoup de controverse. J'ai lu les disputes entre Thwackum & Square, (1) celles de Robinson avec Vendredi. Fort bien, répondis-je, vous êtes une bonne fille, oui, vous êtes fort en état de faire des conversions. Ainsi, allez aider à votre mere à faire des tourtes aux groseilles.

Le lendemain, nous reçumes une seconde visite de M. Burchell. Je commençois pour certaines raisons à ne pas en être trop content. Mais je ne pouvois lui refuser ma société & le coin de mon feu. Il est vrai que son travail étoit souvent plus que suffisant pour nous défrayer, car c'étoit notre plus vigoureux travailleur. De plus, il avoit toujours quelque chose d'amusant à nous dire pour charmer nos fatigues, & il se montroit tout à la fois si singulier & si adroit, qu'il avoit mon amitié & ma conversation. Mon seul mécontentement venoit

(1) Deux pédans du roman de Tom Jones.

de l'attachement qu'il témoignoit pour ma fille cadette. Il l'appelloit, en plaisantant, sa petite maîtresse, & quand il achetoit des rubans pour mes filles, c'étoit toujours elle qui avoit les plus beaux. Je ne sais comment cela se faisoit. Mais il sembloit chaque jour devenir plus aimable; son esprit paroissoit s'animer & sa simplicité prendre la supériorité de la sagesse.

Nous dînâmes dans les champs, la nappe fut mise sur l'herbe, & nous nous assîmes, ou plutôt nous nous couchames autour d'un modeste & frugal repas que M. Burchell anima par sa gaieté. Pour augmenter notre satisfaction, deux fauvettes se répondoient d'une haye à l'autre, le rouge-gorge venoit familierement becqueter des miettes jusques dans nos mains & chaque son ne nous retraçoit que l'innocence & la tranquillité. Vers la fin du dîner, on parla d'ouvrages d'esprit. M. Burchell s'éleva contre ceux qui gâtent la poesie par une vaine combinaison d'images sans plan & sans liaison; une redondance d'épithetes qui augmente le son sans ajouter au sens. Pour nous donner

une idée de son goût pour la poësie, il nous lut la ballade suivante, qui, si elle n'étoit pas, dit-il, exempte de tous défauts, l'étoit au moins de ceux qu'il venoit de reprendre.

Hermite, bon hermite! ici dans la bruyere
A mes pieds égarés, viens frayer un chemin.
Je vois dans ce vallon briller une lumiere
Est-ce un azyle ouvert au pauvre pélerin?
O garde-toi, mon fils d'une errreur dangereuse,
Crains d'engager tes pas dans l'horreur de la nuit;
Ce sont des feux dont la lueur trompeuse,
Cherche le voyageur, l'appelle & le trahit.
Tu ne peux dans ces bois trouver un autre azyle;
Viens, ma porte est ouverte au fils de l'étranger.
Un doux miel, quelques fruits, un lit frais & tranquille,
Voilà tous mes trésors, tu peux les partager.
Mes agneaux dans nos champs libres comme moi-même,
Craignent peu que mon bras leur raviſſe le jour.
La pitié qu'a pour moi la puiſſance ſuprême
A la foible brebis je la donne à mon tour.
Mais tu le vois, au pied de ces vertes montagnes,

D'un repas innocent je cueille les douceurs;
Un lait pur, le ruiſſeau qui baigne les campagnes
Aiſément de ma ſoif appaiſent les ardeurs.
Viens ſous mon toit de chaume où le bonheur repoſe,
Viens, chaſſe devant toi les ennuis & les ſoins.
Nos beſoins, ſur la terre, ami, ſont peu de choſe,
Et combien peu de tems avons-nous ces beſoins?
Comme en un beau matin la roſée amoureuſe,
D'un lys à peine éclos, cherche à s'ouvrir la fleur,
Telle de ce diſcours, l'éloquence onctueuſe,
Pénétroit l'étranger & couloit dans ſon cœur.
L'Hermite prend ſa main, & vers un frais bocage,
Le guide en l'animant d'un ſourire ingénu.
C'eſt là que dans la paix d'un riant hermitage,
Au reſte des mortels il vivoit inconnu.
Les tréſors qu'en ſes murs, la cabane recele
Ne ſont point défendus par des verroux puiſſans,
Un loquet, rattaché d'une ſimple ficelle,
Ouvre un accès facile aux beſoins des paſſans.
Ils entrent, c'étoit l'heure, où, près de ſa famille,
L'homme revient du jour, ſuſpendre le labeur.
L'Hermite en ſon foyer, ſouffle un feu qui petille

Pour recréer les ſens de ſon hôte rêveur.
Bientôt de fruits vermeils ſa table eſt décorée;
Il choiſit les plus doux, l'invite à s'en nourrir,
Puis, laiſſant pour le ſoir la légende ſacrée,
Par des récits joyeux il veut le réjouir.
Mais rien de l'étranger n'adouçit la triſteſſe,
Du poids de ſa douleur il ſe ſent accabler;
C'eſt envain qu'il combat le trouble qui le preſſe.
Des larmes de ſes yeux commencent à couler.
L'Hermite voit ſes maux, ſon ame en eſt ſaiſie,
Jeune homme, lui dit-il, quì cauſe tes chagrins?
Sont-ce des biens perdus, une amitié trahie?
Eſt-ce un amour payé par d'injuſtes dédains?
Va, les plaiſirs de l'or ſont des biens infideles,
Qu'eſt-ce que l'amitié qui fuit le malheureux?
L'amour n'eſt ici bas qu'au nid des tourterelles;
Dans le cœur d'une femme il hairoit ſes feux.
Courage, mon ami, fuis un ſexe perfide;
Je connois mieux que toi ſa trompeuſe douceur,
Il dit, & ſur le front de ſon hôte timide
Il voit naître à ces mots le trouble & la rougeur.
De tous ſes ſens, bientôt l'étranger perd l'uſage;

L'Hermite secourable entr'ouvre ses habits;
Par un sein palpitant qui se fraye un passage,
D'un sexe déguisé les secrets sont trahis.
Ce voyageur n'est plus qu'une fille ingénue,
Qui reprend par degrès ses esprits languissans,
Mais qui n'osant sur lui lever encore la vue,
Exhale ainsi sa peine en ces tristes accens.
» Mon pere pardonnez, si dans cette retraite,
Moi profane, je viens troubler votre repos,
Vous voyez à l'état où la douleur me jette
Quelle tendre pitié vous devez à mes maux.
» Mes yeux ont vu les rives du Tage;
Mon pere, que je pleure, étoit riche & puissant;
C'est pour moi qu'il aimoit son immense héritage,
Ma mere n'étoit plus, j'étois son seul enfant.
» Des charmes que du ciel j'obtins dans sa colere
L'adolescence à peine eût déployé la fleur,
Vingt rivaux empressés, sous les yeux de mon pere,
Vinrent se disputer l'empire de mon cœur.
» Les uns nés généreux ignoroient l'artifice,
Et par mes seuls attraits se laissoient enflammer;
D'autres, d'un faux transport masquant leur avarice,
Aimoient mon opulence, & feignoient de m'aimer.
» Leurs soins sans m'attendrir amusoient ma jeunesse,

En vain dans leurs tournois ils brilloient chaque jour ;
Tharsis en tous les jeux signaloit son adresse,
Et m'en offrant le prix, n'osoit parler d'amour.
» Vêtu sans un vain luxe en sa noble élégance,
Il ne tenoit du sort ni trésors, ni grandeur.
Ses talens formoient seuls l'éclat de sa naissance,
Son cœur fut tout son bien, & j'avois tout son cœur.
» Les premiers feux du jour dans un ciel sans nuages,
La rose épanouie au souffle d'un vent frais,
Ne pourroient vous offrir que de foibles images
De l'aimable candeur que respiroient ses traits.
» Et moi, ceignant mon front d'un debut inflexible,
Cruelle, je plongeois ses beaux jours dans le deuil,
Et tandis qu'à ses feux mon ame étoit sensible,
Des peines qu'il souffroit, j'enivrois mon orgueil.
» Longtems son cœur soumis dévora ces outrages ;
Mais enfin accablé par mes sanglans dédains,
Il traîna ses douleurs dans ces forêts sauvages,
Où l'on dit que le Ciel a fini ses destins.
» Hélas ! il n'est donc plus, & j'ai fait son supplice !
Oh ! ce n'est point assez d'un stérile remord
Jamais je n'expierai mon barbare caprice,

Qu'en mourant sur la tombe où l'enferme la mort.
» Qui me la montrera cette tombe chérie?
Et dans mon désespoir j'y cours m'ensevelir.
C'est ainsi que pour moi, Tharsis perdit la vie,
C'est ainsi que pour lui je veux aussi mourir. »
« Non, non, dit en tombant à ses pieds qu'il embrasse,
Non, dit l'Hermite en pleurs, non tu ne mourra pas.
La belle, avec fierté repousse son audace,
Mais quoi, Dieu! c'est Tharsis qu'elle tient dans ses bras.
» Regarde-moi, dit-il, ô ma chere Zélie!
Oui, c'est moi, c'est Tharsis, il t'adore toujours.
Reconnois ton amant que tu rends à la vie,
Et qui, sans te revoir, croyoit finir ses jours.
» Oh! qui m'auroit promis le sort qui nous rassemble.
Je serai tout pour toi, tu sens tout mon bien.
Séparés si long-tems, nous vivrons donc ensemble;
Et mon dernier soupir se perdra dans le tien.

Pendant la lecture de cette ballade, Sophie sembloit joindre un regard de tendresse à son approbation. Mais notre tranquilité fut bientôt troublée par un coup de fusil tiré près de nous, & immédiatement après un homme se fit jour à travers

travers la haie, pour ramasser la pièce qu'il avoit tuée. Le chasseur étoit le chapelain de l'écuyer qui avoit tiré une des fauvettes dont le ramage nous amusoit si agréablement. Le bruit effraya mes filles, & je remarquai que Sophie dans son effroi s'étoit jettée entre les bras de M. Burchell, pour y trouver un azile. Le chapelain s'approcha & nous demanda pardon de nous avoir troublés, protestant qu'il ignoroit que nous fussions si près. Ensuite il s'assit près de la plus jeune de mes filles, & lui offrit sa chasse du matin. Sophie alloit le refuser. Mais un coup d'œil de sa mere la détermina à l'accepter. Ma femme, comme de coutume, ne put contenir sa vanité. Elle me dit à l'oreille que Sophie avoit fait la conquête du chapelain, comme sa sœur celle de l'écuyer. Je soupçonnois cependant avec quelque probabilité que ses affections étoient engagées ailleurs L'objet du message du chapelain étoit de nous informer que M. Thornhill avoit fait préparer de la musique & des rafraichissemens, & que son intention étoit de donner aux jeunes Miss un bal au

clair de la Lune, sur la pelouse qui étoit devant notre porte. » Je ne puis nier, ajouta-t-il, que je ne sois intéressé à venir le premier vous porter cette nouvelle. J'espere, pour ma récompense, que Miss Sophie voudra bien m'honorer de sa main pour le bal. » Ma fille répondit qu'elle y auroit consenti volontiers, si elle l'eut pû avec justice. » Mais ajouta-t-elle, en regardant M. Burchell, monsieur a partagé avec moi les travaux du jour; il est juste qu'il en partage les amusemens «. M. Bourchell la remercia de cette faveur. Mais il céda ses droits au chapelain, ajoutant qu'il devoit aller le soir même à cinq milles delà à un repas de moissonneur où il étoit invité. Son refus me parut extraordinaire. Je ne pouvois comprendre comment une jeune personne qui paroissoit aussi sensée que ma fille pouvoit préférer un homme sans fortune à quelqu'un d'un état brillant. Mais comme les hommes sont plus en état de distinguer le mérite des femmes, ainsi les femmes sont plus clairvoyantes sur celui des hommes.

A peine M. Burchell avoit pris con-

gé, & Sophie consenti à danser avec le chapelain, que mes enfans vinrent en courant m'avertir que l'écuyer étoit venu avec une nombreuse compagnie. A notre retour, nous trouvames notre jeune seigneur avec deux cavaliers moins apparents & deux jeunes dames richement mises, qu'il nous présenta comme des femmes de distinction de la ville. Il ne se trouva pas assez de chaises pour toute la compagnie, sur quoi M. Thornhill proposa de faire asseoir les cavaliers sur les genoux des dames. Je m'y opposai formellement, en conséquence Moyse eut ordre de nous aller chercher des chaises, & comme nous n'avions pas assez de dames pour les contre-danses, les deux amis de M. Thornhill accompagneren t mon fils afin de trouver des danseuses, & ils ramenerent les jeunes filles de mon voisin Flamborough, vermeilles comme la rose, mais un peu moins que leurs rubans: un obstacle imprévu nous arrêta. Les deux jeunes Miss paroient bien pour les meilleures danseuses de la paroisse; elles savoient les gigues & les rondes en perfection;

mais elles n'entendoient rien aux contre-danses; ce contretems nous dérangea d'abord ; mais après un peu de confusion elles commencerent à s'en tirer assez bien. Notre musique consistoit en deux violons, un flageolet & un tambourin. La lune brilloit de tout son éclat : M. Thornhill & ma fille aînée ouvrirent le bal, à la grande satisfaction des spectateurs, que le bruit de notre petite fête avoit rassemblée de tout le voisinage. Ma fille dansoit avec tant de grace & de légèreté, que ma femme ne pût contenir sa vanité & assura que la petite friponne lui avoit volé tous ses pas. Les dames de la ville firent de grands efforts pour imiter sa grace & son aisance ; mais leurs efforts furent inutiles. Leurs airs penchés & langoureux, leurs tours de force n'y purent rien faire. Les spectateurs avouoient que tout cela étoit fort beau. Mais le voisin Flamborough observoit que le pied de Miss Livry s'accordoit avec la musique comme s'il eût été son écho. Au bout d'une heure, les dames parlèrent de se retirer du bal, de peur, disoient-elles, de gagner du froid.

De retour à la maiſon nous trouvames un ambigu fort élégant que M. Thornhill avoit fait apporter. Ce fut alors que mes pauvres filles ſe trouvèrent totalement éclipſées. On ne parla que du grand monde & des ſujets de converſation qui y ſont à la mode, peinture, muſique, shakespear, &c. Il échappa un ou deux juremens aux dames, ce qui nous mortifia ſenſiblement. Mais je n'y vis qu'un plus ſûr indice de leur diſtinction, quoique j'aye appris depuis que les juremens ne ſont point du tout à la mode dans le grand monde. Mais leurs beaux habits jettoient un voile ſur ce qui pouvoit déplaire dans leur converſation. Tous leurs talens ſupérieurs étoient pour mes filles un objet d'envie. Mais l'indulgence des dames ſurpaſſoit encore leurs autres qualités brillantes. Une d'elle obſerva que ſi Miſſ Olivia eût vu le monde un peu davantage, elle ſeroit infiniment bien, & l'autre ajouta qu'avec un ſeul hyver à Londres la petite Sophie ne ſeroit pas reconnoiſſable. Ma femme ne manqua pas d'être du même avis & d'aſſurer que le plus ardent de ſes déſirs

étoit de pouvoir procurer à ses deux filles un seul hyver de Londres, pour donner le dernier poli à leur éducation. Je ne pus m'empêcher de répliquer que leur éducation étoit déjà au-dessus de leur fortune, & qu'un plus grand rafinement ne serviroit qu'à rendre leur pauvreté ridicule, en leur donnant le goût des plaisirs qui leur étoient interdits.-- Eh! quels plaisirs, s'écria sir Thornhill, ne méritent pas celles qui en ont tant le pouvoir d'en procurer? Pour moi ma fortune est considérable, amour, plaisir & liberté, voila ma devise. Mais parbleu si la moitié de ma fortune pouvoit faire plaisir à ma charmante Olivia, elle seroit à elle, & le seul bonheur que je lui demanderois ce seroit de me permettre d'y joindre ma personne. Je n'étois pas assez étranger au monde pour ne pas sentir l'insolence de la proposition; mais je me fis une loi de commander à mon ressentiment. Monsieur, m'écriai-je, la famille que vous honorez aujourd'hui de votre compagnie, a été élevée dans des sentimens d'honneur aussi délicats que peuvent être les vôtres. Le moindre effort

qu'on feroit pour les attaquer, pourroit être suivi des plus funestes conséquences. L'honneur est le seul bien que nous possédions, & par conséquent exige tous nos soins pour le garder. Je fus bientôt fâché de la chaleur avec laquelle j'avois prononcé ces paroles. Le jeune homme me serrant la main, protesta qu'approuvant ma délicatesse, il ne pouvoit s'empêcher de blâmer mes soupçons. Une pareille idée étoit bien loin de son cœur, & puis une beauté qui soutiendroit un siège en regle n'étoit pas de son goût, & ses amours étoient l'affaire d'un coup de main. Ce dernier mot effaroucha les dames qui jusques-là avoient affecté de ne rien entendre à ce qui se disoit. Elles commencerent un fort serieux dialogue sur la vertu, dialogue dont ma femme, le chapelain & moi devinmes bientôt les interlocuteurs, & je fus enchanté que mes petits enfans n'eussent pas été se coucher aussitôt qu'à l'ordinaire, pour assister à une conversation aussi édifiante. Enfin après un long entretien sur les plaisirs de la tempérance, sur les charmes du lever du soleil

pour une ame pure & innocente, la nuit s'étoit écoulée fort agréablement; la compagnie pensa à se retirer. Les dames sembloient se faire violence pour se séparer de mes filles, pour qui elles avoient conçu un attachement particulier, & elles se réunirent pour nous presser de permettre qu'elles les emmenassent. L'écuyer appuya la demande, & ma femme même y joignit ses instances; mes filles me laissèrent voir dans leurs regards tout le desir qu'elles en avoient. Je m'excusai par une ou deux raisons qu'elles écartèrent sur le champ. Enfin je fus obligé d'articuler un refus positif, ce qui me valut tout le lendemain des regards mécontens & des monosyllabes pour toute réponse.

Je commençai à m'apercevoir que mes longues & pénibles leçons sur la simplicité, la tempérance & la paix de l'ame n'étoient plus guere écoutées. Les égards que nous avoient marqué les gens du grand monde, avoient réveillé cet orgueil que j'avois assoupi, sans pouvoir le bannir. Nos fenêtres furent remplies, comme auparavant, d'eaux & de pomades pour le

visage. On craignit le soleil au dehors comme l'ennemi de la peau, & le feu au dedans comme celui de la traîcheur. Ma femme observa qu'en se levant trop matin ses filles avoient les yeux battus, qu'en travaillant après le dîné elles auroient le nez rouge, & me convainquit même que leurs mains n'étoient jamais si blanches que lorsqu'elles restoient à rien faire. Ainsi au lieu de finir les chemises de George elles passerent le tems à donner de nouvelles formes à leurs ajustements, ou à faire des fleurs. Les deux Miss Flamborough, leurs premières & aimables compagnes, furent disgraciées comme une connoissance trop au dessous d'elles, & l'on ne parla plus que du grand monde & de ce qui s'y dit, de peinture, de musique, de goût & de Shakespear.

Tout cela eût encore été supportable, si une diseuse de bonne aventure n'eût pas achevé de nous tourner la tête. A peine la sybile bafannée eût-elle paru, que mes filles vinrent en courant me demander un shelling pour se faire lire leur destinée dans leurs mains. J'aimois à les voir contentes, je ne pus les re-

fuſer ; je dois obſerver pour l'honneur de la famille, qu'elles n'étoient jamais ſans argent. Ma femme avoit toujours eu l'attention de leur laiſſer à chacune une guinée dans leurs poches, mais avec expreſſe défenſe d'y jamais toucher. Après être reſté quelque temps avec la Bohémienne, à leur retour je vis par leur regard qu'on leur avoit fait de brillantes prédictions. » Eh bien, mes enfans, que vous a-t-on dit ? Dis-moi, Livry, la diſeuſe de bonne aventure t'a-t-elle revélé quelque choſe qui valût ton argent? Je vous proteſte, papa, répondit l'aînée d'un air fort ſérieux, qu'elle a des intelligences avec quelqu'être ſurnaturel. Elle a poſitivement déclaré que je dois en moins d'un an épouſer un riche écuyer. --Fort-bien & toi Sophie, quel mari t'a-t-on promis ? Un lord, après que ma ſœur aura épouſé l'écuyer. —— Comment voilà tout ce que vous avez pour deux shelings? Un lord & un écuyer. Folles que vous êtes ! pour la moitié de la ſomme, je vous aurois promis, moi, un prince, un Nabal.

Cette curioſité ne laiſſa pas de pro-

duire de très-sérieux effets. Nous commençames à nous croire destinés par les étoiles à quelque rang élevé, & déjà nous anticipions sur notre future grandeur.

De son côté ma femme avoit les plus heureux songes du monde qu'elle prenoit soin de nous dire chaque matin d'un air fort important. Tantôt c'étoit un cercueil avec des os croisés, signe infaillible de noces. Tantôt elle s'imaginoit avoir vu les poches de sa fille remplies de liards, preuve certaine qu'elles seroient un jour pleines d'or. Mes filles avoient aussi leurs présages. Elles voyoient des anneaux se former autour de la lumière; des bourses jailliſſoient du feu, & de vrais nœuds d'amour se formoient au fond de chaque tasse de thé.

Vers la fin de la semaine, nous reçumes une carte de la part des dames de la ville. Après les compliments ordinaires elles espéroient, disoient-elles, voir la famille à l'Eglise le dimanche suivant. En conséquence, dès le samedi matin, je vis ma femme & mes filles en pourparler fort secret, & jettant de tems en-

tems sur moi des coups-d'œils furtifs, qui annonçoient quelque plan d'attaque. Le soir les opérations commencerent en règle, & ma femme entreprit de conduire le siége. Après le thé, me voyant d'assez bonne humeur, j'imagine, Charles, me dit-elle, qu'il y aura brillante compagnie demain à l'église.—Vraisemblablement ma chere, mais qu'il y en ait ou non, vous aurez un sermon.—J'y compte bien; mais, mon cher, nous devrions y paroître avec décence. Car qui sait ce qui peut arriver? — Excellente précaution! j'aime qu'on soit décent à l'église.—Oui c'est fort bien. Mais j'entens que nous devons y aller de la maniere la plus convenable. — Vous avez raison & j'allois vous faire la même proposition. La maniere la plus convenable est d'y aller de très-bonne heure.—Sans doute, Charles, tout cela est très-vrai — Mais ce n'est pas là ce que je veux dire. Vous savez que l'église est à deux milles d'ici, & je vous assure que je n'aime pas à voir mes filles arriver à leur banc toutes rouges & toutes essoufflées d'avoir marché. Nous avons

nos deux chevaux de charrue, le poulain qui eſt chez nous depuis deux ans, & les noireaux qui n'ont preſque pas travaillé depuis un mois. Ils ont engraiſſé tous deux, & lorſque Moyſe les aura un peu arrangé, je vous aſſure qu'ils auront encore aſſez bonne grace.

A cette propoſition j'obſervai qu'il vaudroit cent fois mieux aller en ſe promenant qu'en ſi pauvre équipage; que l'un étoit preſque aveugle & que l'autre n'avoit pas de queue; qu'ils n'étoient pas accoutumés à être montés, qu'ils leur joueroient quelques tours, & enfin que nous n'avions qu'une ſelle dans toute la maiſon. On répondit à toutes mes objections, & je fus obligé de me rendre.

Le lendemain matin les voyant fort occupées de tous leurs préparatifs & ne jugeant pas à propos de les attendre, je pris les devans pour me rendre à l'égliſe où l'on me promit de me ſuivre promptement. J'attendis près d'une heure & ne voyant arriver perſonne, je me vis obligé de commencer le ſervice, & de l'achever ſans eux fort mécontent de leur abſence. Le ſervice fini & perſonne ne paroiſſant, je

m'en retournai par la route des gens à cheval, qui avoit environ cinq milles, pendant que le sentier des piétons n'en avoit que deux; & vers le milieu j'apperçus la procession qui s'avançoit lentement vers l'église, mon fils, ma femme & les deux enfans sur un cheval, & mes deux filles sur l'autre. Je demandai la raison de leur retard, & leurs regards m'apprirent bientôt les mille & une infortunes qu'ils avoient éprouvées sur la route. Les chevaux avoient commencé par refuser de sortir, jusqu'à ce que M. Burchell eût eu la complaisance de les faire avancer l'espace d'environ deux cent verges. Ensuite les attaches des coussins de ma femme s'étoient rompus, & l'on avoit été obligé de faire halte pour les raccommoder. Enfin un des chevaux s'étoit avisé de s'arrêter encore, & ni les coups, ni les instances n'avoient pu le faire avancer. C'étoit justement après ce terrible embarras que je les rencontrai. Mais quand je vis que personne n'étoit blessé, j'avoue que je ne fus pas trop faché de leur mortification qui devoit me ménager plus

d'une occasion de triomphe, & rendre mes filles plus humbles.

La S. Michel arrivoit, & nous fumes invités chez le voisin Flamborough. Nos dernieres mortifications nous avoient un peu humiliés, sans quoi, il est probable, que nous aurions rejetté avec mépris une pareille invitation. Quoiqu'il en soit, nous voulumes bien nous laisser amuser. L'oye & les boudins de notre honnête voisin étoient excellens, ainsi que tous les autres mets, au jugement même de ma femme, qui étoit connoisseuse. Il est vrai que sa maniere de conter n'étoit pas fort aussi agréable, ses histoires étoient longues, insipides, elles n'avoient que lui pour objet, & elles nous avoient déjà fait rire plus de dix fois. Cependant nous eûmes l'honnêteté d'en rire encore.

M. Burchell, qui étoit de la partie, étoit toujours le premier à proposer quelque jeu innocent, il fit jouer tous mes enfans à Colin-maillard, ma femme se laissa persuader de partager leur plaisir, & j'eus la satisfaction de voir qu'elle étoit encore assez jeune. Pendant le jeu, mon

voiſin & moi, qui nous contentions d'être ſpectateurs, nous éclations de rire à chaque tour d'adreſſe & nous nous rappellions avec éloge la légereté de notre premiere jeuneſſe. Pluſieurs amuſemens ſuccederent les uns aux autres, & pendant que mes filles, dans la chaleur du jeu, les joues fortement coloriées, hors d'haleine, & livrées à une gaité bruyante ſembloient oublier tout, quelle fut leur confuſion de voir entrer dans la chambre nos deux illuſtres connoiſſances de la ville, lady Blarney, & miſſ Amelie Wilmina! Il m'eſt impoſſiple de rendre cette derniere mortification. Etre ſurpris par des dames de ce rang dans un tel état! nous reſtames tous quelque tems immobiles, comme ſi nous euſſions été pétrifiés d'étonnement.

Les deux dames avoient paſſé à notre logis pour nous voir, & ne nous trouvant point, elles étoient venues juſques chez M. Flamborough, fort inquiétes de ſavoir quel accident avoit pu nous empêcher de paroître la veille à l'égliſe. En apprenant que mes filles avoient

fait une chute de cheval, elles nous témoignerent tout l'excès de leur chagrin. Mais lorſqu'on leur eut dit que perſonne ne s'étoit bleſſé, elles furent au comble de la joie; elles reprirent tout leur deſeſpoir quand on ajouta qu'on avoit penſé mourir de frayeur, & furent enchantées d'apprendre qu'on avoit paſſé une bonne nuit. Rien n'étoit au-deſſus de leur complaiſance pour mes filles, avec leſquelles elles brûloient de faire une plus intime connoiſſance. Elles ſoutinrent toutes deux la converſation, pendant que mes filles reſtoient dans un ſilence reſpectueux, admirant la perfection du ton & des manieres de ces dames.

Après quelques propos vagues qui faiſoient hauſſer les épaules à M. Burchell, car il étoit reſté là, aſſis en face de la cheminée, tournant impoliment le dos à nos protectrices, & marmotant quelques mots d'improbation. « A propos, ma chere, dit Lady Blarney, ſavez-vous que ma demoiſelle de compagnie vient de me quitter, & comme mes pauvres yeux ne me per-

mettent pas d'écrire, je ſonge à en chercher une autre, & j'ai bien de la peine à la trouver. Car ce n'eſt pas trop de trente livres par an pour une jeune perſonne bien élevée, qui ſoit en état de lire, d'écrire, & qui ſoit de miſe dans la ſociété. »

« Je le ſais par expérience, répondit miſſ Wilmina. J'ai eu trois demoiſelles de compagnie pendant environ ſix mois. La premiere refuſoit de broder une heure par jour; la ſeconde trouvoit que vingt-cinq guinées n'étoit pas une ſomme ſuffiſante; & la troiſieme, j'ai été obligée de m'en défaire parce que je ſoupçonnois une intrigue avec le chapelain. La vertu, ma chere Lady Blarney, la vertu ne peut trop ſe payer. Mais où la trouver....? »

Ma femme, à ce diſcours, étoit toute oreille. Elle me fixa un moment pour avoir mon approbation, & voyant que cette idée ne me déplaiſoit pas, elle porta la parole au nom de toute la famille. « J'eſpere, meſdames, leur dit-elle, que vous voudrez bien me pardonner ma préſomption; il eſt vrai que nous n'avons pas droit à de ſi hautes faveurs.

Mais il est bien naturel à une mere de chercher à pousser ses enfans dans le monde; & je puis dire hardiment que mes filles ont reçu la meilleure éducation qu'on puisse donner à la campagne. Elles savent lire, écrire, compter, entendent fort bien tous les ouvrages d'aiguilles, connoissent un peu la musique. Mon aînée découpe à ravir, & ma cadette tire les cartes assez joliment. »

A la fin de cette petite harangue, les dames se regarderent un instant d'un air d'irrésolution & d'importance. Enfin, miss Amélie Wilmina eut la bonté d'observer que les jeunes personnes, autant qu'elle pouvoit en juger après une si légere connoissance, lui sembloient très-propres à ces fonctions. « Mais, madame, continua-t-elle en s'adressant à ma femme, une affaire de cette importance demande un examen plus approfondi, & une connoissance plus parfaite. Ce n'est pas que je soupçonne le moins du monde la vertu, la prudence & la discrétion des jeunes Miss: mais ma chere madame, il y a en pareil cas des regles à suivre. »

Ma femme applaudit à leur circonſpection, ajoutant que c'étoit ſon fort à elle que la défiance, & renvoya les dames au témoignage de tous les voiſins. Mais nos grandes dames le jugerent peu néceſſaire alléguant que la recommandation de leur couſin Thornhill ſuffiroit, ce qui nous fit bien juger du ſuccès de notre demande.

De retour au logis, la nuit ſe paſſa à former des plans ſur nos futures conquêtes. Ma femme s'applaudiſſant de ſon heureuſe idée, voyoit déjà la fortune ſourire à ſes filles chéries, & leurs ſuccès dans le monde, ſuivis d'un brillant établiſſement. Dans l'yvreſſe de ſon cœur, elle embraſſoit déjà ces brillantes chimeres, faiſoit un éloge pompeux des belles dames qu'elle proteſtoit aimer paſſionnément, & finit par me demander ce que je penſois de ſa préſence d'eſprit & du ſort de nos enfans. La queſtion étoit embaraſſante, car je n'avois pas des idées bien arrêtées ſur tout celà. Ma chere, lui répondis je, faſſe le Ciel, que ce jour ſoit une époque heureuſe pour leur fortune! C'étoit là une des formules que

j'employois pour donner à ma femme une haute idée de ma sagacité. Si mes filles devoient réussir, c'étoit un vœu religieux qui étoit rempli, & s'il arrivoit quelque malheur, il pouvoit passer pour une prophétie. Mais toute cette conversation n'étoit que le prélude d'une autre proposition que je voyois venir, & qui n'étoit pas trop de mon goût; pour faire un peu meilleure figure dans le monde, il ne s'agissoit de rien moins que de vendre notre vieux poulain à une foire voisine, & d'acheter un autre cheval, ce qui nous donneroit une plus brillante apparence en nous rendant à l'église ou dans nos visites. La défense fut vive; mais l'attaque ne l'étoit pas moins; je m'affoiblis, mon antagoniste en fut plus fort; bref je cédai, & la résolution fut prise de nous défaire de notre vieux domestique.

La foire devoit se tenir le lendemain, & j'étois dans l'intention d'y aller moi-même. Mais ma femme me persuada que j'étois enrhumé, & en conséquence, j'eus défense de sortir. On me vanta la dis-

crétion de mon fils Moïse, & son habileté à marchander.

J'avois assez bonne opinion de la prudence de mon fils, pour consentir à le charger de la commission, & le lendemain matin j'apperçus ses sœurs fort occupées de sa toilette. Enfin, nous eûmes la satisfaction de le voir monter sur le poulain, bien poudré, le chapeau bien retapé, ses cheveux attachés avec un large ruban noir, & une grande boëte en crouppe pour y rapporter quelques rubans. Nous le suivimes tous en lui souhaitant un bon voyage jusqu'à ce que nous l'eussions perdu de vue.

A peine étoit-il parti, que le maître-d'hôtel de M. Thornhill, vint nous faire compliment sur notre bonne fortune, & nous dire qu'il avoit entendu son jeune maître prononer nos noms avec grand intérêt.

La fortune sembloit décidée à nous prodiguer ses faveurs, un autre domestique parut bientôt avec un billet pour mes filles. Les deux dames, portoit-il en substance, avoient entendu M. Thornhill leur dire tant de bien de nous tous, qu'après quelques informations ultérieures,

elles se flatoient d'être entierement satisfaites. Eh! s'écria ma femme, il n'est pas aisé de pénétrer dans les grandes maisons : mais quand on y est une fois, alors, comme dit Moyse, on peut dormir sur l'une & l'autre oreille «. Ce bon mot, car ma femme le prenoit pour tel, excita un éclat de rire d'approbation de la part de mes deux filles. Bref, ma femme fut si contente du message, qu'elle donna pour boire au messager.

C'étoit notre jour de visite. Bientôt nous vîmes entrer M. Burchell, qui venoit de la faire. Il apportoit aux enfans du pain d'épice, & à mes deux filles deux boëtes à serrer des mouches, du tabac ou même de l'argent, quand elles en auroient. Nous conservions encore quelques égards pour M. Burchell, quoique sa derniere conduite nous eut déplu; nous ne pumes nous empêcher de lui faire part de notre bonheur & de lui demander son avis. Car si nous suivions rarement les avis, nous étions toujours prêts à en demander. Quand il eût lu le billet des grandes dames il secoua la tête & observa qu'une affaire de

cette importance demandoit la plus grande circonſpection. Cette froideur piqua ma femme, & après quelques ſarcaſmes, je me hâtai de détourner une querelle où elle couroit riſque de mettre l'inſulte à la place de l'eſprit, en remarquant que le retard de mon fils & la nuit qui tomboit commençoit à m'inquiéter. Ma femme prit la parole pour me raſſurer & vantant l'adreſſe de Moyſe, elle ſe diſpoſoit à me conter une preuve de ſon habileté. Mais elle s'interrompit pour dire : Dieu me pardonne ! je crois que c'eſt Moyſe qui revient ſans cheval, & la boëte ſur ſon dos.

C'étoit en effet Moyſe lui-même qui revenoit lentement à pied le corp plié & tout en nage, ſous la large boëte qu'il avoit attachée à ſes épaules. Eh bien Moyſe, eh, bien mon garçon, que nous as-tu apporté de la Foire? — Moi d'abord, répondit Moyſe, d'un air fort ſérieux, & poſant la boëte ſur la table de cuiſine. — Nous le voyons bien, dit ma femme. Mais où eſt le cheval? — Je l'ai vendu trois livres cinq shellings deux ſols.--Bonne affaire !

mon

mon enfant, la journée n'eſt pas mauvaiſe. Voyons l'argent. -- Je n'en ai pas rapporté; j'ai tout mis à une acquiſition que voici, en tirant de ſon ſein un paquet. C'eſt une groſſe de lunettes vertes, avec des bords d'argent & des étuis de chagrin. -- Une groſſe de lunettes vertes, reprit ma femme d'une voix éteinte! & vous avez donné notre cheval pour de pareilles pauvretés. -- Chere mere! daignez m'entendre; je les ai eu à grand marché, ſans quoi je ne les aurois pas achetées. La garniture d'argent vaut ſeule le double de l'argent. -- Au diable la garniture, reprit ma femme en colere, nous n'en aurons pas ſeulement la moitié de notre argent. -- Ceſſez de vous inquiéter de la vente, lui dis-je à mon tour, car je m'apperçois que les garnitures ne ſont que du cuivre argenté. -- Comment! s'écria ma femme, ce n'eſt pas de l'argent; le lourdeau s'eſt laiſſé attraper. Il auroit dû mieux connoître ſon monde. -- Vous avez tort, ma chere; il auroit dû ne le pas connoître du tout. -- L'imbécille! m'apporter de pareilles

drogues, donnez-les moi que je les jette. -- Point du tout, ma chere, il faut les garder, car des lunettes de cuivre valent encore mieux que rien.

Enfin, le pauvre Moyse vit qu'on l'avoit attrapé. Il reconnut qu'il avoit été la dupe d'un adroit fripon, qui sur sa mine avoit jugé une proie facile à saisir. Après la vente de son cheval, il s'étoit promené dans la foire pour en chercher un autre. Un homme d'une figure respectable l'avoit conduit sous une tente, sous prétexte d'en avoir un à vendre. Il y avoit trouvé un autre homme fort bien mis qui vouloit emprunter vingt livres sur ces lunettes en disant qu'il avoit besoin d'argent, & qu'il les donneroit pour le tiers de leur valeur. Le premier fripon, qui prétendoit être l'ami du pauvre Moyse, lui avoit conseillé à l'oreille de ne pas laisser échapper une si belle occasion. Moyse avoit envoyé chercher M. Flamborough que les deux fripons avoient tout aussi bien engeolé, & avoit fini par acheter cette belle pacotille de moitié avec lui.

Notre famille avoit fait plusieurs ten-

ratives pour briller; mais toujours quelque désastre imprévu renversoit nos projets aussi tôt qu'ils étoient formés. Je m'efforçois de prendre avantage de chaque contradiction pour perfectionner leur bon sens à mesure que la fortune trompoit leur ambition. « Vous voyez, mes enfans, m'écriai-je, ce qu'on gagne à vouloir en imposer au monde, en luttant contre ceux qui sont au dessus de soi. Les pauvres qui ne veulent se lier qu'avec les riches, sont haïs par ceux qu'ils évitent, & mépriſés par ceux qu'ils recherchent. Les liaisons mal assorties sont toujours désavantageuses au plus foible. Le riche en a tout le plaisir, & le pauvre tous les désagrémens. Mais viens Dick, répete-moi pour l'instruction de la compagnie la fable que tu a lue aujourd'hui. »

Le Géant & le Nain.

Un géant & un nain vivoient ensemble. Ils étoient convenus d'aller chercher des aventures sans jamais se séparer. Leur premier combat fut contre deux sarrazins. Le nain, qui étoit courageux,

porta un coup vigoureux à l'un des deux champions. Le sarrazin s'en ressentit à peine, & levant son épée, abbatit le bras de son ennemi. Le pauvre nain se trouvoit dans un mauvais pas; mais le géant venant à son secours, eut bientôt fait mordre la poussiere aux deux sarrazins, & le nain de dépit, coupa la tête à son ennemi mort. La seconde aventure fut la rencontre de deux satyres cruels, qui emmenoient une demoiselle éperdue. Le courage du nain étoit un peu refroidi. Cependant il porta le premier coup; l'ennemi en ripostant, lui creva un œil; mais le géant arriva bientôt, & s'ils n'eussent pris la fuite, il les eût exterminés tous deux. Les aventuriers continuerent leur voyage, & après avoir été plus loin que je ne puis le dire, rencontrerent une compagnie de voleurs. Le géant pour la premiere fois, se mit à la tête; mais le nain ne resta pas derriere lui. Le combat fut long & opiniâtre. Le géant faisoit tomber sous ses coups tout ce qu'il rencontroit, & le nain courut plus d'une fois risque de la vie. Enfin la victoire se déclara pour

nos deux héros; mais le nain y perdit sa jambe. Il avoit donc un bras, une jambe & un œil de moins, lorsque le géant qui n'avoit pas reçu la moindre blessure, lui dit : « allons, mon petit César, livrons-nous au passe-tems des héros, encore une victoire, & notre nom est à jamais célebre dans l'histoire. Non pas Seigneur, répondit le nain, devenu plus sage; non, je vous le déclare, je ne me bats plus. Car à chaque bataille, l'honneur & le profit sont pour vous, & les coups sont pour moi. »

J'allois moraliser sur cette fable quand je fus distrait par une dispute assez vive qui s'étoit élevée entre ma femme & M. Burchell au sujet du voyage de mes filles à la ville. Voyant que je restois neutre, la pauvre Debora, au lieu de raisonner mieux, se mit à crier plus fort, & finit sa harangue par dire qu'elle n'ignoroit pas les motifs qui guidoient de certaines personnes dans leurs avis, mais que pour elle, elle desiroit que ces personnes eussent la complaisance de ne plus remettre le pied dans sa maison. M. Burchell répondit avec un flegme

admirable, que puiſque ſes viſites devenoient à charge, il ſe retiroit, & qu'il viendroit peut-être une ſeule fois nous faire ſes derniers adieux avant de quitter le pays. A ces mots, il prit ſon chapeau & tous les efforts de Sophie, dont les regards ſembloient lui reprocher ſa précipitation, ne purent l'empêcher de partir.

Quand il fut ſorti, nous reſtâmes quelques minutes à nous regarder, d'un air triſte & confus. Ma femme qui voyoit bien qu'elle ſeule étoit la cauſe de cette confuſion, s'efforça de cacher ſon embarras, ſous un ſourire forcé & ſous un air d'aſſurance que je crus devoir lui reprocher. Elle voulut ſe juſtifier en diſant qu'elle avoit été provoquée, & en prétendant expliquer le motif de ſon avis. Il vouloit, dit-elle empêcher, ſes filles d'aller à la ville pour avoir le plaiſir de voir plus long-tems la cadette.... « Sophie, mon enfant, demandai-je à ma ſeconde fille, dites-moi, vous a-t-il jamais donné quelques aſſurances ſecretes de ſon attachement? -- Sa converſation avec moi, répondit ma fille, a toujous été ſenſée,

modeſte, amuſante ; une fois ſeulement je me rappelle de lui avoir entendu dire qu'il n'avoit jamais connu de femme capable de diſtinguer un homme qui n'avoit pas l'air riche. Je lui repréſentai que c'étoit là la deviſe de tous les gens ſans fortune & ſans activité, qu'il y auroit de la folie à ſe promettre du bonheur avec un homme qui n'avoit pas ſu économiſer le ſien propre, & je lui fis obſerver que l'hyver qu'elle alloit probablement paſſer à la ville, la mettroit à portée de faire un meilleur choix.

Je ne puis dire quelles furent les réflexions de Sophie dans cette occaſion ; mais au fond je n'étois pas fâché de me voir débaraſſé d'un hôte auſſi dangereux. L'infraction des droits de l'hoſpitalité tourmenta un peu ma conſcience. Mais je vins à bout de l'étourdir par deux ou trois raiſons ſpécieuſes. Car rarement a-t-elle la force de punir par ſes reproches, les fautes qu'elle n'a pas eu la force de prévenir par ſon autorité.

Le voyage de mes filles à la ville étoit enfin réſolu, & M. Thornhill avoit eu la bonté de nous promettre de ſur-

veiller leur conduite & de nous en donner des nouvelles. Mais il étoit indispensable que leur mise répondît à la grandeur de nos espérances, ce qui ne pouvoit se faire sans frais. Nous tinmes donc conseil sur les moyens de faire de l'argent, c'est-à-dire de vendre quelqu'un de nos effets. La délibération ne fut pas longue. On trouva bientôt que le cheval qui nous restoit étoit inutile au labourage, étant seul, & peu propre à nous porter puisqu'il n'avoit qu'un œil. Il fut donc résolu qu'on en disposeroit à la foire prochaine, & que pour prévenir toute surprise j'irois moi-même le vendre. C'étoit la premiere affaire de commerce que j'eusse traitée de ma vie. Cependant je m'attendois bien de m'en tirer avec honneur. L'idée qu'un homme a de sa prudence, a pour regle celle que s'en forme le cercle où il vit. Ainsi comme la mienne étoit fort estimée de ma famille, je ne pouvois qu'en avoir une idée fort avantageuse. Cependant le lendemain matin avant de sortir, à peine avois-je fait quelques pas, que ma femme me rappella pour

me recommander tout bas d'être tout yeux & tout oreilles.

A mon arrivée à la foire, je fis suivant l'usage trotter & galopper mon cheval. Mais je ne voyois pas de chalans. Enfin il s'en présenta un qui après l'avoir examiné quelque temps & le voyant deferé d'un œil ne trouva pas qu'il valût la peine d'en rien dire; plusieurs s'approcherent successivement, & chacun lui trouvant un nouveau défaut, je commençai moi-même à mépriser cordialement le pauvre animal, & je rougissois à chaque acheteur qui se présentoit. Car quoique je ne crusse pas tout ce que ces honnêtes marchands m'en disoient, cependant je faisois réflexion que le nombre des témoins étoit une forte présomption en leur faveur.

Telle étoit la situation où je me trouvois, lorsqu'un ecclésiastique, une vieille connoissance que des affaires avoit aussi amené à la foire, m'aborda en me prenant la main, me proposa d'entrer dans une auberge & d'y boire avec lui un verre de bierre. J'acceptai l'offre, & l'on nous fit entrer dans une petite cham-

bre sur le derriere où étoit un vénérable vieillard, les yeux fixés sur un gros Livre qu'il lisoit attentivement. Ses cheveux blancs tomboient sur son front, cet air sembloit annoncer la santé & la bienveillance. Sa présence n'interrompit point notre conversation. Mais notre attention fut bientôt distraite par un jeune homme qui entrant dans la chambre dit un mot à l'oreille du vieil étranger. « Point d'excuse, mon enfant, lui répondit-il à voix haute, faire du bien est une dette que nous devons payer à tous nos semblables. Prenez cette somme, je désirerois qu'elle fût plus forte, mais cinq guinées peuvent vous consoler pour le moment, & je m'estime trop heureux de contribuer à votre bonheur. » Le modeste jeune homme versa des larmes de reconnoissance, & cependant sa gratitude égaloit à peine la mienne ; j'aurois volontiers serré le vieillard dans mes bras, tant sa bienfaisance m'avoit attendri. Il continua de lire & nous reprimes notre conversation. Mais quelque tems après, mon compagnon se rapellant qu'il avoit quelques affaires à terminer à la foire, promit d'être bientôt de retour, ajoutant qu'il

avoit toujours désiré jouir le plus longtemps qu'il lui seroit possible de la compagnie du docteur Primrose. Le vieillard, en m'entendant nommer, parut me regarder avec attention; & quand mon ami fut parti, me demanda si j'étois parent du grand Primrose, ce courageux monogamiste, qui avoit été le boulevard de l'église. Jamais je n'avois senti un plaisir aussi vif. Je m'empressai de répondre que c'étoit moi-même. » Monsieur, répartit l'inconnu avec l'air du plus profond respect, j'ai peut-être été trop familier; je vous demande pardon de ma curiosité. » Loin de m'en offenser, lui dis-je, je vous prie d'accepter mon amitié, comme vous avez déjà toute mon estime. » Il me témoigna sa reconnoissance & commença à me faire des complimens que je me hâtai d'interrompre. Car si en ma qualité d'auteur, je pouvois supporter un peu de flaterie, ma modestie ne permettoit pas qu'elle passât les bornes. Nous parlames sur différens sujets, & d'abord il me sembla plus dévot que savant. Je ne l'en estimois pas moins. Car je commençai moi-même à préférer la

piété à la science. Mais bientôt à l'occasion d'une observation que je fis il s'embarqua dans une dissertation érudite sur l'antiquité & la création du monde, nomma, Sanchoni, Arhon, Manethon & Berose, appuia le tout d'une ou deux citations grecques, & finit par me demander pardon de s'être écarté de la question. Il avoit bien raison, car je ne concevois pas trop ce que la création du monde avoit de commun à ce que je disois. Mais il n'en falloit pas davantage pour m'aprendre qu'il étoit homme de lettres, & j'eus encore plus de respect pour lui. Je voulois cependant le mettre à l'épreuve. Mais il étoit trop honnête pour me contester la victoire. A tout ce que je pouvois dire qui avoit l'air d'un défi littéraire, il fourioit, secouoit la tête & gardoit le silence; d'où je conclus, que s'il eût voulu parler, sa conversation eût été fort intéressante. Enfin nous en vinmes insensiblement de l'antiquité aux affaires qui nous avoient amené à la foire, & il se trouva fort heureusement qu'il y étoit venu pour acheter un cheval. Je lui montrai le mien, & le marché fut

conclu. Il ne restoit plus qu'à me payer; l'étranger tirant de sa poche un billet de caisse de trente guinées, me pria de le changer. Mais comme j'étois hors d'état de le faire, il chargea l'aubergiste d'appeller son domestique qui parut d'un air fort honnête. Abraham, lui dit-il, va vite me chercher de l'or pour ce billet. Lorsque son homme fut parti, il me fit une harangue pathétique sur la rareté de l'argent, sur quoi j'enchéris en déplorant la rareté de l'or. Abraham revint nous apprendre qu'il avoit parcouru toute la foire, sans pouvoir changer le billet, quoiqu'il eût offert une demi-couronne pour l'escompte. C'étoit un contre tems fâcheux; mais le vieillard, après un moment de réflexion, me demanda si je connoissois Salomon Flamborough. Sur ma réponse qu'il demeuroit à ma porte, en ce cas, me dit-il, notre marché tiendra. Je vais vous donner sur lui un effet payable à vue, & je vous réponds qu'il est aussi solvable que qui que ce soit à cinq lieues à la ronde. Un billet sur mon voisin valoit de l'argent pour moi. L'effet fut signé & remis entre mes mains, &

M. Jenkinſon, c'étoit le nom de ma nouvelle connoiſſance, ſon laquais Abraham, & mon vieux Blakberry, s'en allérent fort contens l'un de l'autre.

Reſté ſeul je commençai à faire réflexion que j'avois eu tort de recevoir un billet d'un inconnu, & je réſolus de reprendre mon cheval & pour cet effet de rejoindre l'acheteur. Mais il étoit trop tard. Je m'acheminai donc vers mon logis, dans l'intention de changer le billet en eſpeces le plutôt poſſible. Je trouvai mon honnête voiſin fumant ſa pipe à la porte, & je lui appris que j'avois un billet ſur lui. Il le prit & le lut deux fois. « Vous liſez bien le nom, j'imagine » ? c'eſt Ephraim Jenkinſon, lui dis-je. « Oui, répliqua-t-il, le nom n'eſt que trop liſible; je ne connois que trop l'homme qui l'a ſigné, c'eſt le plus grand coquin qui ſoit ſur la ſurface de la terre. C'eſt le même encore qui nous a vendu les lunettes. N'eſt-ce pas un homme d'un air reſpectable, avec des cheveux gris, & ne parle-t-il pas de Grec & de Coſmogonie? » Je ne répondis que par un » ſoupir. « Oui, continua mon voiſin,

il n'a de vaillant au monde que cette bribe de savoir, & il s'en pare toutes les fois qu'il trouve un homme qu'il croit instruit. Mais je connois le drôle & j'espere le faire un jour arrêter ».

On ne pouvoit rien ajouter à ma mortification, mais mon plus grand embarras étoit de paroître devant ma femme & mes filles. Cependant je pris mon parti, & pour prévenir leur colere, je résolus de commencer par m'y mettre moi-même.

Mais hélas! en entrant, je trouvai ma famille bien peu disposée à me répondre. Ma femme & mes filles étoient toutes en larmes. M. Thornhill sortoit de chez moi, & étoit venu les informer qu'il ne falloit plus songer à leur voyage de Londres, sur de mauvais rapports faits par des personnes mal intentionées; les dames étoient ce jour même parties pour la ville. En conséquence, on supporta avec une extrême résignation mon malheur qui disparoissoit devant celui qu'on venoit d'éprouver. Mais ce qui nous embarassoit le plus, c'étoit de deviner qui avoit pu être assez vil pour calom-

nier une famille aussi innocente que la nôtre, trop humble pour exciter l'envie, & trop pacifique pour inspirer la haine.

Ce soir même & une partie du jour suivant fut employé à découvrir nos ennemis. Mais nos tentatives furent vaines. Nos soupçons se porterent sur toutes les familles du voisinage, sans pouvoir s'arrêter sur aucune. Au milieu de cette perplexité, un de nos petits-enfans qui avoit été jouer dehors, apporta un portefeuille qu'il avoit trouvé sur l'herbe. Nous le reconnumes aussitôt pour celui de M. Burchell, & en l'ouvrant nous y vîmes quelques reflexions sur différens sujets. Mais ce qui attira surtout nos regards, ce fut un billet cacheté, avec cette soufcription : copie d'une lettre à envoyer aux dames qui sont au château de Thornhill. C'étoit peut-être là la vile délation dont on nous avoit parlé, & nous délibérames si nous romperions le cachet ou non. Je m'y opposai fortement. Mais Sophie dit qu'elle étoit sure que de tous les hommes M. Burchell seroit le dernier qu'elle croiroit coupable d'une pareille bassesse, & elle insista pour qu'on en fît la lecture. Elle

fut secondée par le reste de la famille, & à leur sollicitation je lus ce qui suit.

MESDAMES,

» Le porteur de cette lettre vous apprendra de quelle part elle vient. C'est du moins d'un homme qui est l'ami de l'innocence, & prêt à l'empêcher d'être séduite. Je suis bien informé que vous êtes dans l'intention de mener à la ville en qualité de demoiselles de compagnies deux jeunes personnes de ma connoissance. Comme je ne voudrois ni qu'on tendît des pièges à la simplicité, ni qu'on cherchât à corrompre la vertu, mon opinion est que cette fausse démarche peut avoir les plus funestes conséquences. Je n'ai jamais été dans l'usage de traiter la licence avec sévérité, & je n'aurois pas attaqué la folie, si je ne la voyois viser au crime. Recevez donc l'avis d'un ami, & réfléchissez sérieusement à l'indignité qu'il y auroit d'introduire le vice & l'infamie dans l'asile de l'innocence & de la paix. «

Nos doutes étoient éclaircis. La lettre

pouvoit bien préſenter deux ſens, & la réprimande s'adreſſer à celles à qui elle étoit écrite auſſi bien qu'à nous. Mais nous n'allames pas plus loin. Ma femme eut à peine la patience de me laiſſer aller juſqu'au bout. Olivia ne fut pas moins indignée, & Sophie paroiſſoit conſternée. De mon côté je croyois voir dans cette conduite un des plus vils exemples d'ingratitude que j'euſſe jamais rencontré. Je ne pouvois y trouver d'autre motif que le deſir de retenir ma fille cadette à la campagne pour ſe ménager plus d'occaſion de la voir. Ainſi nous étions tous à méditer un plan de vengeance, lorſqu'un de nos enfans vint en courant nous dire que M. Burchell approchoit, & qu'il étoit déjà à l'extrêmité de la prairie. Quoique notre intention fut ſeulement de lui reprocher ſon ingratitude, nous réſolumes de le faire de la maniere la plus piquante. Dans ce deſſein, on convint de le recevoir avec un air riant comme à l'ordinaire, de cauſer d'abord avec lui du ton le plus amical, puis au milieu de ce calme trompeur, de nous déchaîner tous contre lui avec la violence d'un orage, & de l'accabler du ſentiment de

ſa propre baſſeſſe. Le plan d'attaque arrêté, ma femme ſe chargea d'engager le combat, entrepriſe pour laquelle elle avoit réellement un grand talent. M. Burchell entra, prit une chaiſe & s'aſſit. Après les premiers complimens, ma femme commença l'action par quelques plaiſanteries, qui, ſoit dit ſans lui faire tort, n'étoient pas d'un grand ſel. Je m'apperçus bientôt que la partie n'étoit pas égale; & pour venir à ſon ſecours, je me décidai à traiter l'affaire d'un ton plus ſévere. L'eſprit de ma femme & le ſens de M. Burchell avoient été les objets de la conteſtation, & ce fut de là que je pris mon texte. « L'eſprit & le ſens, m'écriai-je : ne ſont que des bagatelles en comparaiſon de la probité.

L'homme honnête eſt de Dieu le plus ſuperbe ouvrage.

« J'ai toujours, dit M. Burchell, regardé ce vers favori de Pope, comme indigne d'un homme de génie. La réputation d'un ouvrage d'eſprit dépend moins d'une exemption totale de fautes, que du nombre des beautés. Il en eſt

de même de celle des hommes. Préfe-reriez-vous la minutieuſe correction de l'école flamande aux conceptions ſubli-mes & quelquefois défectueuſes de l'école romaine?-- »

» Votre obſervation eſt juſte, répondis-je, lorſque les vertus ſont brillantes & les défauts légers. Mais quand on voit dans une même ame de grands vices oppoſés à de grandes qualités, un pareil contraſte doit inſpirer le mépris. » --- « Peut-être, ajouta-t-il, eſt-il quelques monſtres ſemblables à ceux que vous venez de peindre. Cependant dans le cours de ma vie, j'ai toujours remarqué, que lorſque l'ame étoit grande, les affections étoient vertueuſes, & c'eſt une preuve de l'intérêt que la Providence prend à la pauvre humanité, d'affoiblir l'entendement lorſque le cœur eſt gâté, & de diminuer le pouvoir, quand la volonté eſt pervertie. Cette regle ſemble même s'étendre aux autres animaux. La claſſe rampante eſt lâche, cruelle & traîtreſſe. Ceux qui ont la force en partage, ont auſſi la généroſité, le courage & la douceur. --- »

« Vous avez raiſon, & cependant il

me seroit aisé en ce moment de citer un homme, & en même tems je le fixai, dont la tête & le cœur forment le plus affreux contraste. Oui, monsieur, continuai-je en élevant la voix, & je suis charmé de pouvoir le démasquer au milieu de sa sécurité imaginaire. Connoissez-vous ce porte-feuille »? -- « Oui, répondit-il de l'air le plus assuré. Ce porte-feuille m'appartient, & je suis enchanté que vous l'ayez trouvée. » -- « Et cette lettre, la connoissez-vous? » --- « Oui, c'est moi qui l'ai écrite. »--« Et comment avez-vous eu la bassesse, l'ingratitude de l'écrire? » -- « Et comment, me répondit-il avec effronterie, comment avez-vous eu l'impudente hardiesse de rompre mon cachet? Ne savez-vous pas que je n'ai qu'un mot à dire au juge de paix pour vous perdre tous....? » Un excès d'insolence si inattendue m'enflamma à un tel point que je ne fus plus maître de ma colere. Misérable ingrat, lui dis-je, pars & ne souille plus notre retraite du spectacle de ta bassesse. Pars : que mes yeux ne soient plus attristés de ta présence. Le seul châtiment que je te souhaite, ce sont

tes remords que je te laisse pour bourreaux. « En finissant ces mots, je lui jettai son porte-feuille; il le ramassa en souriant & en le fermant avec un flegme qui nous surprit. Il nous quitta. Ma femme étoit désespérée que rien n'eût pu le déconcerter ni le faire rougir de ses indignes procédés. « Ma chere, lui dis-je, voulant calmer les passions violentes qui venoient nous agiter, nous ne devons pas être étonnés que les méchans ne connoissent point la honte. Ils ne rougissent que lorsqu'ils sont surpris à bien faire, & ils tirent vanité de leurs vices. «

Quelque fussent les sentimens de Sophie, le reste de la famille fut aisément consolée de l'absence de M. Burchell par la compagnie de notre jeune seigneur, dont les visites devinrent plus longues & plus fréquentes. Il venoit tous les matins, & pendant que mon fils & moi nous suivions nos occupations du dehors, il amusoit la famille par des descriptions de la ville dont il connoissoit particulierement chaque partie. Les intervalles de la conversation étoient employés à montrer le piquet à mes filles ou quel-

quefois à faire lutter enſemble mes deux petits garçons. L'eſpérance d'en faire un gendre nous aveugloit en quelque ſorte ſur tous ſes défauts. Je dois avouer, que ma femme imaginoit mille plans divers pour l'amorcer, ou pour mieux parler, n'omettoit rien pour faire valoir le mérite de ſa fille; ſi les rôties pour le thé étoient bonnes, c'étoit Olivia qui les avoit faites; ſi le vin de groſeilles étoit bien fait, c'étoit elle qui les avoit cueillies, & dans la compoſition d'un pudding, ſon jugement étoit infaillible. Quelquefois cette bonne mere s'aviſoit de dire à l'écuyer qu'Olivia & lui ſe reſſembloient étonnamment, & les faiſoit mettre à côté l'un de l'autre pour voir lequel des deux étoit le plus grand. Cet art qu'elle croyoit impénétrable & qui ſautoit aux yeux de tout le monde, ne déplaiſoit point au jeune écuyer, qui donnoit chaque jour de nouvelles preuves de ſa paſſion, ſans cependant s'expliquer plus clairement, ſilence que nous ne manquions pas d'attribuer tantôt à ſa timidité naturelle, tantôt à la crainte d'offenſer un oncle fort riche. Mais un événement qui ſurvint, ne nous

permit plus de douter que ſon projet ne fût réellement d'entrer dans la famille. Ma femme même y vit un deſſein formel.

Dans une viſite qu'elle rendit avec ſes filles à notre voiſin Flamborough, elle trouva que cette famille s'étoit fait peindre par un peintre en miniature qui voyageoit dans la campagne, & qui n'avoit pris que 15 shellings par tête. Comme il y avoit de tout tems entre cette famille & la nôtre une eſpece de rivalité, notre fierté prit l'allarme, & malgré tout ce que je pus dire, & je parlai beaucoup, il fut décidé que nous nous ferions peindre auſſi. Le peintre arrêté, il fut queſtion de montrer la ſupériorité de notre goût dans les attitudes. La famille de notre voiſin étoit compoſée de ſept perſonnes, & tous ſept étoient peints une orange à la main, ce qui étoit monotone, ſans goût & ſans génie. Nous voulumes avoir quelque choſe de plus brillant, & après un long débat, il fut convenu que nous nous ferions peindre tous enſemble dans un grand tableau de famille. Cela devoir être plus économique, attendu qu'un ſeul cadre

ſerviroit

ſerviroit pour tous, & beaucoup plus agréable, car c'étoit la mode dans toutes les familles qui avoient un peu de goût. Comme nous ne nous rappellions pas ſur le champ de trait hiſtorique qui pût nous convenir, chacun de nous ſe contenta de ſe faire peindre ſous un coſtume particulier. Ma femme voulut être repréſentée en Vénus avec une piece enrichie de diamans, & ſes deux petits garçons à ſes côtés en Cupidons, pendant que moi en robe & en rabat, je lui préſenterois mes ouvrages de controverſe. Olivia voulut être en amazone, aſſiſe ſur un gazon, en juſte brodé en or, & un fouet à la main. Sophie choiſit le caractere d'une bergere avec autant de moutons que le peintre en pourroit faire entrer dans ce tableau, & Moyſe ſe contenta de paroître avec un chapeau ſurmonté d'un panache blanc. Nos idées plurent ſingulierement à l'écuyer, qui nous pria de l'y laiſſer placer ſous le caractere d'Alexandre le Grand, aux pieds d'Olivia. Cette demande ne pouvoit être refuſée, car nous la regardions comme une annonce du deſir qu'il avoit

d'entrer réellement dans la famille. En moins de quatre jours l'ouvrage fut achevé. La toile étoit grande, & il faut avouer que l'artiste n'y avoit pas épargné les couleurs. Aussi reçut-il de grands éloges de ma femme. Nous étions tous enchantés d'un pareil chef-d'œuvre, mais un contre tems qui nous avoit echappé, pendant la composition, nous déconcerta tous également. Le tableau étoit si grand, qu'il étoit impossible de lui trouver une place dans la maison. Au lieu donc de flatter notre vanité, comme nous l'avions espéré, nous fumes obligés de l'appuyer contre le mur de la cuisine, où la toile avoit été fixée pendant qu'on peignoit; & le malheureux tableau, trop grand pour pouvoir passer par aucune des portes, fut l'objet des plaisanteries de nos voisins.

Mais s'il excita le ridicule dans quelques-uns, il réveilla la malignité dans un plus grand nombre. Le portrait de l'écuyer joint aux nôtres étoit un honneur trop grand pour échapper à l'envie. Des murmures malins commencerent à circuler sur notre compte, & notre tranquil-

lité ne ceſſa d'être troublée par de prétendus amis qui venoient nous rendre des propos tenus par nos ennemis. Nouvelle délibération ſur les moyens d'échapper à leur malice; comme notre principal but étoit de découvrir l'objet des viſites de M. Thornhill, ma femme entreprit de le ſonder, ſous le prétexte de prendre ſon avis ſur le choix d'un mari pour ſa fille aînée. Si ce moyen n'étoit pas ſuffiſant pour aſſurer la déclaration, on réſolut de l'effrayer en lui oppoſant un rival néceſſaire. Je m'oppoſai fortement à ce dernier ſubterfuge, juſqu'à ce qu'Olivia m'eût ſolemnellement promis d'épouſer la perſonne qu'on choiſiroit pour le rôle de rival, ſi M. Thornhill ne prévenoit pas cette réſolution en ſe déclarant.

En conſéquence la premiere fois que M. Thornhill vint nous voir, mes filles eurent grand ſoin de diſparoître afin de laiſſer à leur mere l'occaſion de mettre ſon plan à exécution. Mais elles n'allerent pas plus loin que la chambre voiſine, d'où elles pouvoient entendre toute la converſation. Ma femme l'engagea

assez adroitement en observant qu'une des miss Flamborough paroissoit rencontrer un fort bon parti. L'écuyer étant du même avis, elle continua en observant que celles qui étoient riches étoient toujours sûres de trouver de bons maris. Mais, continua-t-elle, le Ciel soit en aide à celles qui sont sans fortune. Qu'est-ce que la beauté, M. Thornill? Qu'est-ce que la vertu & toutes les qualités du monde dans ce siecle d'égoïsme?

« Madame, répondit-il, j'applaudis à la justice, aussi bien qu'à la nouveauté de vos remarques, & si j'étois Roi, les choses iroient tout autrement. Ce seroit là le bon tems pour les filles sans fortune, & les vôtres seroient les premieres que je voudrois pourvoir. »

« Vous avez toujours le mot pour rire, M. Thornhill, & moi si j'étois Reine, je saurois bien quel mari leur choisir. Mais puisque vous m'y faites penser, sérieusement, ne pourriez-vous m'indiquer un mari qui convînt à ma fille aînée? »

« Non, madame, il est impossible de trouver un époux digne de rendre cet

ange heureux; sur mon ame, ce n'est plus une mortelle, c'est une divinité. »

« -- Ah! M. Thornhill, vous flattez ma pauvre fille; mais nous pensons la marier à un de vos fermiers dont la mere vient de mourir, & qui a besoin d'une menagere; vous savez qui je veux dire, le fermier Williams, un homme à son aise, M. Thornhill, & fort en état de la rendre heureuse. Il nous l'a déjà demandée plusieurs fois; mais je serois charmée d'avoir votre approbation pour notre choix. » -- Mon approbation, madame, jamais. Comment! sacrifier tant de beauté, d'esprit, de vertus à quelqu'un qui ne connoîtra pas l'étendue de son bonheur! excusez-moi, je ne puis approuver une pareille injustice; & j'ai mes raisons... -- En effet, si vous avez vos raisons, c'est une autre affaire. Mais seroit-il impossible de les connoître ces raisons? -- Oui, madame, elles sont trop profondément graves pour les découvrir. Elles sont là, dit-il, en mettant la main sur son sein; elles y restent cachées.

Après qu'il fut parti, le résultat de notre conférence fut qu'on ne savoit que

dire de ces beaux sentimens. Aux yeux d'Olivia, c'étoient autant de preuves de la passion la plus vive. Mais j'étois loin de partager son enthousiasme. Il étoit clair qu'il étoit plus question d'amour que de mariage. Cependant, il fut décidé qu'on s'en tiendroit à l'idée de lui opposer le fermier Williams qui avoit recherché ma fille depuis que nous étions dans le pays.

Comme je n'avois en vue que le bonheur réel de mes enfans, les assiduités de M. Williams me plaisoient assez. C'étoit un homme aisé, prudent & plein de franchise. Il ne falloit pas beaucoup d'encouragement pour ranimer sa première passion. Un soir ou deux après la conversation qu'on a vue, M. Thornhill & lui se rencontrerent dans notre maison & s'observerent quelque tems tous les deux avec un air d'inquiétude. Mais Williams ne devoit rien à son seigneur & s'embarrassoit fort peu de son indignation. Olivia, de son côté, jouoit la coquette en perfection & affectoit de témoigner toute son attention à son nouvel amant. M. Thornhill parut consterné

de cette préférence, & ne tarda pas à prendre congé d'un air rêveur. Mais quelque fut le trouble de son ame, il étoit aisé de voir que les angoisses d'Olivia étoient encore plus ameres. Après cette derniere entrevue, elle cherchoit la solitude & se livroit à la douleur. Ce fut dans cet état que je la trouvai un soir; je lui fis sentir qu'elle s'étoit trop flattée en se croyant aimée de M. Thornhill. Elle voulut le défendre & attribuer son silence à plusieurs raisons. Je ne laissois pas d'insister & de la presser de nommer le jour où elle épouseroit M. Williams. Que ce jour, ajoutai-je, soit aussi éloigné que vous le jugerez convenable; mais en même tems, ne laissez pas ignorer à M. Thornhill le tems précis où vous serez à un autre. S'il vous aime véritablement, il verra bien alors qu'il n'y a qu'un moyen à prendre pour ne pas vous perdre jamais. Ma proposition qui lui parut juste, fut agréée, & à la premiere occasion qui se présenta, en présence de M. Thornhill, on fixa le mariage de ma fille avec son rival au mois suivant.

Des démarches si vives sembloient redoubler les inquiétudes de M. Thornhill. Mais ce qu'éprouvoit Olivia m'affectoit bien davantage. Dans ce combat entre la prudence & l'amour, sa vivacité l'abandonna; elle saisissoit toutes les occasions d'être seule & passoit ce tems à pleurer. Une semaine s'écoula, & son amant ne fit point d'efforts pour s'opposer à son mariage. La suivante, il fut plus assidu, mais sans s'ouvrir davantage. La troisieme, il discontinua ses visites, & ma fille, au lieu de témoigner de l'impatience, comme je m'y attendois, ne laissa voir qu'un calme pensif que je pris pour de la résignation. De mon côté je me plaisois à croire que ma fille n'y pensoit plus, & j'applaudissois à sa résolution. Il n'y avoit plus que quatre jours à attendre, & le soir toute ma petite famille rassemblée autour de moi, auprès d'un bon feu, s'amusoit à raconter des histoires du tems passé, & à bâtir des plans superbes pour l'avenir; c'étoit à qui formeroit de nouveaux projets, & l'on éclatoit de rire à toutes les folies qui nous passoient par la tête.

« Debora, dis-je à ma femme, don-

nez-nous une seconde bouteille. Quelle grace, mes enfans, n'avons-nous pas à rendre au ciel pour nous avoir donné le repos, la santé & le nécessaire! Pour moi, dans ce moment, je me crois plus heureux que le plus grand monarque de la terre; il n'a pas autour de son foyer un cercle aussi aimable; il n'a pas près de lui des visages aussi rians. Oui, ma chere, nous vieillissons, mais le soir de notre vie nous promet encore du bonheur. Nos ancêtres étoient irréprochables, & nos enfans seront bons & vertueux; allons, mon garçon, dis-je à Moyse, chantez-nous une chanson. Grand chorus, mes enfans! Mais où est donc mon Olivia? La voix de ce petit chérubin est toujours la plus douce dans nos concerts. »

Comme je finissois de parler, Dick entre en courant. « Papa! papa! elle est partie, ma sœur Livry est partie, partie pour jamais. Partie! mon enfant! oui, elle s'en va avec deux messieurs dans une chaise de poste, & l'un d'eux l'embrassait, & disoit qu'il vouloit mourir pour elle; elle crioit & vouloit s'en

retourner. Mais il lui a persuadé de le suivre, & elle est monté dans la chaise en disant: oh! que va devenir mon pauvre papa, quand il saura que je suis perdue. ---- « O mes enfans, m'écriai-je, il n'est plus de bonheur pour nous! O puissent toutes les foudres du ciel éclater sur la tête du vil séducteur! Il n'est plus de joie pour nous sur la terre. Le malheur, l'infamie, mes enfans, voilà votre partage; car pour moi mon cœur est brisé. Mon pere! s'écria Moyse, où est votre courage? --- Mon courage, oui, il verra que j'en ai du courage: donne-moi mes pistolets; je veux poursuivre le traître, le suivre partout. Tout vieux que je suis, il trouvera que je puis encore l'atteindre & le punir. L'infâme!..... le perfide! J'avois déjà pris mes pistolets, quand ma pauvre femme, dont les passions n'étoient pas aussi fortes que les miennes, me serra dans ses bras; cher, cher époux, me dit-elle, la bible est la seule arme qui convienne à ces bras affoiblis par l'âge; ouvrez-la, mon amour, & apprenez-y à supporter votre douleur avec patience..... Elle nous a

baſſement trompés. --- En effet mon pere, reprit Moyſe, votre emportement eſt trop violent, au lieu de conſoler ma mere, vous ajoutez à ſa peine. Il ne convient pas au reſpectable caractere dont vous êtes revêtu de maudire votre plus grand ennemi. --- L'ai-je maudit, mon enfant? --- Oui par deux fois. -- Eh bien, que le ciel me le pardonne ainſi qu'à lui.... Mais ce n'eſt pas, non ce n'eſt pas une légere diſgrace que celle qui peut tirer les larmes de ces yeux qui n'en ont pas verſées depuis tant d'années. Ma fille! -- perdre mes délices! Mort & confuſion ſur la tête.... Ciel! pardonne moi! Qu'allois-je dire encore? Vous vous rappelez mon amour, combien elle étoit bonne, combien elle étoit charmante. Juſqu'à ce fatal moment, tous ſes ſoins étoient de nous rendre heureux. Mais mon fils, tu les a vus partir; peut être l'a-t-on forcée; peut-être eſt-elle innocente. --- Non mon pere, il ne faiſoit que l'embraſſer & l'appeller ſon ange, elle pleuroit, s'appuyoit ſur ſon bras, & ils ſont partis bien vite. -- « C'eſt une ingrate créature, s'écria ma femme, à

qui les sanglots coupoient la parole, d'en agir ainsi avec nous. Jamais nous ne l'avons contrainte en rien, & elle a eu la bassesse d'abandonner ses parens, de plonger vos cheveux blancs dans la tombe où je ne tarderai pas à vous suivre. »

Ce fut ainsi que cette nuit, où commença notre malheur réel, se passa dans des plaintes ameres & dans les saillies d'un emportement mal soutenu. Je me déterminai cependant à chercher le ravisseur, quelque part qu'il fût, pour lui reprocher sa perfidie. Le lendemain matin, notre malheureuse fille nous manqua au déjeuner où sa présence nous donnoit la vie & la gaieté. Ma femme essayoit de mettre son cœur à l'aise par des reproches. « Que jamais, disoit-elle, cet opprobre de sa famille ne souille ce toit innocent. Elle n'est plus ma fille; qu'elle vive avec son vil séducteur. »

« Ma femme, lui dis-je, vous êtes trop sévere, je déteste sa faute autant que vous. Mais ma maison & mon cœur sont toujours ouverts à la pauvre pécheresse repentante. Plutôt elle reviendra & moins je l'accueillerai. L'artifice peut

perſuader, la nouveauté peut ſéduire. Qu'elle revienne, j'entendrai encore le doux ſon de ſa voix, je la ſerrerai encore contre mon ſein, ſi j'y trouve le repentir dans le ſien. Mon fils, donne moi ma bible & mon bâton, je veux la pourſuivre quelque part qu'elle ſoit, & ſi je ne peux la ſauver du déshonneur, je l'empêcherai du moins de perſévérer dans ſon iniquité. »

Quoique l'enfant n'eut pu me décrire le raviſſeur, mes ſoupçons tomberent ſur notre jeune ſeigneur, dont la réputation ſur ces ſortes d'intrigues n'étoit que trop bien établie. Je dirigeai donc mes pas au château de Thornhill, dans l'intention de ramener ma fille, s'il étoit poſſible. Mais avant d'y arriver, je fus abordé par un de mes paroiſſiens, qui me dit avoir vu une jeune fille qui reſſembloit à la mienne, dans une chaiſe de poſte avec un homme, que d'après la deſcription, je crus être M. Burchell. Je n'en perſiſtai pas moins dans l'intention de me rendre auprès du jeune écuyer, & quoiqu'il fut de grand matin, j'inſiſtai pour le voir ſur le champ. Il parut

bientôt de l'air le plus ouvert, fut très-étonné de l'évasion de ma fille & protesta sur son honneur, qu'il n'étoit pour rien dans cette intrigue. Je condamnai mes premiers soupçons & je les rejettai sur M. Burchell, que je me rappellai avoir eu plusieurs entretiens secrets avec elle. Mais un autre avis ne me laissa plus aucun doute. Il étoit, me dit-on, avec ma fille aux courses, à treize milles plus loin. Je m'y rendis, & j'y trouvai nombreuse & brillante compagnie, occupée d'un seul objet, du plaisir, & bien différente de moi qui cherchoit à rappeller une fille à la vertu. Je m'imaginai, en effet, appercevoir M. Burchell à quelque distance de moi. Mais comme s'il eut redouté l'entrevue, à mon approche, il se perdit dans la foule & je ne le revis plus. Je fis réflexion qu'il étoit inutile de continuer mes poursuites & je résolus de m'en retourner auprès d'une innocente famille qui avoit besoin de mon secours. Mais l'agitation de mes esprits, & les fatigues que j'avois essuyées me causerent une fievre qui me força d'interrompre ma route. Je restai trois

semaines dans une pauvre auberge, l'ordinaire azyle de l'indigence & de la frugalité. Mais enfin, la force de ma constitution l'emporta & je me vis en état de continuer mon voyage. . .

Je me mis donc en route, & je marchois environ depuis deux heures, lorsque j'apperçus à une certaine distance une espece de chariot que je résolus d'atteindre. A mon arrivée, je trouvai que c'étoit le chariot d'une troupe de comédiens ambulans, qui transportoient leurs théâtres & leurs décorations au village voisin, où ils devoient jouer. Il n'y avoit dans cette voiture que le conducteur & un de la troupe; le reste ne devoit s'y rendre que le jour suivant. Bonne compagnie en route, rend le chemin plus court, dit le proverbe. J'entrai en conversation avec le pavre comédien, & notre entretien roula sur le théâtre & sur les ouvrages du jour.

En devisant, nous arrivions au village, dont les habitans qui sembloient instruits de notre approche, étoient sortis pour nous voir. Je ne pensai plus au peu de décence qu'il y avoit pour moi de

me trouver en pareille compagnie, que lorſque je vis la populace attroupée autour de moi. Je me réfugiai promptement dans une hôtellerie où je fus acoſté par un homme fort bien mis, qui me demanda ſi j'étois réellement le chapelain de la troupe, ou ſi mon habit étoit celui du rôle que je jouois dans la piece. Sur ma réponſe, il eut l'honnêteté de me prier de partager un bol de punch avec lui & le comédien, & en le buvant, nous diſcutames les intérêts des puiſſances avec beaucoup de chaleur & de vivacité. Je le prenois tout au moins pour un membre du parlement, & je fus confirmé dans mes conjectures, lorſqu'en m'entendant demander ce qu'il y avoit pour ſouper, il me preſſa ainſi que le comédien de venir ſouper chez lui, inſtances auxquelles je fus obligé de me rendre.

La maiſon où nous devions être reçus, étant à quelque diſtance du village; notre hôte obſerva que comme ſa voiture n'étoit pas prête, nous pouvions nous y rendre à pied, & bientôt nous arrivâmes à un des plus beaux édifices que

j'eusse vu dans la campagne; l'appartement où l'on nous fit entrer, étoit d'un goût élégant & moderne. Le maître de la maison sortit dans le dessein de donner ses ordres pour le souper qui fut bientôt prêt; deux ou trois dames, dans un déshabillé fort simple parurent dans la salle, & la conversation commença avec assez de vivacité. Elle roula cependant sur la politique qui étoit le sujet favori de celui qui nous traitoit. Car il protestoit que la liberté étoit tout à la fois l'objet de sa gloire & de ses allarmes. Quand on eut desservi, il me demanda si j'avois lu les derniers papiers publics. Sur ma réponse négative, « certes, me dit-il, vous m'étonnez fort. Pour moi je lis tous les papiers politiques, & quoiqu'ils se détestent l'un l'autre, je les aime tous. Liberté, c'est la gloire d'un anglois, & par toutes mes mines de charbon de Cornwal, j'en respecte les défenseurs. - - En ce cas, j'espere que vous respectez le Roi; --- oui, quand il fait ce que nous voulons. Car s'il continue à se conduire comme il a fait dernierement, je ne me mêlerai plus

de ſes affaires. Je ne m'explique pas; tout ce que je peux dire, c'eſt qu'il y a des choſes que j'aurois pu bien mieux arranger. Il ne prend pas aſſez de conſeils; s'il écoutoit tous ceux qui ſont en état de lui en donner, les choſes iroient un peu différemment.

Ce ſouhait extravagant qui ne devoit exciter que ma pitié, m'émut un peu la bile, & je ne pus m'empêcher de défendre le côté foible de notre conſtitution qui, depuis quelques années, perdoit, lui dis-je, journellement, une partie de ſon influence dans l'Etat.

« O Ciel! s'écria une des dames, quoi j'aurai rencontré dans ma vie, un homme aſſez vil, aſſez bas pour être l'ennemi de la liberté & le défenſeur des tyrans! La liberté! ce don ſacré du Ciel! ce glorieux privilege des anglois »!

« Eſt-il poſſible, s'écria notre hôte, qu'il ſe trouve à préſent des avocats de la ſervitude? Peut-on être aſſez vil...? »

« Non, Monſieur, répondis-je, je ſuis pour la liberté, cet attribut des Dieux! Glorieuſe liberté! ſublime ſujet des déclamations modernes! Je voudrois que

tous les hommes fussent rois. Je le serois moi-même. Nous avons tous un égal droit au trône. Nous sommes tous originairement égaux. C'est là mon opinion, & c'étoit autrefois celle d'une société d'honnêtes gens qui s'appelloient *Levellers* [1]. Ils essayerent de former une communauté dont tous les membres seroient également libres. Mais hélas! ce beau projet ne put jamais réussir. Il y avoit parmi eux des membres plus forts ou plus rusés, & ceux-ci devinrent bientôt les maîtres. » Je partis de cet exemple pour faire sentir la nécessité d'un chef qui diminue le nombre des tyrans & empêche les riches de tomber sur les pauvres & même sur l'état mitoyen avec une force décuple. Je m'élevai contre les aristocraties, & je citai la Hollande, Gênes & Venise, où les loix gouvernent les pauvres, & les riches gou-

(1) *To level* veut dire en anglois *mettre de niveau*, & c'est ainsi qu'on appelloit un parti factieux de l'armée de Cromwel, qui demandoit une égalité dans l'administration du Gouvernement.

vernent la loi. « Je ſuis donc, m'écriai-je, & je veux mourir pour la Monarchie. S'il y a quelque choſe de ſacré parmi les hommes, c'eſt le Souverain, & toute diminution de ſon pouvoir en paix ou en guerre, eſt une infraction des libertés réelles de ſes ſujets. Ces grands mots de liberté, de patriotiſme, n'ont déjà que trop retenti dans cet Etat; j'eſpere que les vrais enfans de la liberté s'oppoſeront à ce qu'ils aillent plus loin encore. J'en ai connu pluſieurs de ces intrépides champions de la liberté, & je ne m'en rappelle pas un ſeul qui dans le fond de ſon cœur & dans ſa maiſon, n'ait été un vrai tyran. »

Je m'apperçus que ma vivacité m'avoit entraîné trop loin. Mais l'impatience de mon hôte qui s'étoit pluſieurs fois efforcé de m'interrompre, ne put ſe contenir plus long-tems. « Eh quoi, s'écria-t-il, aurois-je donc reçu un jéſuite ſous les habits d'un miniſtre? mais par toutes les mines de charbon de Cornwal, il va ſortir d'ici, comme je m'appelle Wilkinſon. » Je crus devoir lui demander pardon pour la chaleur avec laquelle j'a-

vois parlé. « Pardon! s'écria-t-il! dix mille pardons n'expireroient pas de pareils principes. Monsieur, j'exige que vous sortiez sur le champ de chez moi. J'allois lui faire quelques représentations, lorsque nous entendîmes un laquais frapper à la porte, & les deux femmes se mirent à crier : oh! c'est notre maître & notre maîtresse qui reviennent. L'homme qui m'avoit si noblement accueilli, n'étoit autre chose que le maître d'hôtel, qui, en l'absence de son maître, avoit voulu jouer un rôle & représenter pour un moment celui qui lui donnoit des gages, & pour lui rendre justice, il parloit de politique aussi bien que la plupart des gentilshommes campagnards. Mais ma confusion fut au comble en voyant entrer le maître & la maîtresse, & leur surprise à la vue d'une pareille compagnie, ne fut pas moindre que la nôtre. « Messieurs, nous dit le véritable maître de la maison, à moi & à mon compagnon, je suis votre très humble serviteur, mais l'honneur que vous me faites étoit si peu prévu que je ne sais comment le reconnoître. » Quelque inattendue que notre

compagnie fut pour lui, la sienne, à coup sûr, l'étoit encore plus pour nous, & j'étois immobile de trouble & d'étonnement, lorsque, ô surprise! je vis entrer dans l'appartement ma chere miss Arabella Wilmot, l'ancienne maîtresse de mon fils George; mais dont le mariage avoit été rompu, comme je l'ai dit plus haut. Aussitôt qu'elle me vit, elle courut se jetter dans mes bras. « Mon cher Monsieur, s'écria-t-elle, à quel heureux accident devons-nous une visite si peu attendue! je suis sûre que mon oncle & ma tante seront enchantés de savoir qu'ils ont pour hôte le respectable docteur Primrose ». A ce nom, le bon vieillard & sa femme me firent l'accueil le plus obligeant & le plus cordial. Ils ne purent s'empêcher de sourire en apprenant la cause de ma visite, ils vouloient se disposer à renvoyer le maître d'hôtel qui fut bientôt remis en grace par mon intercession.

M. Arnold & sa femme à qui la maison appartenoit, insisterent pour me retenir chez eux pendant quelques jours; & leur niece, ma charmante pupille, dont

l'esprit avoit été formé par mes leçons, joignant ses instances aux leurs, je ne pus me défendre de rester. Le lendemain matin, miss Wilmot, sous prétexte de me montrer les beautés du jardin, m'y emmena de bonne heure, & ne tarda pas à me demander d'un air d'indifférence, depuis quand j'avois eu des nouvelles de mon fils George. « Hélas ! chere miss ! m'écriai-je, voilà déjà trois ans qu'il est absent sans écrire à ses amis ou à son pere. Je ne sais où il est, peut-être ne le reverrai-je plus, non plus que le bonheur. Non, ma chere, nous ne retrouverons plus ces heures délicieuses qui se sont écoulées à Wakefield. Ma petite famille est maintenant dispersée, & la pauvreté avec le besoin, nous a apporté l'infamie ». L'excellente fille laissa échapper quelques larmes à ce récit, & la crainte d'affliger sa sensibilité, m'empêcha d'entrer dans un plus grand détail de nos infortunes. Ce fut une grande consolation pour moi de trouver que le tems n'avoit rien changé à ses affections, & qu'elle avoit rejetté plusieurs partis qui s'étoient présentés depuis notre

séparation. Elle me mena voir toutes les améliorations de l'endroit, me faisant remarquer chaque arbre & chaque allée, & faisant naître de chaque objet le motif ou le prétexte d'une question relative à mon fils. Ainsi s'écoula la matinée, jusqu'à ce que la cloche nous eut appellés à dîner. Nous trouvâmes à table le directeur de la troupe ambulante; il étoit venu distribuer des billets pour *la belle pénitente* qu'on devoit représenter le soir même, & dans laquelle le rôle d'Horatio devoit être joué par un jeune homme qui n'avoit jamais paru sur aucun théâtre. Il faisoit un grand éloge du nouvel acteur. « L'art du comédien, dit-il, n'est pas l'ouvrage d'un jour. Mais ce jeune homme semble né pour figurer sur la scene. Sa voix, sa figure, ses attitudes sont admirables, c'est un heureux hasard qui nous l'a fait rencontrer! » Ce récit excita notre curiosité, & à la sollicitation de la tante de miss Wilmot, je me laissai entraîner à la salle de comédie qui n'étoit qu'une grange. Comme la compagnie où j'étois, étoit incontestablement la plus distinguée de l'endroit, nous fûmes reçus

avec

avec le plus grand respect, & nous nous plaçames en face du théâtre où nous restâmes quelque tems impatients de voir Horatio paroître. Enfin, le nouvel acteur avança sur la scene, & quelle fut ma surprise, de retrouver en lui mon malheureux fils! Il alloit commencer, quand tournant les yeux vers l'assemblée, il nous apperçut & resta immobile & muet. Les acteurs qui étoient dans la coulisse, attribuant son silence à sa timidité, s'efforçoient de l'encourager, mais au lieu de commencer, il se mit à fondre en larmes & quitta la scene. J'ignore quelles sensations j'éprouvai, car elles se succederent trop rapidement pour que je pusse m'en rendre compte. Mais je fus bientôt tiré de mon trouble par miss Wilmot, qui pâle & d'une voix tremblante, me pria de la ramener chez son oncle. A notre arrivée chez lui, M. Arnold qui ne pouvoit encore rien concevoir à notre extraordinaire conduite, apprenant que le nouvel acteur étoit mon fils, lui envoya sa voiture & une invitation, & comme il persistoit dans son refus de paroître sur le théâtre, les co-

médiens en mirent un autre à sa place, & bientôt il nous rejoignit. M. Arnold lui fit le plus aimable accueil, & moi je le reçus avec ma tendresse ordinaire, car il m'étoit impossible de jouer un ressentiment que je n'éprouvois pas. La réception de miss Wilmot étoit mêlée d'une indifférence apparente, & l'on voyoit bien que son rôle étoit étudié. Le trouble de son ame n'étoit pas encore calmé, elle disoit vingt étourderies, faisoit mille questions dont elle n'écoutoit pas les réponses.

Après le souper, madame Arnold eut la politesse de proposer d'envoyer deux laquais chercher le bagage de mon fils qui parut d'abord s'en défendre; mais comme elle insistoit, il se vit obligé de nous avouer qu'un bâton & un bissac étoient les seuls effets qu'il possédoit sur la terre. « Eh bien, mon fils, lui dis-je, vous m'avez quitté pauvre, & pauvre vous êtes revenu, & cependant, je ne doute pas que vous n'ayez bien couru le monde. » --- « Oui, mon pere, répondit mon fils, mais courir après la fortune, n'est pas le moyen de la fixer, & j'ai enfin renoncé à la pour-

ſuivre. » --- J'imagine, Monſieur, dit madame Arnold, que le récit de vos aventures doit être fort amuſant; j'en ai ſouvent entendu raconter la premiere partie à ma niece; mais ſi la compagnie peut obtenir que vous nous appreniez le reſte, ce ſera une obligation de plus. --- « Madame, répondit mon fils, je puis vous aſſurer que vous n'aurez point autant de plaiſir à l'entendre que moi à la raconter, & cependant dans toute ma narration, à peine ſe trouve-t-il une ſeule aventure. La premiere infortune de ma vie que vous connoiſſez tous, étoit bien grande; elle m'affligea ſans m'abattre, jamais perſonne ne fut plus porté à l'eſpérance que moi. Je me mis donc ſur la route de Londres un beau matin ſans m'inquiéter du lendemain, & gai comme les oiſeaux qui chantoient ſur le chemin. Je m'encourageois en me diſant que Londres étoit le vrai théâtre où les talens de toute eſpece étoient sûrs de trouver des diſtinctions & des récompenſes. »

« Arrivé dans cette ville, mon premier ſoin fut de remettre votre lettre de recommandation à votre couſin, qui n'étoit

guere plus à ſon aiſe que moi. Ma premiere idée étoit d'être précepteur dans une penſion. Mais il reçut ſi mal ma propoſition, & me fit un portrait ſi hideux de cet état que j'y renonçai abſolument. »

« Ecoutez, me dit ce parent, je vois que vous êtes un garçon d'eſprit & que vous avez quelques connoiſſances, faites comme moi, devenez auteur. Je vous montrerai quarante lourds écrivains, que l'hiſtoire & la politique font rouler aſſez joyeuſement, & qui s'ils euſſent été élevés à manier le tranchet, auroient paſſé toute leur vie à racommoder de vieux ſouliers, mais n'en auroient jamais fait de neuf. »

« J'acceptai la propoſition, je me faiſois une gloire de marcher dans une route où Dryden & Otway avoient brillé. Animé par cette idée, je me mis à réfléchir, & trouvant qu'il ne reſtoit plus en tout que le mauvais côté à défendre, je réſolus de faire un livre abſolument neuf. Je revêtis trois paradoxes des couleurs de la vraiſemblance. Les diamans de la vérité avoient tous été mis en œuvre, il ne me reſtoit que quelques ſtras, qui de loin pouvoient encore éblouir. Dieux immortels! Vous

m'êtes témoins quelle importance reposoit sur ma plume, pendant que je composois! Tout le monde savant, sans doute, alloit s'élever contre mon système, & moi, comme le porc épic, je me ramassois en moi-même, & je tenois ma plume prête contre chaque assaillant. »

« Eh bien, mon fils, que dit le monde savant de vos paradoxes? -- Le monde savant! mon pere. Il n'en dit rien du tout. Chaque homme de lettre étoit occupé à faire l'éloge de ses amis & le sien, ou à déchirer ses ennemis, & malheureusement, comme je n'avois ni l'un ni l'autre, j'éprouvai la plus cruelle de toutes les mortifications, le dédain. »

« Un jour que je méditois dans un café sur le sort de mes paradoxes, un petit homme vint se placer devant moi, & après quelque préambule, tira de sa poche une liasse de prospectus, & me proposa de souscrire pour une nouvelle édition de Properce, avec des notes, qu'il alloit bientôt donner au public. A cette demande, je fus obligé de répondre que je n'avois pas d'argent. Et cette réponse donna lieu à quelques enquêtes de sa

part sur mes espérances. Les trouvant à peu près aussi fortes que ma bourse, « je vois bien, me dit-il, que vous ne connoissez pas la ville. Je vais vous apprendre à la connoître. Vous voyez bien ces prospectus. Eh bien, c'est là-dessus que je subsiste fort honnêtement depuis douze ans. Du moment qu'un seigneur est de retour de ses voyages, qu'un créole arrive de la Jamaïque, ou une douairiere de la campagne, je les assiege de flatteries, & dès que je vois la brêche faite, je propose mes prospectus; si dès la premiere fois, ils souscrivent sans difficultés, je renouvelle ma requête pour leur faire payer l'honneur d'une dédicace. Si cette seconde tentative réussi, je les amorce encore en leur proposant de faire graver leurs armoiries au frontispice. Ainsi je vis de la vanité d'autrui & j'en ris. Mais entre nous, je commence à être trop connu, & je serois charmé d'emprunter vos traits un moment. Tenez : un homme de la premiere distinction vient justement d'arriver d'Italie; ma figure est trop connue de son portier. Chargez vous de lui porter ces vers, je gage ma tête

que vous réuſſirez, & nous partagerons le butin. »

« J'avois l'ame trop fiere pour me proſtituer à de pareilles indignités, & en même tems, ma bourſe étoit trop maigre pour me permettre de faire une ſeconde tentative pour la renommée. Il fallut donc me réſoudre à écrire pour vivre. Mais je n'avois pas l'eſprit de mon état, je penſois à la gloire en travaillant pour avoir du pain ; j'employois à viſer à la perfection un tems que j'aurois bien plus utilement employé à brocher des productions médiocres. Mais le public étoit trop ſérieuſement occupé pour remarquer l'aiſance, la noble ſimplicité de mon ſtyle, & l'harmonie de mes périodes. Mes eſſais furent enſevelis l'un après l'autre parmi les eſſais ſur la liberté, les contes orientaux, & les annonces des charlatans, & tous mes rivaux écrivoient mieux que moi, parce qu'ils écrivoient plus vîte. »

« Un jour que plongé dans mes noires réflexions, j'étois aſſis ſur un banc au parc de St James, un jeune gentilhomme avec lequel j'avois été intimement lié à l'univerſité, m'aborda. Nous nous ſaluâ-

mes avec une sorte d'embarras, lui rougissant d'être connu d'un homme qui avoit une si chétive apparence, & moi craignant un refus. Mais mes soupçons se dissiperent bientôt, car au fond, M. Thornhill étoit un assez bon garçon. « Thornhill! m'écriai-je, c'est sûrement mon jeune seigneur. -- « M. Thornhill! reprit M. Arnold, c'est un de nos voisins. Il a toujours été ami de la famille, & nous attendons sa visite ».

« Le premier soin de mon ami fut de me mettre en état de paroître en me donnant un de ses habits. Alors je fus admis à sa table sur le pied d'un ami & d'un subalterne; mes fonctions consistoient à le suivre aux ventes, à le tenir en gaité, quand il se faisoit peindre, & à prendre la gauche dans sa voiture quand elle n'étoit pas occupée par un autre. J'avois en outre vingt autres petits emplois dans la maison, tels que d'être le parrein de tous les enfans du sommelier, de chanter quand on me le demandoit, d'être toujours gai, toujours humble & heureux, si je le pouvois. »

« Mais dans ce poste honorable, j'avois

un rival, M. Marin, qui se faisoit appeller capitaine, me disputoit les affections de notre patron commun, & pour lui rendre justice, il étoit plus fait que moi, pour cet office. Quoique stupide, il avoit acquis quelques expériences dans l'art de la flatterie, & comme mon ancien ami prenoit de jour en jour plus de goût pour ses talens, de jour en jour je m'affermissois dans la résolution de le quitter. J'étois sur le point de laisser le champ libre au capitaine, quand mon ami eut besoin de mon secours. Il n'étoit question que de se battre contre un gentilhomme qui l'accusoit d'en avoir mal agi avec sa sœur. J'épousai sa querelle, je désarmai mon ennemi, & j'eus la satisfaction d'apprendre que la dame étoit une femme galante & le gentilhomme un escroc. Ce service me valut les plus vives protestations de reconnoissance; mais comme mon ami devoit quitter la ville sous peu de jours, il n'imagina pas d'autre moyen de m'obliger que de me recommander à son oncle sir William Thornhill & à un autre grand seigneur qui occupoit un des premiers postes du gouvernement. Après son dé-

part, je n'eus rien de plus preſſé que de porter ſa lettre de recommandation à ſon oncle, dont la réputation de vertu eſt auſſi généralement que juſtement établie. Je fus reçus de ſes domeſtiques avec le ſourire de l'hoſpitalité, car l'affabilité des maîtres perce à travers même les regards de ſes gens. Mais lorſqu'il eut connu l'eſpece de ſervice que j'avois rendu à ſon neveu; il voulut que je trouvaſſe dans ſes refus la punition de ma faute, & même le motif de mon repentir. Sa mercuriale fut ſévere; mais elle étoit juſte. Je la ſupportai donc avec patience. »

« Toutes mes eſpérances portoient ſur la lettre que j'avois pour le grand ſeigneur. Comme les portes des grands ſont toujours aſſiégées de demandeurs, je ſacrifiai la moitié de ce qui me reſtoit pour gagner ſes gens, & après bien des pas inutiles enfin ils me firent pénétrer dans un vaſte appartement, après que ma lettre eût été portée à ſa deſtination. J'eus tout le tems d'examiner la piece qui étoit magnifiquement ornée, & qui en me donnant une grande idée du maître me pénétroit d'avance de reſpect pour lui.

Au milieu de mes réflexions, j'entendis quelqu'un marcher d'un pas pesant. C'étoit une femme de chambre. Deux ou trois personnes passerent successivement & frustrerent mon attente. Enfin le lord parut lui-même & me demanda si j'étois le porteur de la lettre. Je répondis par une profonde révérence. Comme il commençoit à me parler, on lui apporta un billet qu'il lut. Il sortit aussi-tôt, me laissant à loisir méditer mon bonheur. Enfin un laquais m'apprit que sa grandeur alloit monter en voiture. Je descendis précipitamment, & me mêlai à quelques pauvres solliciteurs qui réclamoient comme moi l'honneur de sa protection. Cependant sa grandeur gagnoit son carosse à grands pas, ce qui me décida à élever la voix pour savoir s'il m'honoreroit d'une réponse. Il tenoit déjà la portiere entr'ouverte, & marmotta quelques mots dont j'entendis la moitié & dont l'autre se perdit dans le bruit des roues. Je restai quelque tems, le cou tendu, l'oreille en l'air, jusqu'à ce que jettant les yeux autour de moi, je me trouvai seul à sa porte. »

« Rebuté de tant d'indignités qui avoient épuisé ma patience, je n'étois pas loin du désespoir, lorsqu'à la porte d'une taverne où j'allois entrer, je fus abordé par un capitaine de vaisseau de ma connoissance qui consentit à boire du punch avec moi. Sur la confidence que je lui fis de l'état de mes affaires, il me proposa de passer à Amsterdam; son vaisseau devoit le lendemain mettre à la voile; je serois passager sur son bord. Débarqué, j'apprendrois l'anglois aux Hollandois, & je ne manquerois ni d'argent ni d'éleves. Les Hollandois étoient passionnés pour cette langue, & je ne pouvois manquer de bien faire mes affaires. Je suivis son conseil; le vent étoit favorable; la traversée fut courte, & après avoir donné la moitié de mes effets, pour payer mon passage, je me trouvai tombé des nues au milieu d'une des principales rues d'Amsterdam. Pour ne pas tarder à mettre mes talens à profit, je m'adressai aux premieres personnes que je rencontrai & qui étoient les plus apparentes. Mais il nous fut impossible de nous entendre; je n'avois oublié qu'une chose, c'est que pour mon-

trer l'anglois en Hollande, j'avois besoin avant tout que les Hollandois m'appriſſent l'anglois. »

« Ce plan renverſé, je penſois à retourner en Angleterre. Mais un étudiant Irlandois qui revenoit de Louvain, m'apprit qu'il n'y avoit pas deux perſonnes dans cette Univerſité qui ſuſſent le grec. Etonné de cette ignorance, j'eus envie d'aller juſqu'à Louvain pour y donner des leçons de grec, & l'Irlandois me confirma dans mon projet. Arrivé dans cette ville avec un léger bagage qui diminuoit tous les jours, j'allai directement offrir mes talens au Principal lui-même, & je me donnai pour un maître habile dans la langue grecque dont on m'avoit dit que les leçons manquoient dans ſon Univerſité. Le Principal parut d'abord douter de mon habileté; mais voyant que j'offrois de faire mes preuves ſur le champ; jeune homme, me dit-il, tel que vous me voyez, je n'ai jamais appris le grec, & jamais je n'en ai ſenti le beſoin. J'ai eu le bonnet de docteur ſans ſavoir le grec. J'ai dix mille florins de revenu, je dîne & ſoupe de fort bon appétit, je ne

sais pas le grec, & je ne vois pas à quoi il peut être bon. »

« Je me voyois trop loin de ma patrie pour penser à m'en retourner; ainsi je resolus de gagner pays. J'avois quelque connoissance de la musique, & une voix passable, & je fis servir à ma subsistance, ce qui avoit autrefois fait mon amusement. Je traversai les campagnes de la Flandre & celles de la France, & lorsque j'approchois d'une maison de payſans, vers la chute du jour, je jouois un de mes airs les plus gais, ce qui me procuroit avec un logement ma subsistance pour le lendemain. Je me rappellois d'avoir enchanté les cercles du beau mode, lorsque la musique étoit pour moi un amusement; comme elle étoit devenue mon gagne-pain, les gens comme il faut ne m'entendoient qu'avec mépris; tant il est vrai que partout le dédain est attaché aux talens qui font subsister. »

« De cette maniere, je m'approchai de Paris, sans d'autre dessein que de courir le monde. Les habitans de cette ville aiment beaucoup mieux les étrangers qui ont de l'argent, que ceux qui ont de l'es-

prit. Par ces deux raisons, on ne fit pas grande attention à moi. Après m'être promené quatre ou cinq jours & vu tout à mon aise l'extérieur des plus belles maisons; je me disposois à quitter cet asyle d'une vénale hospitalité, lorsque traversant une des principales rues, j'apperçus notre cousin à qui vous m'aviez recommandé d'abord. Il s'informa du sujet de mon voyage à Paris, & m'apprit ce qui l'y avoit amené lui-même. Son objet étoit de ramasser des tableaux, des médailles, des caméers & des antiques de toute espece pour un particulier de Londres à qui ce goût étoit venu subitement avec une grande fortune. Fort étonné de lui trouver des lumieres que je ne lui soupçonnois pas, je lui demandai comment il étoit devenu si promptement connoisseur; rien de plus aisé, me répondit-il. Comme je vous ai appris à devenir auteur à Londres, je vais maintenant vous apprendre l'art d'acheter des tableaux à Paris. »

« J'acceptai la proposition, & en le suivant dans les ventes, je ne fus pas peu surpris de voir l'intimité où il étoit avec

des gens du grand monde, qui s'en rapportoient à lui, comme à un juge d'un goût infaillible. Je ne lui étois pas inutile dans ces occasions ; car quand on lui demandoit son opinion, il me prenoit à part pour me demander la mienne, haussoit les épaules, avoit l'air pensif, puis revenoit dire qu'il ne lui étoit pas possible de donner son avis sur une affaire de cette importance. Quelquefois, après avoir observé que le coloris n'étoit pas assez tendre, il prenoit d'un air délibéré un pinceau avec un peu de vernis, lorsqu'il s'en trouvoit, le passoit légerement sur l'ouvrage en présence de toute la compagnie, & demandoit ensuite s'il n'avoit pas adouci les traits. »

« Enfin, le terme de son retour arrivé, il me laissa après m'avoir fortement recommandé à des gens de distinction, comme une personne très-propre à accompagner un jeune homme dans ses voyages, & en effet je fus bientôt employé en cette qualité par un Anglois qui venoit de conduire son pupille à Paris pour commencer son tour d'Europe. Ce jeune homme, héritier d'une immense

fortune, avoit été mis chez le procureur par ſes tuteurs, pour apprendre à la ménager, & l'avarice étoit ſa paſſion dominante. Son unique ſoin étoit d'épargner ſa bourſe, & après avoir laiſſé ſur la route de nombreuſes preuves de ſa lézinerie, lorſque nous fumes à Livourne, il s'informa quelle étoit la maniere la moins coûteuſe de retourner en Angleterre ou par mer ou par terre; ſur ce qu'on lui dit que le voyage par mer étoit bien moins diſpendieux, il ne put réſiſter à la tentation, & m'ayant payé une petite partie des honoraires qui m'étoient dus, il prit congé de moi & s'embarqua avec un ſeul domeſtique dans un vaiſſeau qui faiſoit voile pour Londres. »

» Je me trouvai encore une fois ſeul au monde, mais je commençois à m'y accoutumer. Cependant toute mon habileté dans la muſique, ne me ſervoit de rien, dans un pays où le dernier payſan étoit meilleur muſicien que moi; mais j'avois acquis un autre talent qui ne me fut pas moins utile; c'étoit celui de la diſpute. Pour le mettre à profit, j'allois de couvent en couvent, d'univerſités en

universités; & toutes les fois qu'il y avoit une thèse, j'attaquois celui qui la soutenoit avec une dextérité qui me valoit une gratification, un dîner, & un gîte».

» C'est ainsi que je suis arrivé en Angleterre, & ma premiere résolution a été de venir vous rendre mes devoirs, & ensuite de m'enrôler comme volontaire dans la premiere expédition qui se feroit au dehors ; mais ce projet a été changé par la rencontre d'une vieille connoissance. C'étoit un homme qui s'étoit attaché à une troupe de comédiens, laquelle se disposoit à faire une tournée dans la campagne pendant l'été. La compagnie m'a agréé pour associé, & après avoir essayé plusieurs rôles, je m'étois enfin décidé à choisir celui d'Horatio, que la présence de l'honorable compagnie vient si heureusement de m'empêcher de jouer ».

Mon fils venoit de finir son récit, lorsque la vue de l'équipage de Monsieur Thornhill qu'on apperçut à la porte, sembla troubler le contentement général. Le maître d'hôtel qui étoit devenu mon ami, me glissa à l'oreille,

que l'écuyer avoit déjà fait quelques propositions à Miss Wilmot, & que son oncle & sa tante sembloient hautement approuver cette alliance. M. Thornhill, frappé de nous voir tous les deux en entrant, mon fils & moi, recula de surprise. Cependant, lorsque nous nous avançâmes pour le saluer, il répondit à nos politesses avec un air de candeur, & bientôt sa présence ne fit qu'augmenter la satisfaction générale.

Après le thé, il me prit à part, pour me demander des nouvelles de ma fille, & apprenant que mes recherches avoient été infructueuses, il témoigna la plus grande surprise, ajoutant que depuis, il avoit souvent été chez moi, pour consoler ma famille, qu'il avoit laissée en parfaite santé. Il me demanda ensuite, si j'avois fait part de ce malheur à Miss Wilmot, ou à mon fils, & sur ma réponse que je ne leur en avois pas encore parlé, il loua ma prudence, & m'exhorta à tenir la chose secrete. Obligé de me quitter pour un moment, il me laissa pénétré de l'intérêt qu'il prenoit à mon infortune. Ses assiduités auprès

de Miſſ Wilmot, étoient trop marquées, pour qu'on pût s'y méprendre, & ma pupile n'en paroiſſoit pas trop ſatisfaite; elle ſembloit les ſouffrir plutôt par complaiſance pour ſon oncle & ſa tante, que par inclination. J'eus même la ſatisfaction de la voir jetter ſur mon malheureux fils, quelques regards de tendreſſe, que l'autre ne pouvoit obtenir, malgré toute ſa fortune & ſes empreſſemens. Le ſang froid de M. Thornhill me ſurprit beaucoup; plus Miſſ Wilmot témoignoit de tendreſſe à mon fils, plus l'amitié de M. Thornhill ſembloit augmenter.

Il nous avoit déjà fait les plus vives proteſtations de ſervices. Mais ſa généroſité ne ſe borna pas aux promeſſes. Le matin que j'avois fixé pour mon départ, il vint d'un air ſatisfait annoncer ce qu'il avoit fait pour ſon ami George. Ce n'étoit rien moins qu'une commiſſion d'enſeigne dans un des régimens qui partoient pour l'Amérique. Son crédit avoit fait réduire à cent livres, la ſomme de trois cent, qu'on demandoit pour cet emploi, & dans le cas où nous ne pourrions la faire, il devoit l'avancer, pour

en être rembourſé, quand la choſe ſeroit en notre pouvoir. Les paroles nous manquoient pour exprimer notre gratitude. Je fis bien volontiers mon billet pour les 100 livres, & lui témoignai autant de reconnoiſſance que s'il m'en avoit fait préſent.

Il fut réſolu que George partiroit le lendemain pour Londres, afin d'aſſurer ſa commiſſion, conformément aux conſeils de ſon généreux patron qui jugeoit à propos d'uſer de célérité, de peur qu'un autre ne fît des propoſitions plus avantageuſes. Le lendemain donc notre jeune officier fut prêt de grand matin, & ſembloit le ſeul parmi nous qui n'en fût pas affecté. Ni les fatigues & les dangers qu'il alloit braver, ni ſes amis & ſa maîtreſſe qu'il abandonnoit, ne purent l'abattre. Il partit regretté de tout le monde, avec la bénédiction paternelle.

Le lendemain je pris congé de l'aimable famille, non ſans remercier M. Thornhill de ſa généroſité. Je me diſpoſai à reprendre le chemin de ma maiſon, déſeſpérant de revoir ma fille,

& adreſſant au ciel tous mes ſoupirs pour le conjurer de lui pardonner. Après avoir fait environ vingt milles, ma laſſitude & la nuit m'obligerent d'entrer dans une hôtellerie ſur la route. Je priai l'hôte, ſuiyant mon uſage, de vouloir bien me tenir compagnie. Nous nous aſsîmes devant le feu, dans ſa cuiſine, & nous parlâmes politique & nouvelles. La conſervation tomba ſur le jeune écuyer Thornhill, qu'il m'aſſura être auſſi haï, que ſon oncle étoit aimé. Il ajouta que l'écuyer mettoit toute ſon étude à ſéduire les filles de ceux qui avoient l'imprudence de le recevoir chez eux, & qu'au bout de trois ſemaines, il les abandonnoit, ſans même pourvoir à leur ſubſiſtance.

Au milieu de notre entretien, des cris & des plaintes vinrent frapper nos oreilles, & ſur ma demande, l'aubergiſte me répondit que c'étoit ſa femme qui querelloit une jeune dame, venue depuis quelques jours dans leur hôtellerie, & qui paroiſſoit hors d'état de payer ſon gît & ſa dépenſe. Bientôt je diſtinguai les paroles de cette hôteſſe

qui menaçoit l'étrangère de la maltraiter. « Chère madame ! s'écrioit l'inconnue, prenez pitié d'une pauvre créature abandonnée, pitié pour cette nuit seulement, & la mort ne tardera pas à terminer mes souffrances ».

Que devins-je, quand je reconnus la voix de ma pauvre Olivia ! Je courus aussi-tôt à son secours, & au moment que cette femme impitoyable vouloit l'arracher de son lit, je reçus dans mes bras la chere infortunée. « Viens, lui dis-je, viens ma pauvre fille, dans le sein de ton vieux père. Les méchants t'abandonnent ; mais il est encore sur la terre quelqu'un qui ne t'abandonnera pas». -- Cher --- Cher papa. -- Je ne mérite pas tant de bonté, une bonté angélique. Mais vous ne pourrez me pardonner, pas plus que je ne puis me pardonner à moi-même. ——Oui, mon enfant, je te pardonne, & de tout mon cœur. Repens-toi, & nous pouvons encore être heureux. Il peut encore se lever pour nous des beaux jours, mon Olivia ! ——Ah ! jamais, Monsieur, jamais; tout le reste de ma malheureuse

vie ne ſera plus qu'infamie au dehors, & que honte au-dedans. Mais hélas ! mon père, vous avez l'air plus pâle qu'à votre ordinaire : une miſérable comme moi a-t-elle pû vous donner tant de peine? vous avez trop de ſageſſe pour vous laiſſer abattre par le chagrin que vous cauſe ma faute. —Notre ſageſſe, jeune femme ! —Ah ! Papa ! Quel nom glaçant ! Voilà la première fois que vous m'en donnez un pareil ! —Pardon, ma chere, pardon.....

L'hôteſſe revint & nous interrompit pour nous demander ſi nous ne voulions pas une chambre plus commode où nous pourrions nous entretenir plus librement. Revenu de notre première émotion, je ne pus m'empêcher de m'informer de ce qui l'avoit conduite à ſon malheur. Monſieur, dit-elle, le miſérable, dès la premiere fois qu'il me vit, me fit des propoſitions honorables quoique ſecrettes — ».

Miſérable en effet ! mais ce qui me ſurprend, c'eſt de voir une perſonne comme M. Burchell, qui avoit l'air d'un homme

homme d'honneur, capable d'un tel plan de perfidie....»

— «O mon père! quelle erreur eſt la vôtre? Jamais M. Burchell n'entreprit de me ſéduire. Il a ſaiſi au contraire toutes les occaſions de me mettre en garde contre les artifices de M. Thornhill, que j'ai malheureuſement trouvé encore plus ſcélérat qu'il ne me l'avoit peint. ——M. Thornhill! Eſt-il poſſible! —Oui, Monſieur; c'eſt M. Thornhill qui m'a ſéduite, c'eſt lui qui dans ce deſſein avoit apoſté ces deux prétendues ladys, qui dans le fond n'étoient que des femmes perdues. Leurs artifices n'auroient pas manqué de réuſſir, ſans la lettre de M. Burchell. --- Comment a-t-il pu déconcerter leurs batteries? -- c'eſt ce que j'ignore, mais je ſuis convaincue, que jamais nous n'eûmes d'ami plus chaud & plus ſincère— ».

» Tu m'étonne, mon enfant. Mais dis-moi, comment ont pu s'effacer toutes les impreſſions de vertu, que tu tenois de la nature & de l'éducation. —»

» Hélas! mon pere, il ne doit ſon

triomphe qu'au désir que j'avois de faire son bonheur plutôt que le mien. Je n'ignorois pas que la cérémonie de notre mariage, faite par un prêtre catholique n'étoit pas légale, & que je ne pouvois compter que sur son honneur. —Quoi, interrompis-je, vous avez été mariés par un ecclésiastique?... --Oui, mon père. -- Mon enfant, viens encore dans mes bras : tu es sa femme, & les loix des hommes, fussent-elles écrites sur le diamant, ne peuvent diminuer la force de ce lien sacré— »

» Dès le lendemain matin, continua-t-elle, je vis le peu de fonds que j'avois à faire sur sa sincérité. Ce même jour, il me présenta à deux malheureuses femmes, qu'il avoit trompées comme moi, & qui vivoient dans la prostitution. Je l'aimois trop tendrement pour me voir de sang froid de pareilles rivales, & je m'efforçai de m'étourdir sur mon infamie au milieu des tumultes du plaisir. Mais mes efforts furent vains ; ma mélancolie s'accrut de jour en jour, & avec elle l'insolence de mon cruel séducteur. Enfin, le monstre poussa l'effronterie,

jusqu'à me proposer à un baronnet de sa connoissance. Frappée de cet excès de perfidie, ma réponse tint de la fureur. Je voulus partir, il m'offrit sa bourse que je lui jettai avec indignation, & je sortis brusquement dans un accès de rage, qui pour un temps me rendit insensible à l'horreur de ma situation, mais bientôt je portai mes regards autour de moi, & je ne vis plus en moi qu'une vile & coupable créature, qui n'avoit plus un seul ami au monde ».

» Dans ce moment, une voiture publique venant à passer, j'y montai, dans la seule vue de m'éloigner du misérable que je méprisois autant que je l'avois aimé. Je suis descendue ici, où depuis mon arrivée, je n'ai eu d'autre compagnie que mes douleurs, & cette femme inhumaine. Les heures de plaisir que j'ai passées avec maman & ma sœur deviennent un sujet de regret pour moi. Leurs peines sont bien grandes; mais les miennes le sont encore plus. Car c'est le remords de ma faute & le sentiment de mon infamie——».

» Prens patience, mon enfant, re-

pose-toi cette nuit, & demain tu reverras ta mere. La pauvre femme, son cœur a été profondément blessé; mais elle vous aime encore, Olivia; elle vous pardonnera ».

Le lendemain matin, je pris ma fille en croupe, & je me mis en route pour retourner dans le sein de ma famille. Chemin faisant, je m'efforçai de dissiper ses craintes, & de l'armer de résolution pour soutenir la présence de sa mere.

Nous nous arrêtâmes dans une auberge sur la route, à 5 milles environ de ma maison, & comme je voulois préparer ma famille à la réception de ma fille, je résolus de la laisser cette nuit dans l'hôtellerie, & de la venir reprendre de grand matin, accompagné de sa sœur Sophie. Mon cœur éprouvoit de nouvelles sensations de plaisir à mesure que j'approchois de ma paisible demeure. Ma tendresse devançoit mes pas & mon imagination voltigeoit déjà autour de mon humble foyer, avec tout le ravissement d'une douce impatience. Je me rappellois tout ce que j'avois à dire, & j'anticipois sur l'accueil charmant que

j'allois recevoir. Tous les laboureurs avoient quitté les champs; des lumières brilloient dans toutes les cabanes, je n'entendois que la voix perçante du coq, & les vigoureux abois du dogue vigilant, répété par les échos. J'approchois enfin du sanctuaire de tous mes plaisirs, & déjà mon chien fidele étoit accouru pour fêter son pauvre maître.

Il étoit près de minuit, lorsque je frappai à ma porte: Tout étoit calme & silentieux, mon cœur se dilatoit & palpitoit de bonheur, lorsque, ô douleur! tout à coup je vois ma maison éclairée par une éruption de flâme, & presque enveloppée dans des tourbillons dévorans. A cette vue, je jette un cri convulsif, & je tombe sur le pavé, privé de sentiment. Ce bruit alarma mon fils, qui, appercevant les flâmes, éveilla promptement ma femme & ma fille, & tous se précipitant nuds, hors de la maison, éperdus d'épouvante, me rappellèrent à la vie, par l'expression de leur douleur. Mais, ce ne fut que pour appercevoir de nouveaux objets de terreur. Les flâmes avoient gâgné le toit,

dont chaque partie s'écrouloit successivement, pendant que la famille, dans une agonie silentieuse, restoit abîmée dans cette funeste contemplation, comme si l'incendie eût été un spectacle. Mes regards se portoient tour à tour, sur les flâmes & sur eux, & je m'apperçus alors, que mes pauvres petits n'étoient pas autour de moi. Ciel! m'écriai-je, où sont mes enfans? «Ils sont brûlés, répondit ma femme, avec un morne désespoir, & je vais mourir avec eux». Dans ce moment, j'entendis les cris des pauvres innocens qui venoient d'être éveillés par le petillement des flâmes, & rien alors n'eût pu m'arrêter. --«Où sont mes enfans? m'écriai-je, en me précipitant dans le feu, & enfonçant la porte de leur chambre.» --Ici papa, ici, repondirent-ils», pendant que les flâmes gagnoient déjà leur lit. Je les pris tous deux dans mes bras, & les emportai précipitamment, au travers de l'incendie; à peine étois-je sorti, que le toît s'écroula». Maintenant, m'écriai-je, en élevant mes enfans au Ciel, les flâmes peuvent brûler tout ce que je possède, j'ai sauvé mon

plus précieux tréſor ». Nous baiſames mille fois ces charmantes créatures qui ſe pendoient à notre col, & ſembloient partager nos tranſports, pendant que leur mère rioit & pleuroit tout à la fois.

Tranquille ſpectateur des flâmes qui achevoient de tout dévorer, ce ne fut que quelques minutes après que je m'apperçus que j'avois le bras brûlé juſqu'à l'épaule. Il me fut donc impoſſible d'aider mon fils à ſauver quelques-uns de nos effets, & à empêcher le feu de gagner notre bled. Enfin nos voiſins vinrent à notre ſecours, mais ils ne purent qu'être les témoins de notre déſaſtre. Tout fut perdu, juſqu'à des billets que j'avois mis de côté pour la dot de mes filles. Nos voiſins nous apportèrent des habits, & meublèrent un de nos appentis avec des uſtenſiles de cuiſine, de manière, qu'au point du jour, nous avions un autre azile, miſérable & chétif abri.

Les allarmes de ma famille une fois calmées, je les informai des cauſes qui avoient prolongé mon abſence, & je tâchai de les préparer à recevoir notre

pauvre abandonnée, & quoique nous n'euſſions plus que la miſere à partager avec elle, à lui faire au moins un bon accueil dans la pauvre retraite qui nous reſtoit. Ma tâche auroit été bien plus difficile, ſans notre derniere calamité, qui avoit humilié la fierté de ma femme, & l'avoit émouſſée par de plus cuiſantes afflictions. Incapable de l'aller chercher moi-même, j'envoyai mon fils & ma fille qui revinrent bientôt ſoutenant l'infortunée; elle n'avoit pas le courage de lever les yeux ſur ſa mere que mes leçons n'avoient pu encore ramener entiérement; car les femmes ont un ſentiment plus délicat que les hommes des foibleſſes de leur ſexe. « Ah! Madame, lui dit ma femme, c'eſt un endroit bien pauvre que celui où vous revenez après tant de magnificence. Nous ne ſommes guere en état, ma fille Sophie & moi d'entretenir dignement une perſonne qui a vécu dans le grand monde. Oui, miſs Livy, votre pauvre pere & moi, nous avons bien ſouffert; mais j'eſpere que Dieu nous pardonnera ». Durant cette réception, la pauvre victime étoit debout,

pâle & tremblante, incapable de pleurer & de répondre. Je ne pus tenir plus longtems au spectacle de sa douleur, & prenant un air & un ton de sévérité qui étoit toujours suivi d'une prompte soumission: « Ma femme, lui dis-je, faites attention à ma parole une fois pour toutes. Je vous ai ramené une pauvre fugitive abusée, son retour à son devoir demande celui de votre tendresse, les peines réelles de la vie sont venues fondre sur nous, n'en aggravons pas le poids par nos dissentions; le ciel promet grace au repentir, que son exemple nous serve de regle. Le simple effort par lequel nous nous arrêtons sur la pente rapide si glissante de la perdition, est une plus grande preuve de vertu que cent actes de justice ».

Après quelque travail pour rendre notre demeure aussi commode qu'il étoit possible, nous nous revimes bientôt en état de jouir de notre premiere sérénité. Comme mon bras m'empêchoit d'aider mon fils dans nos occupations ordinaires, je lisois à ma famille le peu de livres que j'avois sauvé de l'incendie, & qui pouvoient en amusant l'imagina-

tion mettre le cœur à l'aise. Nos bons voisins venoient chaque jour nous témoigner l'intérêt le plus tendre, & fixerent un tems dans la journée où tous devoient s'empresser à réparer notre ancienne habitation. L'honnête Williams ne fut pas des derniers à nous rendre visite; il paroissoit même disposé à renouveller ses anciennes recherches; mais ma fille lui répondit de maniere à lui faire perdre toutes ses espérances. Sa douleur étoit profonde, & elle étoit la seule dans notre petite société à qui une semaine n'eût pas rendu la sérénité; son ame étoit en proie au chagrin; sa beauté diminuoit avec la force de son tempérament, & le peu de soin qu'elle prenoit de sa personne contribuoit encore à l'altérer. Chaque tendre épithete donnée à sa sœur étoit un trait déchirant pour son cœur & une source de larmes. J'avois recours à mille expédients pour charmer sa douleur. Je cherchois à la distraire par tout ce que mes lectures & ma mémoire pouvoient me fournir d'intéressant. Je m'attachois sur-tout aux histoires où le bonheur succédoit à l'excès des infor-

tunes, & qui prouvoient la foibleſſe & l'imperfection de toute la prévoyance humaine; mais la chere infortunée ne me donnoit qu'une demie attention, & rien ne pouvoit ſuſpendre le ſentiment de ſes maux. Telle étoit ſa triſte ſituation, quand nous fumes informés de maniere à n'en pouvoir douter que M. Thornhill alloit épouſer Miſs Wilmot, pour laquelle je lui avois toujours ſoupçonné de l'inclination, quoiqu'il eût affecté devant moi le plus grand mépris pour ſa perſonne & pour ſa fortune. Cette nouvelle augmenta l'affliction de ma pauvre Olivia. Une telle preuve de parjure & d'oubli étoit plus que ſon cœur ne pouvoit ſupporter. Je réſolus cependant de prendre encore des informations plus certaines, & de mettre obſtacle, s'il étoit poſſible, à l'accompliſſement de ſes deſſeins en envoyant mon fils chez le vieux M. Wilmot, pour s'aſſurer de la vérité & remettre à Miſs Wilmot une lettre qui l'inſtruiſoit de la conduite de M. Thornhill dans ma famille. Mon fils partit & revint trois jour après, ſans avoir pu remettre la lettre, parce que M. Thornhill & Miſs

Wilmot étoient partis enſemble pour faire un voyage dans le canton. L'approche de leur mariage rempliſſoit tout le pays de joie, & tous les amis des deux familles étoient déjà raſſemblés, entr'autres l'oncle de l'écuyer ſir William Thornhill, qui jouiſſoit d'une ſi bonne réputation. Chacun vantoit à l'envi la beauté de la future, & la bonne mine de l'heureux objet de ſon choix, qui ſembloient vivement épris l'un de l'autre, & de ce récit mon fils concluoit naivement qu'il ne pouvoit s'empêcher de regarder M. Thornhill comme le plus heureux des hommes.

« Je ne lui envie pas ſon bonheur, m'écriai-je. Vois mon fils ce lit de paille, ce toit ouvert à toutes les injures de l'air, ces murs ruinés & ce pavé humide, mon pauvre corps preſque eſtropié par le feu, & mes enfans qui me demandent du pain en pleurant. Eh bien, cette ſituation même, je ne voudrois pas la changer contre la ſienne.... »

J'allois continuer, mais ma pauvre fille accablée de ce dernier coup & prête à s'évanouir, rompit le fil de mes idées. J'aidai ſa mere à la ſoutenir, bientôt elle

revint à elle, & dès ce moment, parut plus calme, mais ce n'étoit qu'une apparence trompeuse; ce que je prenois pour de la résignation, n'étoit que l'abbatement d'une ame affaissée sous l'excès du malheur. Quelques provisions envoyées par mes charitables paroissiens, semblerent répandre une nouvelle satisfaction parmi le reste de la famille, & je ne fus pas fâché de les voir encore rendus à la paix & au contentement. Une fois encore l'historiette courut à la ronde avec la chansonnette, & la gaieté voulut bien répandre sa douce influence sur notre humble séjour.

Le lendemain le soleil se leva avec plus de force que la saison ne sembloit le permettre. Ainsi nous convînmes de déjeuner tous ensemble sous le berceau de chevrefeuille. Là, ma seconde fille joignit sa voix à ma requête au concert des petits musiciens aîlés qui chantoient autour de nous sur les arbres. C'étoit là que ma pauvre Olivia avoit vu son séducteur pour la premiere fois, & tout ce qu'elle voyoit, contribuoit à rappeller sa tristesse; mais la mélancolie excitée

par des objets agréables ou inspirée par les sons de l'harmonie, adoucit le cœur au lieu d'en aigrir la plaie. Dans le moment, la mere fut touchée d'un sentiment mêlé de peine & de plaisir. Ses yeux se chargerent de larmes, & tout son amour pour sa fille, se réveilla avec une nouvelle force. « Mon Olivia, dit-elle, chantez-nous ce petit air mélancolique qui plait tant à votre Papa. L'aimable infortunée eut cette complaisance & chanta d'un ton si pathétique, qu'il m'arracha l'ame :

Quand une beauté qui s'oublie,
Victime d'une folle ardeur
Connoît trop tard pour son malheur,
Les hommes & leur perfidie,
Quel charme pourroit de son cœur
Dissiper la mélancolie,
Quel art peut cacher la rougeur
Dont sa faute est toujours suivie !
Le seul art qui puisse couvrir
Et son opprobre & sa foiblesse,
Le seul art qui puisse guérir
Le remord cuisant qui la blesse,
Et réveiller le repentir
Dans l'art trompeur qui la délaisse,
Ce n'est pas de gémir sans cesse,
C'est de se taire & de mourir.

Comme elle achevoit ce dernier cou-

plet, avec quelques pauſes, qui donnoient à ſa voix un nouveau degré d'intérêt, nous fumes tous alarmés à la vue de l'équipage de M. Thornhill. Mais cet aſpect irrita ſurtout les douleurs de ma fille aînée, qui deſirant éviter la préſence de ſon ſéducteur, retourna à la maiſon avec ſa ſœur. Peu de minutes après, nous le vîmes deſcendre de caroſſe & s'avancer vers nous. J'étois aſſis, il m'aborda avec ſon air d'aiſance ordinaire, & me demanda des nouvelles de ma ſanté. « Monſieur, lui dis je, votre aſſurance ne ſert qu'à augmenter la baſſeſſe de votre caractere. Il fut un tems où j'aurois châtié votre inſolence, d'oſer paroître devant moi. Mais aujourd'hui vous êtes en ſûreté, l'âge a refroidi mes paſſions, & ma profeſſion me fait une loi de les réprimer. »

« Je vous jure, mon cher Monſieur, que je ſuis fort étonné de tout ce que j'entends; je me flatte que vous n'imaginez pas qu'il y ait eu rien de criminel dans ma derniere promenade avec votre fille. »

« Va, m'écriai-je, miſérable, vil im-

posteur !.... Mais ta bassesse te met à couvert de ma fureur. Pour satisfaire un caprice d'un moment, tu as pu rendre une pauvre créature malheureuse pour la vie, & déshonorer une famille qui n'avoit pour tout bien que l'honneur. »

« Si vous vous obstinez vous & elle à vous rendre malheureux, je ne puis vous en empêcher. Mais vous pouvez encore être heureux, & quelque idée que vous ayez pu vous former de moi, vous me trouverez toujours prêt à contribuer à votre bonheur. On peut la marier, sans même qu'elle perde son amant, & je vous jure... Toute ma fureur s'alluma à cette nouvelle insulte. Sors de devant mes yeux, serpent, m'écriai-je, cesse de m'outrager par ta présence. Si mon brave fils, étoit ici, tu ne serois pas si hardi; mais tu vois bien que tu as affaire à un pauvre vieillard, incapable de se venger & perdu de toute façon. -- »

« Vous m'obligez de vous parler plus durement que je n'en ai l'intention; mais comme je vous ait fait voir ce que vous pouviez espérer de mon amitié, il est à propos de vous représenter les suites

de mon reſſentiment. Votre dernier billet eſt entre les mains de mon procureur qui menace vivement, & je ne ſais comment arrêter le cours de la juſtice. Car il m'eſt impoſſible par les dépenſes que je viens de faire, de le payer à préſent. Cependant, je veux encore vous obliger, & je deſire de vous voir vous & votre fille, aſſiſter à mon mariage avec Miſſ Wilmot, qui doit ſe célébrer inceſſamment; c'eſt auſſi le vœu de ma charmante Arabelia, & j'eſpere que vous ne vous y refuſerez pas. --- »

« M. Thornhill, écoutez-moi pour la derniere fois. Je ne conſentirai jamais à votre mariage avec d'autre qu'avec ma fille, & dût votre amitié me placer ſur un trône, ou votre haine me faire deſcendre au tombeau, je brave également l'une & l'autre. Vous m'avez baſſement, irréparablement trompé. N'attendez jamais d'amitié de moi : allez, poſſédez ce que la fortune vous prodigue, beauté, richeſſe, ſanté, plaiſir, laiſſez-moi au ſein du beſoin, de l'infamie, des infirmités & des afflictions. Tout humilié que je ſuis, mon ame gardera ſa dignité, je vous pardonne,

mais vous avez tout mon mépris. -- ».

« Eh bien, attendez-vous à ressentir les effets d'une telle insolence, & nous verrons bientôt quel est le plus digne objet de mépris de vous ou de moi. En disant ces mots, il se retira brusquement.

Ma femme & mon fils qui étoient présens à l'entrevue, étoient frappés d'épouvante. Mes filles le voyant parti, sortirent pour apprendre le résultat de la conférence, & n'en furent pas moins allarmées.

Nous éprouvâmes bientôt que ses menaces n'étoient pas vaines. Dès le jour suivant, son intendant vint demander le revenu annuel de la somme que mes derniers malheurs m'avoient mis hors d'état de payer. La suite de cette insolvabilité fut d'enlever tout mon bétail dès le soir même, & de le vendre le lendemain à moitié prix de sa valeur. Ma femme & mes enfans me pressèrent de céder, quelque condition qu'on nous imposât, plutôt que de nous exposer à une ruine totale; ils déployerent leur petite éloquence pour me peindre toutes les calamités qui alloient fondre sur moi, l'hor-

reur d'une prison dans une saison si rigoureuse, & le danger où étoit ma santé depuis l'accident du feu. Leurs efforts furent vains & je restai inflexible.

Ainsi se passa la soirée. Le lendemain dès le grand matin, comme il étoit tombé beaucoup de neige pendant la nuit, mon fils se mit à balayer pour pratiquer un passage devant notre porte. A peine avoit-il commencé, que je le vis revenir en courant, pâle & défait, pour nous dire que deux étrangers qu'il reconnoissoit pour des gens de justice s'avançoient vers notre maison.

Il parloit encore, lorsqu'ils entrerent, & s'approchant du lit où j'étois couché, après m'avoir prévenu de l'objet de leur message, ils m'arrêterent & me dirent de me préparer à les suivre à la prison du comté, qui étoit à la distance de onze milles.

« Mes amis, leur dis-je, voilà une saison bien rigoureuse pour me conduire en prison, dans un tems surtout où j'ai eu le bras si cruellement brûlé. Cet accident m'a causé une légere fievre, & je n'ai pas d'habits pour me couvrir. D'ailleurs,

je suis trop foible & trop vieux pour aller si loin dans la neige. Cependant s'il le faut, je ferai mes efforts pour vous suivre. »

Je me tournai ensuite vers ma femme & mes enfans, & leur dit de rassembler le peu d'effets qui nous restoient & de se disposer à quitter cette habitation. Je les pressai de mettre tout en ordre, & je recommandai à mon fils de secourir sa sœur aînée, qui sentant bien qu'elle étoit la cause de tous nos malheurs étoit tombée sans connoissance. J'encourageai ma femme pâle & tremblante; elle serroit dans ses bras mes pauvres petits, qui, tout effrayés, se cachoient la tête dans son sein, pour ne pas voir les étrangers. Cependant ma jeune Sophie avoit tout disposé, avec autant d'ordre que de célérité, & dans une heure, tout fut prêt pour le départ.

Nous nous éloignâmes de ce paisible séjour, & nous marchions lentement. Ma fille aînée étant affoiblie par une fievre lente, qui depuis quelques jours minoit sa constitution, un des officiers de justice qui avoit un cheval, eut la complaisance

de la prendre en croupe, tant il eſt difficile, même dans cette profeſſion, de ſe défendre de tout ſentiment d'humanité. Mon fils tenoit un de ſes petits freres par la main, & ma femme conduiſoit l'autre, pendant que je m'appuyois ſur ma fille cadette, qui pleuroit ſur mes malheurs plutôt que ſur les ſiens.

Nous n'étions pas à deux milles de notre derniere habitation, quand nous apperçumes une foule de gens qui couroient en criant après nous. C'étoit les plus pauvres de mes paroiſſiens, qui avec de terribles imprécations, ſe ſaiſirent des deux officiers de juſtice, & jurant qu'ils ne laiſſeroient jamais leur miniſtre aller en priſon, tant qu'ils auroient une goutte de ſang à verſer pour ſa défenſe, ils ſe diſpoſoient à les maltraiter. Les ſuites auroient pu être fâcheuſes, ſi je n'avois interpoſé mon autorité, & arraché les malheureux des mains de cette multitude furieuſe. Mes enfans qui regardoient déjà ma délivrance comme certaine, dans l'excès de leur joie, paroiſſoient incapables de contenir leurs tranſports, mais ils furent bientôt détrompés, lorſqu'ils

m'entendirent adreſſer des reproches ſéveres à ces pauvres gens, reproches mêlés de douceur & d'eſpérance de revoir encore un tems plus heureux.

Tel fut l'effet de mes remontrances que reſpectueux & fondant en larmes, ils vinrent l'un après l'autre me dire adieu. Je ſerrai tendrement la main à chacun d'eux, & leur donnant ma bénédiction, je continuai ma route ſans rencontrer aucun obſtacle. Quelques heures avant la nuit, nous arrivâmes à la ville ou plutôt au village. Car elle ne conſiſtoit que dans un petit nombre de chétives maiſons, & n'avoit conſervé d'autre marque de ſon ancienne grandeur que ſa priſon.

En y entrant, nous nous arrêtâmes à une auberge où nous prîmes les rafraîchiſſemens qu'il étoit poſſible de ſe procurer ſur l'heure, & je ſoupai au milieu de ma famille avec ma ſérénité ordinaire. Lorſque je les vis tous bien arrangés pour la nuit, je ſuivis les officiers du shériff à la priſon, qui avoit été conſtruite anciennement pour ſervir en tems de guerre, & qui conſiſtoit en une

vaſte piece, fortement grillée & pavée de pierres, commune aux priſonniers à certaines heures. Chacun avoit en outre une petite loge où on l'enfermoit pendant la nuit.

Je m'attendois à mon entrée, à n'entendre que des plaintes & les ſombres accens du déſeſpoir. Mais je reconnus bientôt mon erreur ; tous les priſonniers ſembloient s'accorder dans un ſeul deſſein, celui d'étouffer la réflexion & de s'étourdir par des cris forts, par une joie bruyante.

L'argent que je donnai pour payer ma bienvenue ſuivant l'uſage, fut conſacré à boire, & bientôt la priſon retentit de querelles, d'éclats de rire & de blaſphêmes.

» Eh bien me dis-je à moi même, les méchans ſeront-ils joyeux, & moi mélancolique, & avec plus de raiſon qu'eux pour être heureux, connoîtrai-je moins le bonheur ? Vains efforts ! Vaines réflexions qui ne pouvoient me rendre le contentement ! J'étois aſſis dans un coin de la priſon, d'un air penſif, lorſqu'un des priſonniers s'approcha de

moi, & engagea la conversation. J'avois pour principe de ne jamais me refuser à celle de personne. Il me demanda entr'autres choses, si j'avois eu soin de me fournir un lit, précaution à laquelle je n'avois pas pensé.

» Cela est malheureux, continua-t-il, car on ne donne ici que de la paille, & votre chambre est très-grande & très-froide. Cependant, vous avez l'air d'être un homme comme il faut, & comme je l'ai été moi-même, une partie de mon lit est fort à votre service, & je vous l'offre de bon cœar ».

Je le remerciai, en lui témoignant ma surprise de trouver tant d'humanité au milieu d'une prison, & pour lui faire voir que j'étois un homme lettré, j'ajoutai quelques passages des anciens sur l'avantage d'avoir des compagnons d'infortune.

Ce trait d'érudition reveilla celle du prisonnier, qui à ma grande surprise me répeta mot pour mot ce que j'avois entendu dire à l'honnête & savant vieillard, qui m'avoit si bien enlevé mon cheval. « Monsieur, lui dis-je, je vous demande

demande pardon d'interrompre une dissertation si savante; mais il me semble l'avoir déjà entendue. « N'ai-je pas eu le plaisir de vous voir à la foire de Webridge, & votre nom n'est il pas Ephraïm Jenkinson? » A cette demande il ne répondit que par un soupir. « Vous vous rappelez peut-être un certain docteur Primrose de qui vous achetates alors un cheval ».

A ces mots, il me reconnut; car, jusque là, l'obscurité de la prison, & les approches de la nuit l'avoient empêché de distinguer mes traits.

—« Oui, Monsieur, je vous remets parfaitement, il est vrai que je vous achetai un cheval, mais j'oubliai de vous le payer. Votre voisin Flamborough est celui que je crains le plus aux prochaines assises. Je suis sincérement fâché de vous avoir trompé, & d'en avoir trompé d'autres, car vous voyez, continua-t-il, en me montrant ses fers, vous voyez où m'ont conduit tous mes tours d'adresse ».

» —Eh bien, Monsieur, la bonté que vous avez eue de m'offrir votre as-

sistance, lorsque vous ne pouviez attendre aucun retour, sera payée par mes efforts pour adoucir, ou même faire cesser le ressentiment de M. Flamborough. Quant à moi, soyez persuadé que vous n'avez rien à craindre de ma part——».

——» Oh! Monsieur, comptez sur toute ma reconnoissance. Je vais vous donner cette nuit, la meilleure partie de mon lit; & je vous promets d'être votre ami dans la prison où je me flatte d'avoir quelque influence ».

Je le remerciai, & ne pus m'empêcher de lui témoigner ma surprise, de le voir si bien rajeuni, car la première fois, il m'avoit paru au moins sexagénaire. « Monsieur, me répondit-il, je vois que vous connoissez peu le monde. J'avois alors de faux cheveux, & j'avois appris l'art de contrefaire tous les âges. Hélas! si j'avois mis à apprendre un état, la moitié de la peine que j'ai prise pour devenir un fripon, je serois actuellement fort riche. Mais tout misérable que je suis, je puis encore être votre ami, & peut-être au moment que vous vous y attendrez le moins ».

Notre conversation fut interrompue, par l'arrivée d'un geolier, qui venoit appeller chaque prisonnier par son nom, pour l'enfermer pendant la nuit. Un autre, avec une botte de paille, me mena par une allée sombre & étroite, dans une chambre pavée comme la prison commune. Je plaçai mon lit dans un coin, avec les couvertures que m'avoit donné mon nouvel ami, après quoi le conducteur me souhaita une bonne nuit. Ma méditation ordinaire achevée, après m'être humilié devant le bras céleste qui me châtioit, je me couchai, & je dormis tranquillement, jusqu'au lendemain matin.

Le jour suivant, je fus éveillé par ma famille, que je trouvai en larmes, au tour de mon lit. Je leur reprochai doucement leur foiblesse, les assurant que je n'avois jamais dormi avec plus de tranquillité, & je leur demandai des nouvelles de ma fille aînée, qui ne les avoit pas accompagnés. Ils m'apprirent que la fatigue de la veille ayant augmenté sa fiévre, ils avoient jugé à propos de la laisser reposer. Mon premier soin

fut d'envoyer mon fils chercher une chambre ou deux pour loger la famille auſſi près de la priſon, & auſſi commodément qu'il ſeroit poſſible. Il obéit, mais il ne put trouver qu'une pièce pour ſa mère & ſa ſœur. On ne lui demanda qu'un modique loyer, & le geolier eut l'humanité de conſentir que Moyſe, & ſes deux freres couchaſſent près de moi dans la priſon.

J'aſſignai enſuite à chacun de la famille ce qu'il avoit à faire. Ma fille fut chargée de veiller ſur la ſanté de ſa ſœur, qui empiroit tous les jours; ma femme devoit me tenir compagnie; Dick & Bill étoient mes lecteurs, & le ſoin de Moyſe étoit de nous faire ſubſiſter, en travaillant aux champs, & en apportant tous les ſoirs le gain de chaque journée.

Mes ordres donnés, je me rendis à la priſon commune, où l'on avoit plus d'air & d'eſpace. Mais bientôt les imprécations, les cris & les mots groſſiers me forcèrent de retourner à ma cellule. L'inſenſibilité de ces malheureux qui, retranchés de la ſociété armée contr'eux ne craignoient pas de ſe faire un plus re-

doutable ennemi, me frappa de compaſſion, & me fit perdre pour un moment le ſentiment de mes propres maux. Je crûs même que c'étoit un devoir pour moi, de chercher à les rappeller à une autre conduite. Je réſolus donc de retourner, & en dépit de leurs mépris, de leur donner mes conſeils, & de les gagner par ma perſévérance. En y rentrant, j'informai de mon deſſein M. Jenkinſon qui ſe mit à rire, & cependant leur en fit part. La propoſition fut reçue auſſi gaiment qu'elle devoit l'être, de malheureux qui n'y voyoient qu'un nouveau ſujet d'amuſement.

Je commençai à leur lire une partie du ſervice d'une voix haute, ſans affectation, & je vis que rien ne manquoit à la gaité de mon auditoire. Des mots infames dits à l'oreille, des ſoupirs d'une contrition burleſque, des clins d'œil, une toux affectée excitoient tour à tour des grands éclats de rire. Cependant je continuai de lire avec mon ordinaire ſolemnité, perſuadé que je pourrois en amener quelques-uns.

Ma lecture finie, ainſi que mon exhor-

tation que j'avois d'abord conçue en termes plus propres à les amuser, qu'à les censurer, je reçus les complimens de tout mon auditoire. Quelques-uns même vinrent me prendre la main, en me jurant que j'étois un brave homme, & qu'ils vouloient faire une plus ample connoissance avec moi. Je promis de répéter ma lecture le lendemain, & je commençai à concevoir quelques espérances de réforme, car j'ai toujours eu pour principes, qu'il n'est point d'homme pour qui l'heure de l'amendement soit passée. Quand j'eus ainsi satisfait mon cœur, je retournai à mon appartement où ma femme avoit préparé un repas frugal, & M. Jenkinson me fit demander la permission de joindre son dîner au mien, & de partager le plaisir de ma conversation. Il n'avoit pas encore vu ma famille; il parut au premier coup-d'œil, frappé de la beauté de ma fille cadette, à laquelle un air rêveur sembloit ajouter encore, & mes petits enfans n'excitèrent pas moins son attention.

» Hélas Docteur! dit-il, ces enfans

ſont trop beaux & trop bons pour habiter une pareille demeure ——».

» Oui, M. Jenkinſon, j'ai tout lieu de m'applaudir de leur caractere, & s'ils ſont bons en effet, qu'importe le reſte»?

» J'imagine, Docteur, que c'eſt une grande conſolation pour vous de vous voir au milieu de votre petite famille».

» Sans doute, & je ne me priverois pas de leur préſence pour tout l'or du monde; avec eux un dongeon me ſemble un palais. Le ſeul moyen de troubler mon bonheur, c'eſt de les attaquer ——».

» En ce cas, je crains bien d'être trop coupable, car je crois voir ici une perſonne à qui j'ai fait tort, & dont je voudrois bien recevoir mon pardon».

En diſant ces mots, il fixoit Moyſe; mon fils reconnut auſſi-tôt ſa voix & ſes traits, & lui prenant la main, lui dit en ſouriant, qu'il lui pardonnoit. « Cependant, ajouta-t-il, je ſerois bien aiſe de ſavoir ce que vous remarquâtes dans ma figure, pour me juger propre à jouer un rôle de dupe ».

» ——Ce fut bien moins votre figure,

que votre mise, qui me donna l'idée de vous tromper. Mais n'en soyez pas humilié, j'en ai attrapé de plus expérimentés que vous, & cependant, toutes mes ruses ne m'ont pas empêché d'être pris ».

» J'imagine, reprit mon fils, que le récit d'une vie comme la vôtre, doit être aussi instructif qu'amusant —».

» Ces récits qui ne contiennent que les ruses & les vices de la vie, ne font qu'augmenter nos soupçons, & retarder nos succès. Le voyageur qui se défie de chaque personne qu'il rencontre, & retourne sur ses pas, à chaque homme qu'il prend pour un voleur, arrive rarement à temps, au terme de son voyage.

» Je crois pouvoir dire par ma propre expérience, ajouta-t-il, qu'un homme qui connoît trop le monde, est le plus malheureux des hommes. On m'a regardé comme adroit dès mon enfance; à 7 ans les femmes disoient que j'étois un parfait petit homme; à 14, je fréquentai le monde, & je courtisois les dames; à 20, quoique fort honnête, on avoit une telle opinion de mon esprit rusé, que personne ne vouloit se

fier à moi : Enfin, je fus obligé de devenir un fripon, pour ma propre défense, & j'ai toujours eu depuis ma tête remplie de plans de fourberie, & mon cœur palpitant par la crainte d'être découvert ».

» Je me moquois souvent de votre honnête & simple voisin Flamborough, & je le trompois régulièrement une ou deux fois l'année. Cependant cet honnête homme a marché dans le sentier de la vie, sans exciter de soupçon, est devenu riche, & moi avec toute ma finesse, je suis resté pauvre, sans avoir la consolation d'être honnête ».

» Cependant, me dit-il, instruisez-moi de vos malheurs, peut-être, quoique je n'ai pas eu l'adresse d'éviter la prison, aurai-je celle d'en tirer mes amis ».

Je lui racontai toute notre histoire, & lorsqu'il l'eut entendue, il se frappa le front, comme s'il lui fut venue quelque importante idée, & prit congé de nous en disant qu'il verroit ce qu'il y auroit à faire.

Le lendemain, je communiquai à ma

femme & à mes enfans, mon plan de réformer les prisonniers. L'improbation fut générale; ils m'opposerent l'impossibilité d'y réussir, & le danger que mes efforts, au lieu de tourner à leur désavantage, n'exposassent la dignité de mon caractère. Mais leurs objections ne purent rallentir mon zèle; je les quittai, & je descendis dans la prison commune, où je trouvai les prisonniers fort joyeux, dans l'attente de mon arrivée, & chacun d'eux tout prêt à jouer un tour au pauvre docteur. Je les bravai tous, convaincu que ce qu'il y avoit de ridicule dans mon entreprise, feroit rire une ou deux fois, tandis que ce qu'il y avoit de sérieux, ne changeroit pas de nature. Mon projet me réussit, & en moins de six jours, quelques-uns furent repentans, & tous attentifs.

C'est alors que je m'applaudis de ma persévérance, & que je me félicitois d'avoir réveillé quelque sensibilité, dans des ames privées de tout sentiment moral. Je voulus aussi rendre leur situation plus supportable. Jusques là leur tems avoit été partagé entre l'oisiveté & les

excès : leur seule occupation étoit de se quereller, de jouer aux cartes, & de tailler des fouloirs à tabac. Cette légère branche d'industrie me donna l'idée d'occuper ceux qui voudroient travailler, à faire des chevilles pour les marchands de tabacs & les cordonniers. Le bois étoit acheté au moyen d'une souscription générale, & quand il étoit manufacturé, j'en reglois la vente, de manière que chaque prisonnier gagnoit tous les jours quelque chose.

Je ne m'en tins pas là : j'établis des amendes pour les transgressions considérables, & des récompenses pour l'industrie. C'est ainsi, qu'en fort peu de tems, j'en fis des êtres humains & sociables, & j'eus le plaisir de me regarder comme un législateur qui avoit ramené des hommes de leur férocité naturelle à l'union & à l'obéissance.

Il y avoit déjà plus de quinze jours que j'étois en prison, sans avoir reçu la visite de ma chère Olivia, & je désirois vivement de la voir. Je fis part de mes désirs à ma femme, & le lendemain ma pauvre fille entra dans ma chambre,

s'appuyant sur le bras de sa sœur. Que je la trouvai changée! Les grâces sans nombre qui l'accompagnoient avoient disparu, & la main de la mort sembloit avoir défiguré chaque trait, ses tempes étoient abaissées, son front tendu, & une pâleur mortelle étoit sur ses joues.

» Mon enfant, lui dis-je, je suis charmé de te voir. Mais, pourquoi cet abbatement Livy? J'espère, mon amour, que vous avez trop d'attachement pour votre pere, pour laisser la douleur miner une vie qui ne m'est pas moins précieuse que la mienne. Rappellez la paix & la sérénité, mon enfant, & nous pourrons encore voir des jours plus heureux--».

» Hélas! M. je ne mérite pas tant de bonté, le bonheur n'est plus fait pour moi, & je brule de sortir d'un monde où je n'ai trouvé que de l'affliction. Mon pere, je vous en conjure, donnez à M. Thornhill la satisfaction qu'il exige de vous. Peut-être alors aura-t-il pitié de votre sort, & cela seul peut me donner quelque consolation en mourant ».

Mais j'avois trop d'honneur pour y consentir, & je protestai que tant qu'elle vivroit, il n'auroit jamais mon consentement pour en épouser une autre. Après le départ de ma fille, M. Jenkinson qui avoit été présent à l'entrevue, se plaignit vivement de mon obstination à refuser une soumission qui me promettoit la liberté. Il observa que le reste de la famille ne devoit pas être sacrifié à la paix d'un seul de ses membres, & du seul qui m'eût offensé.

Je me retranchai sur la tendresse que je devois à ma fille, sur le caractère atroce de mon persécuteur, qui avoit fait mourir de besoin dans la même chambre où j'étois un pauvre débiteur, enfin sur l'indécence d'un consentement, qui dans mes principes ne seroit que la sanction d'un adultere.

Il convint de la justice de ma réponse, mais ne put s'empêcher d'observer qu'il craignoit bien que la santé de ma fille ne fût assez altérée pour abreger le tems de ma détention. Cependant, continua-t-il, si vous refusez de vous adresser au neveu, j'imagine que

vous n'avez pas d'objections à faire contre l'oncle dont le caractere de juſtice & de bonté, eſt ſi bien établi. Je vous conſeillerois de lui écrire par la poſte, de lui mander tous les procédés de ſon neveu, & je gage ma tête, que ſous trois jours vous avez une réponſe. Je le remerciai de cette idée, & ma lettre partit.

Les trois jours ſuivans je fus fort inquiet, incertain de l'effet que ma lettre auroit pu produire; & en même tems vivement ſollicité par ma femme de me ſoumettre à tout, plutôt que de reſter en priſon, & à chaque heure je recevois des nouvelles de l'affoibliſſement de ma fille. Quatre jours s'étoient paſſés, & je ne reçus point de réponſe; les plaintes d'un étranger contre un neveu favori, pouvoient-elles réuſſir? Mon ame cependant gardoit encore ſa force, quoique la priſon & le mauvais air commençaſſent à prendre viſiblement ſur ma ſanté, & que mon bras endommagé par le feu allât plus mal. Mais mes enfans étoient aſſis autour de moi; chacun d'eux me faiſoit la lecture à ſon tour, ou tous deux écoutoient en pleurant mes

instructions. La santé de ma fille déclinoit plus que la mienne, & chaque message augmentoit mes craintes & mes peines ; le cinquieme jour après ma lettre à sir William Thornhill, on vint me dire qu'elle avoit perdu la parole ; ce fut alors que ma détention me devint vraiment pénible ; mon ame s'élançoit de sa prison pour être au chevet de ma bien aimée, pour la consoler, la fortifier, & apprendre à la sienne le chemin du ciel. Peu de tems après j'appris qu'elle étoit expirante, & je n'avois pas même la foible consolation de pleurer sur elle. Enfin mon compagnon de prison m'apporta la fatale nouvelle. Elle étoit morte !.... Le lendemain il revint & me trouva avec mes deux petits, alors ma seule compagnie, qui faisoient tous leurs efforts pour me consoler.

M. Jenkinson interrompit leur innocent babil, en observant que maintenant que ma fille n'étoit plus, je devois sérieusement penser au reste de ma famille, & à sauver ma pauvre vie, dont le besoin & le mauvais air altéroit tous les

jours les principes. Il ne me restoit point de fierté, & je ne songeai pas à la vengeance. M. Jenkinson écrivit une soumission à peu près dans les mêmes termes que je venois de l'exprimer, & je la signai. Mon fils fut chargé de porter la lettre à M. Thornhill qui étoit alors à son château. Au bout de six jours, il revint avec une réponse verbale. Il avoit eu quelque peine à voir le maître, parce que les domestiques étoient insolens & soupçonneux. Mais il l'avoit rencontré un matin qu'il sortoit pour les apprêts de son mariage qui devoit se faire dans trois jours. Il s'étoit présenté de l'air le plus humble, pour lui remettre la lettre, & M. Thornhill, après l'avoir lue, avoit répondu qu'il étoit trop tard, qu'il lui étoit revenu que nous nous étions adressés à son oncle qui nous avoit traités avec le mépris que méritoit notre démarche, & que désormais il faudroit traiter avec son procureur, & non pas avec lui. Il ajouta cependant que comme il avoit une bonne idée de la discrétion des deux sœurs, c'étoient elles dont l'interceſſion lui seroit la plus agréable.

» Eh bien, Monsieur, dis-je, à Jenkinson, vous voyez maintenant quel est le caractere de notre oppresseur. Il peut être tout à la fois, plaisant & cruel; mais qu'il me traite comme il voudra, je serai bientôt libre en dépit de tous ses efforts. Je m'avance vers un séjour, qui me paroît plus brillant, à mesure que j'en approche; cette perspective charme mes douleurs, & quoique je laisse après moi, une famille d'orphelins, sans secours, cependant elle ne sera pas entierement abandonnée; il se trouvera peut-être quelque ami qui les assistera pour l'amour de leur vieux pere, & quelque ame bienfaisante qui viendra à leur secours pour l'amour de leur pere céleste ».

Je finissois ces mots, lorsque ma femme que je n'avois pas vu la veille parut égarée, éperdue, incapable d'articuler une parole malgré tous ses efforts. « Eh quoi, mon amour, lui dis-je, voulez-vous ajouter à mon affliction par la vôtre? Quoiqu'aucune soumission ne puisse fléchir notre impitoyable ennemi, quoiqu'il m'ait condamné à mourir dans

cet horrible séjour, quoique nous ayons perdu un enfant chéri, nos autres enfans peuvent encore donner quelconsolation à leur mere, quand je ne serai plus! « Hélas! répondit-elle enfin, oui, nous avons perdu, en effet, un enfant chéri. Ma Sophie, mon amour en partie, arrachée de nos bras, enlevée par des raviſſeurs ».

« Miſſ Sophie, Madame, s'écria M. Jenkinſon, enlevée! la choſe eſt elle poſſible?

Elle ne put répondre que par un regard fixe, & des ruiſſeaux de larmes. Mais la femme d'un priſonnier, qui venoit d'entrer avec elle, nous donna des détails plus circonſtanciés. Ma femme & ma fille ſe promenoient avec elle ſur la grande route, un peu hors du village: Une chaiſe de poſte s'étoit avancée vers elle & s'étoit arrêtée. Alors, un homme bien mis qui n'étoit pas M. Thorhill en étoit deſcendu, avoit ſaiſi ma fille entre ſes bras, l'avoit jettée dans la voiture, où il étoit remonté; le poſtillon avoit touché, & dans l'inſtant on les avoit perdus de vue.

» Maintenant, m'écriai-je, la meſure

de mes maux eſt comblée. Le monſtre ! ne pas m'en laiſſer une ! Sophie ! l'enfant le plus cher à mon cœur ! Elle avoit la ſageſſe & la beauté d'un ange. Mais ſoutenez ma femme ; ne la laiſſez pas tomber. » —Hélas ! mon mari, vous ſemblez plus inconſolable que moi même, nos malheurs ſont grands; mais j'en ſupporterai encore de plus cruels, ſi je vous vois tranquille »,

Mon fils qui étoit préſent, s'efforça de modérer notre affliction, en m'annonçant qu'il avoit une lettre de George. — « Que fait-il, mon fils, interrompis-je? connoît-il nos malheurs? J'eſpere que mon fils n'a pas ſa part des douleurs de ſa pauvre famille ». -- « Oui, mon pere, il eſt heureux & content, & ſa lettre ne contient que de bonnes nouvelles ». --« Mais êtes-vous bien ſûr, répéta ma femme deux ou trois fois, que cette lettre ſoit de lui »? -- « Oui, Madame, très-ſûr, il ſera un jour le ſoutien de toute la famille ». -- « En ce cas je rends grace à la Providence que ma derniere lettre ait été égarée. Oui, mon cher, continua-t-elle en ſe tournant vers moi, j'avoue que quoique la main

du Ciel se soit appésantie sur nous, il nous donne encore des marques de bonté. Dans ma derniere lettre à mon fils, écrite dans l'amertume de la douleur, je lui ordonnois sous peine de perdre la bénédiction de sa mere, & s'il avoit le cœur d'un homme, de faire justice à son pere & à sa sœur & de prendre notre vengeance. Mais grace soit à celui qui dirige tout pour le mieux, la lettre s'est égarée. »

Je fis à ma femme les reproches que méritoit son imprudence, mais avec moins de sévérité que je l'aurois fait dans un tems plus heureux. Moyse lut la lettre de son frere. Il s'applaudissoit de sa situation. Son régiment contremandé ne devoit plus quitter le royaume; son colonel étoit devenu son ami, il lui avoit promis la premiere lieutenance vacante & le présentoit à Londres dans les meilleures maisons. Il avoit dansé la nuit précedente avec lady G... auprès de laquelle il auroit pu se flatter de réussir, s'il avoit pu oublier certaine personne. Il se plaignoit de mon silence & de celui de ses deux sœurs qui avoient oublié leurs promesses, & qu'il n'aimoit pas moins malgré cet oubli.

« Dans tous nos malheurs, m'écriai-je, quelles actions de graces ne devons nous pas au ciel qui veut bien garantir au moins mon fils de tout ce que nous souffrons! Puisse-t-il le conserver, pour être le soutien d'une mere bientôt veuve, & le pere de ces deux orphelins, seul patrimoine que je puisse lui laisser! Qu'il préserve leur innocence des tentations du besoin & soit leur conducteur dans le sentier de l'honneur. » Je parlois encore, lorsqu'un bruit violent se fit entendre ; il cessa bientôt après, & un bruit de chaînes retentit le long du passage étroit qui conduisoit à ma chambre. Le géolier entra tenant un homme tout sanglant, blessé & garotté des fers les plus pesans. Je regardois d'un œil de compassion ce malheureux, à mesure qu'il s'approchoit de moi ; mais bientôt je vis avec horreur que c'étoit mon propre fils. -- « Mon George! mon cher George! est-ce bien toi? blessé! enchaîné! Est-ce donc là ton bonheur? Oh! cette vue acheve de me briser le cœur! je veux m'en rassasier & mourir. »

« Où est votre courage, me répondit mon fils d'un ton intrépide? Je dois

souffrir la mort ; ma vie est proscrite & je l'abandonne : j'ai du moins le bonheur de n'avoir pas commis de meurtre, si j'ai perdu tout espoir de pardon. »

Je m'efforçai de maîtriser ma passion un moment; mais cet effort pensa me coûter la vie. O mon fils ! mon cœur saigne de te voir dans cet état, & de ne pouvoir t'en retirer. Dans le moment où je te croyois heureux, où je priois pour ta conservation, te voir enchaîné ! blessé ! & cependant il est heureux de mourir jeune. Mais moi je suis vieux, très-vieux, & j'ai vécu pour voir ce jour affreux, pour voir tous mes enfans tomber avant le tems autour de moi, pendant que je survis seul au milieu de leur chute. Puissent toutes les malédictions qui jamais accablerent une ame s'appesantir sur l'assassin de mes enfans ! Puisse-t-il vivre, comme moi, pour voir..... »

« Arrêtez, Monsieur, ou vous m'allez faire rougir pour vous. Le soin qui vous reste n'est pas d'appeller une malédiction qui retomberoit peut-être sur vos cheveux blancs, c'est de me disposer à la mort infâme que je vais bientôt souffrir,

de m'armer d'eſpérance & de réſolution & de me donner le courage de boire la coupe amere qu'on va bientôt me préſenter. »

« Non mon fils, tu ne mourras pas, tu ne peux avoir merité un ſi vil châtiment, mon George ne peut être coupable d'un crime qui faſſe rougir ſes ancêtres. »

« Le mien, Monſieur, eſt impardonnable. J'ai envoyé un cartel, & c'eſt mon arrêt de mort, d'après le dernier acte du Parlement. A peine ai-je reçu la lettre de ma mere, que je ſuis parti, déterminé à punir l'ennemi de notre honneur; je lui ai envoyé un défi, auquel il a répondu en depêchant quatre de ſes gens pour me ſaiſir. J'en ai bleſſé un, & les autres m'ont fait priſonnier. Le lâche! s'eſt déterminé à me pourſuivre en vertu de la loi. Les preuves ſont inconteſtables, & comme je ſuis le premier tranſgreſſeur de la loi, je n'eſpere pas de pardon; mais vous m'avez ſouvent donné des leçons de courage; faites-les moi trouver aujourd'hui dans votre exemple. »

« Oui, mon fils, vous le trouverez.

Je m'éleve dans ce moment au-dessus de ce monde & de tous les vains plaisirs. Je brise tous les liens qui m'attachent à la terre, & je vais nous préparer tous deux à l'éternité. Oui, mon fils, je vais vous montrer le chemin, & mon ame guidera la vôtre dans son vol; car nous prendrons notre essor ensemble. Je vois & je suis convaincu que vous n'avez point de pardon à attendre ici bas, & je vous exhorte seulement à le chercher au pied du grand tribunal devant lequel nous allons bientôt avoir tous les deux à répondre. »

La fin au volume de Janvier 1789.

LE C.
B582u

209774

Author .....

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.215-216.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU